

D E L A
CERTITUDE
D E S
CONNOISSANCES
HUMAINES,
O U
E X A M E N
PHILOSOPHIQUE

DES DIVERSES PREROGATIVES
DE LA RAISON ET DE LA FOI;

Avec un Parallele entre l'une & l'autre.

Traduit de l'Anglois, par F. A. D. L. V.



A L O N D R E S,
WILLIAM ROBINSON,
M. DCC. XLI.



Z Biblioteki
W. i M. Hrabion
KRASINSKICH.

2057.

P R E F A C E.

IL y a long-tems que la Théologie & la Philosophie disputent entre elles de l'Empire. Il s'agit de savoir qui sera la Reine ou la Sujette, qui donnera des loix ou qui les recevra. La chose est de conséquence, comme on voit, tant par raport aux deux Rivaux, que par raport à leurs différens Sectateurs ou Partisans. Divers Auteurs ont soutenu avec Chaleur les Intérêts de l'une ou de l'autre. Il s'en est trouvé aussi plusieurs, qui ont voulu faire ici le personnage de Médiateurs, & qui ont entrepris de les réconcilier ensemble, & de moïenner quelque accord entre elles; mais la plupart se sont conduits dans cette affaire avec partialité. Ils ont trop extenué les Privilèges de l'une, afin de pouvoir mieux relever ceux de l'autre. C'est de quoi je me suis aperçû en revoïant les pièces de ce grand procès. J'ai trouvé qu'une grande partie de ces prétendus Juges, ou Arbitres, n'ont pas tenu la balance égale, & qu'ils l'ont fait un peu trop pancher du coté de la partie qu'ils vouloient favoriser. La chose n'est pas étonnante après tout, lorsque l'on considère qui étoient ceux qui se sont entremis de cet accord; c'ont été pour la plupart des Nourrissons & des E'eves de la Sainte Théologie, Gens qui

lui

P R E F A C E.

lui devoient leur rang, leur autorité, & leurs revenus, ou leurs pensions. Quelle merveille donc qu'ils aient combattu pour les intérêts de leur chere Reine & Maitresse, & qu'ils aient élevé son autorité le plus haut qu'ils ont pu! Mais, quelque considération que j'aie pour leur merite & leurs bonnes intentions, ils me permettront néanmoins d'avoir encore plus d'attachement pour ce que je crois être le parti de la justice & de la vérité. Il me semble donc qu'ils ont un peu trop maltraité la Philosophie ou la Raison, (car c'est ici la même chose) dans les jugemens qu'ils ont porté sur le différent dont il s'agit, & qu'ils l'ont quelquefois voulu priver de ses justes Prérogatives. C'est ce qui nous a engagés à prendre en main sa défense par le présent Traité. Nous y avons travaillé, selon la mediocrité de nos forces, à la maintenir, ou à la retablir, dans ses Droits légitimes: Droits, qu'on ne sauroit lui contester sans ignorance, ou sans injustice, comme nous espérons le faire voir clairement dans la suite.

EN attendant, nous remarquerons toujours par avance, qu'un des grands Privilèges de la Raison, & en même tems un de ses plus indispensables devoirs, est de guider la Foi, & de lui montrer la route qu'elle doit suivre; car, si la Foi n'est conduite par la Raison, il est évident

P R E F A C E.

évident qu'elle ne peut être qu'une persuasion téméraire & une aveugle crédulité. Or il n'y a point d'opinions si extravagantes, ni d'erreurs si monstrueuses, qui ne puissent s'introduire par ce moïen. C'est ce que l'expérience de tous les siècles ne confirme que trop; car pourquoi les hommes ont-ils adopté des opinions si absurdes, des cérémonies & des pratiques si bizarres, en fait de Religion? N'est-ce pas à cause de ce Principe dont ils étoient imbûs, savoir, qu'il ne falloit pas écouter la Raison sur ces sortes de choses? Là-dessus ils ont lâché la bride à toutes leurs fantaisies, & ils ont donné, tête baissée, dans les superstitions les plus affreuses.

Le seul remède à ces inconveniens est de consulter les Lumières de la Raison, pour apprendre d'elle quelles sont les Autorités que nous devons recevoir, & quand nous devons y déferer, ou les rejeter; car on ne peut nier que ce ne soit à la Raison à décider là-dessus. En effet, si on supposoit qu'il n'appartient pas à la Raison d'examiner les Autorités, ni de prononcer quand nous devons nous y soumettre ou non, il s'ensuivroit de-là que toutes les Autorités seroient également recevables, & que chacun seroit en droit d'embrasser & de défendre celle qu'il lui plairoit; de sorte qu'on ne pourroit avec justice blâmer ni condamner personne,

P R E E A C E.

sonne, quelque Système de Morale ou de Religion qu'il suivoit de tous ceux qui ont quelque vogue dans le Monde. Il est donc incontestable que c'est à la Raison qu'il appartient de juger du poids & de la valeur de chaque Autorité. C'est à cette pierre de touche que nous devons les éprouver, afin de discerner si elles sont de bon aloi, c'est-à-dire, si elles sont bien ou mal fondées, si ce qu'elles enseignent est bon ou mauvais.

MAIS rien ne montre plus clairement la nécessité qu'il y a de ne se soumettre à quelque Autorité que ce soit, sans l'avoir dûment examinée, que ce qu'on remarque tous les jours dans le Monde. En effet, on y voit que presque tous les hommes prétendent appuyer leurs Opinions, en matière de Foi, & de Religion, sur des Autorités sacrées & inviolables: Autorités néanmoins, qui sont toutes contraires & opposées les unes aux autres, du moins en ceci, que chacune en particulier condamne tous ceux qui ne lui adhèrent point. Le Juif, par exemple, se croit incapable d'errer, en ce qu'il suit le Vieux Testament, qu'il dit être la seule Règle infallible de la véritable Religion. Le Chrétien ne s'assure pas moins d'être dans le Chemin de la Vérité, en s'attachant aux Ecrits des Evangelistes & des Apôtres. Le Mahometan présume aussi la même chose de son Al-

P R E F A C E

Alcoran; & le Païen a la même opinion des Oracles, des Livres des Sibilles, &c. Quel parti prendrai-je? Tous ces Livres contiennent certaines choses également extraordinaires, & qui ne se prouvent pas assez par la simple Relation qu'ils en font. Chacun pourtant se dit avoir les Livres infaillibles, & les appuie par l'Autorité de son Eglise & de ses Traditions. Et que le Chrétien ne s'avise pas de dire que sa Tradition est la plus ancienne & la plus universelle; car le Juif le surpasse évidemment dans le premier chef, & le Païen dans tous les deux.

DANS cette diversité de Voies, faut-il que je demeure en suspens sans embrasser aucune Religion, ou suis-je obligé d'en embrasser une? Si l'on veut que j'en choisisse quelqu'une de toutes celles qui sont dans le Monde, je demanderai si je dois consulter ma Raison pour faire ce choix, ou si je dois embrasser aveuglément la première venue, ou celle dans laquelle j'ai été élevé par mes parens, ou enfin celle qui est la plus accréditée parmi ceux avec qui je vis, & dans le pays où je me trouve. Belle demande, me répondra-t-on! Et qui doute que ce choix n'appartienne à la Raison, & qu'il n'en faille sur-tout faire usage en pareille rencontre? Mais, en parlant de la sorte, on m'accorde ce que je veux, & on convient que

* 4

je

P R E F A C E.

je ne dois embrasser une Religion qu'après l'avoir mûrement examinée, & que lorsque ma Raison me dicte que les preuves, qui en établissent la Verité, sont assez solides pour me rassûrer contre toute crainte légitime de me tromper.

LA verité est, qu'il n'y a personne qui ose disconvenir de ce principe, quand il est proposé de la sorte. On trouvera encore moins d'hommes qui veuillent avouër qu'ils croient une chose sans raison, tant ils sentent & sont interieurement convaincus qu'une pareille Foi est indigne d'une Créature raisonnable. Cela n'empêche pourtant pas qu'il ne soit vrai à la Lettre que plus des trois quarts & demi des hommes ne se déterminent aux choix de leurs Opinions, surtout en matiere de Religion, que par des motifs que la Raison condamne, puisqu'ils peuvent aussi bien conduire à l'erreur, qu'à la vérité. En effet, combien y en a-t-il qui n'ont embrassé, & qui ne suivent, une telle Religion, que parcequ'ils y ont été élevés, que c'est celle que professent leurs Parens & leurs Amis, & qui de plus est communément reçüe dans le país de leur naissance? La plupart n'en demandent pas davantage pour se déterminer. Un tel sentiment a été attesté par la vénérable Antiquité, se dit-on à soi-même, il est venu jusqu'à moi sous le passeport des Siècles précédens, je ne cours

P R E F A C E.

cours donc aucun risque en le recevant. Un grand nombre d'autres Personnes ont été & sont de cette Opinion. Parmi ce grand nombre de Personnes, il s'y est trouvé, & il s'y trouve encore, d'honnêtes Gens, des Gens de tête & savans. Je ne puis donc errer en suivant les mêmes Opinions qu'eux. Voila ce qu'on dit pour s'autoriser.

M A I S, un homme seroit tout aussi-bien fondé à jeter à croix ou à pile, pour savoir quelles Opinions il doit embrasser qu'à les choisir sur de telles règles; vu qu'il n'y a point d'erreurs si grossieres, ni de sentimens si absurdes, qu'on ne pût adopter sur de pareils fondemens. Celui qui croit une chose, sans avoir d'autres raisons, que celles-là, de la croire, peut être fort attaché à son Opinion; mais il „ n'est pas vrai, dit un grand Philosophe „ de notre siècle *, qu'il cherche la vérité „ dans l'esprit qu'il la doit chercher, ni qu'il „ rende une obéissance légitime à son Maître, „ qui voudroit qu'il fît usage des Facultés de „ discerner les objets, desquelles il l'a enrichi „ pour le préserver des méprises & de l'erreur. „ Celui qui ne les emploie pas à cet usage, „ autant qu'il est en sa puissance, a beau „ voir quelquefois la Vérité, il n'est dans le „ bon

* 5

* Locke, Essai Philosoph. sur l'Entendement Humain, Livr. IV. Chap. XVII.

P R E F A C E.

„ bon chemin que par hazard, & je ne sai
 „ si le bonheur de cet accident excusera l'irrè-
 „ gularité de sa conduite. Ce qu'il y a de
 „ certain au moins, c'est qu'il doit être comp-
 „ table de toutes les fautes où il s'engage;
 „ au lieu que celui qui fait usage de la Lu-
 „ mière & des Facultés que Dieu lui a don-
 „ nées, & qui s'applique sincèrement à décou-
 „ vrir la Vérité, par le secours & l'habileté
 „ qu'il a, peut avoir cette satisfaction, en
 „ faisant son devoir comme une Créature rai-
 „ sonnable, qu'encore qu'il vint à ne pas ren-
 „ contrer la Vérité, sa recherche ne laissera
 „ pas d'être récompensée. Car, celui-là règle
 „ toujours bien son assentiment, & le place
 „ comme il doit, lorsqu'en quelque cas ou sur
 „ quelque matière que ce soit, il croit ou re-
 „ fuse de croire, selon que sa Raison l'y con-
 „ duit. Celui qui fait autrement pèche
 „ contre ses propres lumières, & abuse de
 „ ses Facultés, qui ne lui ont été données pour
 „ aucune autre fin que pour chercher & sui-
 „ vre la plus claire évidence & la plus
 „ grande probabilité. „

MALGRÉ la force & la solidité de ces
 Réflexions, il n'est pas rare néanmoins d'en-
 tendre des Théologiens des différens partis dé-
 clamer patétiquement contre la Raison, soute-
 nir que c'est une Lumière trompeuse, qu'il
 faut

P R E F A C E.

faut s'en défier, sur-tout en matiere de Théologie & en ce qui concerne la Religion. Mais pourquoi décrier si fort une Faculté qui distingue l'homme de la bête, Faculté sans laquelle nous serions incapables de reconnoître un Dieu, ni de lui rendre aucun culte? Quel peut être leur but en cela? Est-ce afin d'établir plus aisément les Dogmes qu'il leur plaira d'inventer, ou pour se mettre à couvert des Objections incommodes que l'on fait contre ceux qu'ils ont déjà établis, & qu'il est de leur intérêt de défendre pour la conservation de leur honneur & de leur autorité? Ou bien ont-ils peur qu'en se servant de sa Raison, on ne decouvre leurs Sophismes & leurs mauvais Raisonnemens? C'est ce que je laisse à juger aux Personnes desintéressées. Pour moi, je me contente de leur demander si c'est l'usage de la Raison, en tout ce qui concerne la Religion, qu'ils condamnent, ou s'ils n'en condamnent que l'abus? S'ils n'en veulent qu'à l'abus qu'on en fait en cette matiere, il s'agit seulement de la rectifier, & de lui prescrire de bonnes Regles, pour l'empêcher de s'égarer & de tomber dans l'erreur. Mais, s'ils en condamnent absolument l'usage sur ce sujet, qu'ils nous apprennent en ce cas-là par quelle voie nous pourrons nous convaincre de l'existence de Dieu, de la Divinité de la Religion Chrétienne, de celle de l'Ecriture, & enfin du sens dans lequel

P R E F A C E.

lequel nous devons entendre les Ecrits Sacrés, s'il ne faut point consulter ni écouter la Raison sur ces sortes de matières? Il me semble pour moi qu'il n'y a point d'autre moïen de nous convaincre légitimement de toutes ces choses, que la voie du raisonnement.

DIEU nous a créés raisonnables, avant que de nous rendre Chrétiens. La Révélation, qu'il nous adresse, suppose que nous sommes dotés de Raison, & que nous en faisons usage. Car pourquoi, sans cela, auroit-il accompagné la Religion, qu'il nous a révélée, de tant de preuves & de caractères qui en montrent l'origine céleste? N'est-ce pas afin que nous puissions nous y soumettre raisonnablement, & nous assurer qu'elle vient de lui? Sa Parole, qu'il nous a laissée dans les Ecrits des Prophetes & des Apotres, ne suppose-t-elle pas, qu'il y a chez nous quelque Faculté capable de l'entendre, & d'en discerner le véritable sens? Or quelle peut être cette Faculté, si-non ce que nous appellons la Raison? Si l'on suppose donc qu'elle est incapable de nous éclairer sur ce qu'il nous importe le plus de connaître, nous n'avons plus de règles sûres, ni de principes certains. Il faudra que ce soit la fantaisie qui nous tienne lieu de Loi.

IL est donc évident que tous les coups, par lesquels on s'efforce de terrasser la Raison,

re-

P R E F A C E.

retombent sur la Religion & sur la Morale ;
& , si heureusement ce n'étoient des coups en
l'air , ils renverseroient tous les principes de la
Vertu.

VOILA la belle Obligation qu'on a à un cer-
tain ordre de Théologiens qui croient faire des mer-
veilles en criant contre la Raison. Ils ouvrent
par-là la porte au Fanatisme. Ils nous enlèvent
tous les argumens par lesquels on prouve la vérité
de la Religion naturelle & celle de la Religion
Chrétienne , & les dépouillent , du moins au-
tant qu'il est en eux , de toute leur force. En-
fin , ils livrent honteusement & sans défense la
Religion aux Insultes des Libertins & des In-
crédules , & préviennent étrangement les es-
prits contre elle. Car n'est-il pas naturel de
penser que la Religion ne s'accorde guères avec
la Raison , puisque celle-ci est si suspecte aux
Ministres de la première. Il y a donc une
espèce de Théologie à laquelle l'Incrédulité a
beaucoup d'obligation.

EN effet , on se retranche par-là , non seule-
ment les moyens de convertir les Incrédules &
les Libertins , mais on en augmente le nombre
par le soin que l'on prend d'établir des maxi-
mes qui renversent tous les fondemens de la
Religion naturelle & révélée. N'est-il pas
triste de voir que ceux , qui devroient en être les
appuis & les défenseurs , fournissent ainsi des
ar-

P R E F A C E.

armes pour la combattre? Et qu'est-ce qui les oblige à en user de la sorte? C'est une aveugle prévention, & un faux zèle, pour certains dogmes qu'il leur plaît de trouver dans l'Ecriture expliquée & commentée à leur façon. Voilà pourquoi l'on décrédite le plus que l'on peut la certitude de tout ce que nous apprend la Lumière naturelle; par ce que l'on voit bien qu'il n'y a point moien de maintenir ces Dogmes, qu'en établissant pour principe l'incompétence de la Raison à juger de la vérité ou de la fausseté d'une Doctrine en matière de Théologie.

M A I S, comment ces Gens-là s'y prendroient-ils pour convertir un Incrédule, ou un Infidele, soit Païen, Mahometan, ou Juif? Il faudroit sans doute les faire convenir de quelques principes, & de ces principes en tirer des conséquences; c'est-à-dire, qu'il faudroit avoir recours à la voie du raisonnement. Mais, si cet Incrédule, ou cet Infidele, connoit le principe favori de son Convertisseur, il l'arrêtera sans peine, & dissipera tous ses argumens par ce seul mot: Je demeure d'accord que tout ce que vous me dites est plausible: il est évident même, si vous le voulez; mais n'avouéz-vous pas vous-même, que la voie du raisonnement est une voie incertaine-

P R E F A C E.

né, & que ce qui paroît le plus évident peut être faux? Ne dites-vous pas que la Raison est aveugle sur les choses de la Religion? Comment prétendez-vous donc que je m'y fie sur cette matière? De quel droit voulez-vous que je me soumette à un Juge que vous refusez vous-même? *Qu'est-ce que notre Théologien Anti-Rationaliste pourroit répliquer à ce raisonnement?*

Tout cela fait voir qu'on ne peut révoquer en doute la Certitude des Connoissances qui nous viennent par la Raison & par les Sens, sans ruiner absolument celle de la Foi. C'est ce que nous nous proposons de montrer plus amplement dans ce Traité, où nous prouverons que la Foi suppose nécessairement plusieurs Vérités qui nous sont connues par la Lumière de la Raison ou par le rapport des Sens, & qu'ainsi la Foi ne peut avoir de fermeté, si nous ne pouvons nous assurer de rien, soit par les Sens, ou par la Raison. Nous tirerons de-là plusieurs conséquences, qui peuvent être d'un grand usage dans la Théologie, & qui pourront servir de principes à ceux qui voudront en profiter pour se conduire dans les jugemens qu'ils se trouveront obligés de porter sur les matières qui regardent la Religion; car, il n'est permis à personne de rester indifférent, ou de se
tenir

P R E F A C E.

tenir neutre sur cet Article, il faut ici nécessairement prendre parti d'une manière ou d'une autre. Or, qu'y a-t-il de plus imprudent, que de se déterminer à l'aventure sur une affaire de cette conséquence, & que de faire choix d'un parti sans avoir mûrement considéré & pesé les raisons de part & d'autre? N'est-il pas visible qu'on ne peut entreprendre de juger d'une chose, qu'on n'a pas assez examinée pour en bien connoître, sans s'exposer à l'erreur & à toutes les suites qu'elle peut avoir? Pour contester ce Principe, il faudroit renoncer aux plus simples Lumieres du Sens-Commun. On est donc indispensablement obligé de s'instruire, du moins autant qu'il est possible, des sentimens qu'on doit avoir touchant la Divinité & la Révélation. La seule Lumiere naturelle suffit pleinement pour convaincre tout homme qui raisonne, que l'indifférence ou même la négligence à cet égard ne peut manquer d'être criminelle. La même Lumiere nous enseigne encore clairement que nous ne devons recevoir aucune Proposition comme véritable sur cette matiere, à moins que nous n'y soions déterminés par des raisons fortes, solides, & même évidentes, autant que cela se peut; parce qu'il est d'une extrême conséquence pour nous de ne pas nous tromper, du moins par notre faute, dans les jugemens
que

que nous portons sur un sujet si grave & si important.

LA plupart des Chrétiens croient, par exemple, qu'on ne peut espérer de Salut éternel, que dans la Société où ils se trouvent, ou du moins qu'il est bien plus difficile de se sauver ailleurs. Avant que de juger de la sorte dans une affaire de cette importance, il faudroit être bien assuré qu'on ne se trompe point; & comment en être assuré, sans avoir fait de grandes & de fréquente Réflexions sur la Religion, & sans y avoir apporté beaucoup d'attention, & d'étude?

MALGRE l'évidence de ces principes, il n'est que trop vrai cependant, que, de toutes les affaires de la Vie, il n'y en a presque point où les hommes se conduisent plus étourdiment, & où ils donnent plus au hasard, que lorsqu'il s'agit de faire choix d'une Religion. L'expérience nous convainc tous les jours, qu'il y a très-peu de Personnes qui s'avisent de délibérer sérieusement là-dessus, & encore moins d'être sur leurs gardes contre l'erreur de ce côté-là. On ne suit pour l'ordinaire en ce choix qu'un très-mauvais guide, & dont la Raison voudroit qu'on se desfiât extrêmement: je veux dire le Préjugé de l'Education. La chose, après-tout, n'est pas fort étonnante, lorsque l'on considère la manière, dont on éle-

P R E F A C E.

ve les *Enfans* dans chaque *Communion* ou *Société*. En effet, on n'omet rien pour les attacher fortement à la *Secte* dans laquelle ils sont nés. On les engage par les motifs les plus puissants à ne jamais s'en départir, en leur faisant entendre, que tout leur bonheur, aussi bien dans cette *Vie* que dans l'autre, dépend de leur inviolable fidélité à cet égard. On leur répète tous les jours, qu'ils ne sauroient jamais assez bénir ni louer Dieu, de ce qu'il leur a fait la grace de les faire naître dans le sein de la vraie Religion, pendant que des milliers d'autres, qui sont venus au monde dans le même tems, ont eu le malheur de naître dans des *Pais* hérétiques ou idolâtres, où ils courent un danger presque infaillible de se perdre. On leur enseigne comme un *Point de Morale* des plus importans, que, s'il s'élevoit dans la suite quelques doutes dans leur esprit sur la *Vérité* de leur Religion, ils sont obligés de bannir aussi-tôt ces sortes de doutes; parce que ce sont de mauvaises pensées & des tentations très-dangereuses de l'*Esprit malin*, qui cherche à les détourner de la bonne voie & à les enlacer dans les filets. Enfin, on ne manque pas dans chaque *Secte* de faire aux jeunes *Enfans* une peinture affreuse de toutes les autres *Sociétés Religieuses*, & de leur inspirer le plus d'aversion & de mépris, que l'on peut,

P R E F A C E.

peut, pour ces Religions-là, aussi bien que pour ceux qui les professent. De pareilles Leçons, répétées tous les jours, se gravent profondément dans l'Imagination tendre des Enfans; & ces premières impressions venant à se fortifier avec l'âge, est-il fort admirable qu'il se trouve si peu de Gens qui aient la force de surmonter ces préjugés de l'enfance.

IL semble pourtant, qu'il devoit être bien plus facile aux Théologiens qu'aux autres de s'élever au dessus de ces sortes de préjugés; mais il faut remarquer, que ceux qui embrassent ce genre d'Etude, dans quelque Société que ce soit, n'ont guères d'autre vûe que de se rendre capables d'enseigner & de défendre méthodiquement les Dogmes reçus dans la Secte dont ils sont membres, & dans laquelle ils se proposent de parvenir à quelque emploi, qui les fasse subsister honorablement & à leur aise. Quand un petit nombre d'entre eux, à force de lectures & de méditations sur ces matières, viendroient à découvrir les erreurs de la Secte où ils sont engagés, les liaisons du sang & de l'amitié, l'amour de sa propre réputation, de ses commodités temporelles &c., sont d'autres liens qui retiennent, & que très peu de Personnes ont la force de rompre. De-là vient qu'un homme, qui abandonne la Religion où il est né pour en embrasser une autre, est un

** 2

phé-

P R E F A C E

phénomène extraordinaire dans le Monde moral. On le regarde avec étonnement, & on le soupçonne aisément de n'agir que par le puissant ressort de quelque violente passion. On a bien de la peine à croire du moins qu'il n'ait point eu d'autre motif de sa conduite, que celui de suivre les lumières & d'obéir aux mouvemens de sa conscience. Il me paroît cependant, que ces sortes de changemens devroient être un peu plus fréquens, & par conséquent moins merveilleux, s'il y avoit beaucoup de Personnes qui étudiaffent la Religion dans un dessein bien sincère d'examiner & de connoître s'ils sont dans le chemin de la Vérité. Puis donc qu'il est si rare de voir un homme quitter la Secte où il a été élevé, pour se ranger à quelque autre Communion qu'il a reconnu, par la voie de l'examen, être plus pure, tant dans sa Doctrine, que dans son Culte: puis, dis-je, qu'un pareil événement est si rare, c'est une marque indubitable, qu'il n'y a presque personne, du moins parmi les errans, qui fasse en cette rencontre l'usage qu'il devoit faire de sa Raison, ni qui recherche sincèrement & de bonne foi de quel côté est l'Erreur ou la Vérité. Mais, le grand nombre de ceux qui agissent mal, & qui ne s'acquittent pas de leur devoir, ne nous excusera point, si nous imitons leur exemple.



TA.

T A B L E

D E S

C H A P I T R E S.

CHAP. I. Explication de ce qu'on entend ici par le Mot de Raison. Si nous avons quelques connoissances certaines? Réfutation des Pyrrhoniens. pag. 1.

CHAP. II. De la Foi en général. Ce qu'elle a de commun avec la Science & l'Opinion, & en quoi elle en diffère. p. 13.

CHAP. III. Où l'on distingue deux sortes de Foi, la divine & l'humaine. Ce que c'est que la Foi divine? Principes ou Fondemens qu'elle suppose. p. 22.

CHAP. IV. Quel est le degré précis d'Evidence que doivent avoir les preuves de la Révélation. p. 31.

CHAP. V. Qu'il n'est pas nécessaire que les preuves de la Révélation aient le plus haut degré d'Evidence morale. p. 41.

CHAP. VI. Où l'on examine si la Religion Chrétienne a des preuves suffisantes de sa Divinité. p. 47.

CHAP. VII. Dans quelles sources on peut sûrement puiser les vrais Dogmes de la Religion Chrétienne. p. 62.

CHAP. VIII. Si l'Ecriture Sainte contient toutes les vérités nécessaires à salut, & si elle les contient assez clairement, pour qu'un chacun puisse s'instruire suffisamment de ses devoirs en la lisant? p. 76.

CHAP. IX. Que chaque Chrétien est obligé de croire tout ce qu'il peut découvrir que l'Ecriture enseigne; mais que personne n'a droit de contraindre les autres à recevoir ses interprétations. p. 100.

CHAP. X. Réponses à quelques Objections contre la Doctrine du Chapitre précédent. p. 116.

CHAP.

TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. XI. *Si la Certitude de la Foi est plus grande que celle des Verités naturelles, qui nous sont connus par la Raison ou par les Sens?* p. 131.

CHAP. XII. *Continuation du même sujet.* p. 144.

CHAP. XIII. *Réfutation d'un paralogisme ou faux raisonnement de quelques Théologiens.* p. 154.

CHAP. XIV. *Conséquences qu'on doit tirer des Principes établis dans les trois derniers Chapitres.* p. 161.

CHAP. XV. *Que l'Ecriture ne peut rien enseigner qui soit contraire aux Lumières de la Raison, ni au rapport des Sens. Usage de la Raison dans l'Interprétation de l'Ecriture.* p. 174.

CHAP. XVI. *Que tous les Théologiens conviennent au fonds de ce qu'on vient de dire dans le Chapitre précédent, & qu'ils s'y conforment dans la pratique.* p. 183.

CHAP. XVII. *Où l'on éclaircit quelques Difficultés qu'on a coutume de former contre le sentiment que nous venons d'établir.* p. 199.

CHAP. XVIII. *Si les Théologiens peuvent se dispenser de répondre aux Objections, prises de la Raison, qu'on fait contre les Dogmes qu'ils enseignent?* p. 207.

CHAP. XIX. *Si la dépravation de la Nature par le péché fait trouver insolubles les Objections que l'on fait contre les Dogmes ou les Mystères que la Foi enseigne?* p. 219.

CHAP. XX. *Si l'Evidence n'est pas une marque certaine de vérité dans les matières qui regardent la Religion?* p. 223.

CHAP. XXI. *Où l'on explique le véritable sens de cette Maxime Théologique: Que les Mystères de la Foi sont bien au dessus, mais jamais contre la Raison.* p. 224.

Fin de la Table des Chapitres.



DE LA

ES.

est plus
qui nous
p. 131.
t. p. 144
gisme ou
i. p. 154.
tirer des
chapitres.
p. 161.
en ensei-
la Rai-
la Rai-
p. 174.
convien-
dans le
forment
p. 183.
es Diff-
e le sen-
p. 199.
uvent se
prises de
es qu'ils
p. 207.
Nature
bjections
Mistères
p. 219.
ne mar-
s qui re-
p. 223.
véritable
les Mi-
s jamais
p. 224.

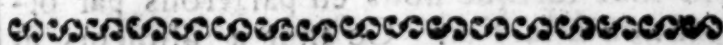
E LA



DE LA
CERTITUDE
DES
CONNOISSANCES
HUMAINES,
OU EXAMEN
PHILOSOPHIQUE

DES DIVERSES PRÉROGATIVES DE LA
FOI ET DE LA RAISON;

Avec un Parallèle entre l'une & l'autre.



CHAPITRE I.

*Explication de ce qu'on entend ici par le mot
de Raison. Si nous avons quelques Con-
noissances certaines? Réfutation des
Pyrrhoniens.*



VANT que de pouvoir com-
parer la Foi avec la Raison, &
la certitude des connoissances
de l'une avec celle des véri-
tés que l'autre embrasse, com-
me nous nous proposons de faire dans cet
Ouvrage, cela demande nécessairement

A

l'Ex-

l'explication de plusieurs choses. Il nous faut d'abord donner quelque idée de ce qu'on entend ici par le mot de Raison & par celui de Foi. Il nous faut aussi examiner les rapports & les différences qui se trouvent entre ces deux sortes de connoissances. Mais, nous sommes obligés sur-tout de rechercher sur quoi est appuïée la certitude des vérités que nous connoissons par la Raison, de même que ce qui sert de baze à la certitude de celles que la Foi nous enseigne. Voilà donc un assez vaste champ qui nous est ouvert, & où nous trouverons, sans doute, de quoi nous exercer.

COMMENÇONS d'abord par expliquer ce que nous entendons ici par le mot de *Raison*, & par fixer le sens dans lequel nous le prendrons dans la suite de ce Traité, sur-tout lorsque nous en parlerons par opposition à la Foi. Ce mot a plusieurs significations différentes, comme on peut le voir dans les Dictionnaires; mais, nous nous bonnerons ici à deux, parce que ce sont celles qui ont le plus de rapport à notre sujet. 1. Par le terme de Raison, on entend ordinairement cette puissance ou faculté de notre ame, qui, par le moïen des idées qu'elle a des choses, & en les comparant ensemble, discerne le vrai d'avec le faux & le certain d'avec l'incertain, quel que soit le sujet sur lequel nous raisonnions; car, la Raison a lieu dans les choses que nous savons par le moïen des Sens, ou par le témoignage d'autrui, aussi bien que dans celles

celles que nous connoissons par les seules lumieres de nôtre Entendement. Mais, quand on parle de la Raison par opposition à la Foi, on prend alors le mot de Raison dans un sens moins étendu. On entend toujours à la verité par-là cette même faculté de notre ame, dont nous venons de parler ; mais, on le restreint à signifier cette faculté, seulement entant qu'elle juge & prononce sur des propositions, dont nous pouvons découvrir la verité ou la fausseté par nos facultés naturelles, c'est-à-dire, par les Sens ou par l'Entendement, sans avoir besoin de recourir à l'autorité.

Nous avons déjà insinué, qu'il y a des choses que notre esprit connoit par lui-même ou par ses propres lumieres, & qu'il y en d'autres qu'il ne connoit que par le rapport des Sens, où sur le temoignage d'autrui. Notre esprit, par exemple, découvre par ses propres lumieres la verité de certaines propositions, & de certains raisonnemens qui sont extrêmement clairs d'eux-mêmes. C'est ainsi que nous connoissons la verité des premiers Principes, comme par exemple de ceux-ci : *Deux & deux font quatre. Le tout est plus grand que sa partie : Il est impossible qu'une chose soit & ne soit pas en même tems : Tout ce qui pense, existe, &c.* Nous connoissons encore de cette maniere la verité des consequences qui découlent clairement de ces premiers Principes. La verité de ces propositions & de ces raisonnemens, que notre esprit aperçoit très-clairement, lorsqu'il y veut bien

prêter quelque attention, est dite être métaphisiquement évidente, on métaphisiquement certaine; parce qu'il est absolument impossible, & qu'il implique contradiction, que la chose soit autrement.

Nous connoissons par le rapport de nos sens l'existence des corps qui nous environnent, & la vérité des faits qui se passent sous nos yeux. Lorsque nous avons pris les précautions nécessaires pour n'être pas trompés là-dessus, la connoissance qui en résulte, s'appelle évidence physique; parce que la chose ne peut être autrement selon le cours ordinaire de la nature, & sans miracle.

ENFIN, nous apprenons par le témoignage d'autrui l'existence de plusieurs choses, & un grand nombre de faits, que nous n'avons point vûs, & dont plusieurs même sont arrivés long-tems après que nous fusions au monde. Lorsque l'existence de ces choses, ou la vérité de ces faits, nous sont attestées par plusieurs personnes, que nous n'avons aucun sujet de soupçonner de s'être trompés, ou d'avoir eu dessein de nous tromper, sur les choses qu'ils nous racontent, on dit alors, que ces choses, ou que ces faits, sont moralement certains, & que nous en avons une évidence morale; parce qu'il est impossible, humainement parlant, que la chose ne soit pas ainsi. Cette évidence, ou certitude morale, est ce qui sert de baze & de fondement à la Foi, comme nous le verrons plus amplement dans la suite.

ON voit, par ce que nous venons de dire, que chacune de ces trois sortes de connoissances, quand elle est parvenue à un certain degré de clarté, a son évidence & sa certitude particulière qui l'accompagne. Or, quoique chacun de ces trois ordres d'évidence, ou de certitude, soit pleinement suffisant en son genre, & qu'un homme raisonnable puisse & doive s'en contenter, il faut avouer cependant, que la certitude métaphisique a plus de force que la certitude physique, & que celle-ci l'emporte à son tour sur celle du troisième ordre, c'est-à-dire, sur la certitude morale.

MAIS, on demande, si nous avons quelques connoissances certaines, soit par la Raison, ou par les Sens, & si l'évidence, de quelque genre qu'elle soit, est le caractère certain de la vérité? Il s'est trouvé des Philosophes, qui ont fait profession de le nier; &, entre ces Philosophes, les uns se sont contentés de nier la certitude sans nier la vraisemblance, & ce sont les nouveaux Académiciens. Les autres, qu'on apelloit Pyrrhoniens, du nom de Pyrrhon Chef de leur Secte, ont même nié cette vraisemblance, & ont soutenu, que toutes choses étoient également obscures & incertaines.

MAIS, la vérité est, que ces Opinions, qui ont fait tant de bruit dans le Monde, n'ont jamais subsisté que dans les discours & sur le papier: & il est hors de toute apparence, que personne en ait été sérieusement persuadé. Car, qu'il y ait des gens au Monde, qui doutent absolument de tout, &

qui n'osent se persuader qu'ils pensent, ni qu'ils existent, c'est ce qu'on ne sauroit imaginer, à moins qu'on ne leur suppose le cerveau troublé. On ne peut jamais venir à bout d'étouffer entièrement les sentimens de la nature. Il y a des préventions, qu'on soutient avec chaleur, dès que quelqu'un les conteste, mais qu'on ne suit point du tout, lorsqu'on cesse d'y faire une attention expresse.

LE gros des Pyrrhoniens sont des gens qui croient plusieurs choses : ils sentent qu'ils existent, ils croient commercer avec les autres hommes, & ils se rendent à plusieurs vérités, lorsqu'ils ne sont pas sur leurs gardes. Ils se contredisent donc perpétuellement eux-mêmes, & ressemblent à ceux qui nient la Liberté, & qui se sont mis dans la tête, que tout est mécanisme, au dedans, au dehors, dans les corps, & dans les esprits. Car, on voit ceux-ci, qui dans l'occasion délibèrent, pesent les raisons de part & d'autre ; &, suivant l'importance des matieres, ils aiment mieux suspendre leur jugement, que de se déterminer à la légère. Ils se savent bon gré de leur prudence ; ils font cas de ceux qu'en usent bien avec eux ; ils se croient obligés à la reconnoissance ; ils haïssent les ingrats ; ils se plaignent de l'injustice, de la fierté, de l'impolitesse, de certaines gens ; ils condamnent ceux dont ils étoient avoir sujet de se plaindre, & se plaisent à les rendre odieux. Quelle Comédie, si tout est machine, & se fait par une Nécessité inévitable ! De même, quand on maltraite un Pyr-
rho-

rhonien, a-t-il raison de se plaindre, s'il n'y a rien d'injuste, & s'il ne fait pas même avec certitude qu'on lui ait donné des coups de bâton? Mais, il n'y a guères de Pyrrhonien, qui demeure Pyrrhonien en ces occasions. Ils contredisent alors les principes de la Secte; mais, ils y sont tout accoutumés: presque toutes leurs paroles & leurs actions sont autant de contradictions avec les sentimens qu'ils affectent. Ils se moquent, par exemple, de la fote Créduité du Peuple: mais, ils ne doivent railler personne; puisque, selon eux, il n'y a rien de ridicule.

MAIS, la verité est, comme nous avons dit, que cette profession n'est qu'apparente, & qu'un jeu d'esprit. C'est pourquoi, le meilleur moien de convaincre ces Philosophes étoit de les rappeler à leur conscience & à leur bonne foi, & de leur demander, après tous ces discours, où ils s'efforçoient de montrer qu'on ne pouvoit pas distinguer le sommeil de la veille, ni la folie du bon-sens, s'ils n'étoient pas persuadés, malgré tous leurs raisonnemens, qu'ils ne dormoient pas, & qu'ils avoient l'esprit sain? S'ils avoient voulu répondre sincèrement, ils auroient sans doute démenti toutes leurs vaines subtilités, en avouant qu'ils ne pouvoient pas ne point croire toutes ces choses, quand ils l'eussent voulu.

QUE s'il se trouvoit quelqu'un, qui pût entrer en doute s'il ne dort point, ou s'il n'est point fou; ou qui pût même croire, que

L'existence de toutes les choses extérieures est incertaine, qu'il est douteux s'il y a un soleil, une lune, un terre, des hommes, &c: personne du moins, ne peut douter s'il pense; car, soit qu'il veille ou qu'il dorme, soit qu'il extravague ou non, il est certain; du moins qu'il pense, & par conséquent qu'il existe, & qu'il vit: n'étant pas possible de separer l'existence & la vie de la pensée, & de croire que ce qui pense n'est pas, & ne vit pas. Et, de cette connoissance claire & certaine, il en peut former une Regle, pour aprouver comme vraies toutes les pensées qu'il trouvera aussi claires que celle-là lui paroît.

IL est impossible même de douter de ses perceptions, en les separant de leurs objets. Qu'il y ait, ou qu'il n'y ait pas, un soleil, une terre, une lune, &c. il est certain du moins, que je m'imagine voir tout cela. Qu'il y ait, ou non, d'autres hommes, il est certain que je crois en voir, qu'il me semble qu'ils marchent, qu'ils se parlent les uns aux autres, &c. Ainsi, en se renfermant dans son esprit seul, on y trouve une infinité de connoissances certaines, dont on ne peut douter.

CETTE consideration peut servir à décider une question que l'on fait sur ce sujet, & qui consiste à savoir si les choses que l'on ne connoît que par l'esprit sont plus ou moins certaines que celles que l'on connoît par les sens; car, il est clair, par ce qu'on vient de dire, que nous sommes bien plus assurés des perceptions de

notre

notre esprit, & de nos idées, que nous ne voyons que par réflexion, que nous ne le sommes de tous les objets des Sens. L'on peut dire même, que, quoique nos Sens ne nous trompent pas toujours dans les rapports qu'ils nous font, néanmoins la certitude, que nous avons qu'ils ne nous trompent pas, ne vient pas des Sens mêmes, mais d'une réflexion de l'esprit, par laquelle nous discernons quand nous devons croire, ou ne pas croire, le rapport des Sens.

DE plus, cette connoissance, que nous pouvons acquérir par les Sens, ne s'étend pas bien loin. Il y a une infinité de choses, qui leur échappent, & ils ne nous fournissent presque aucune lumière pour expliquer les phénomènes de la Nature. Aussi n'avons-nous guères de connoissances certaines à cet égard. Qui fait, par exemple, comment le soleil nous éclaire, ni quelle est la véritable nature de la lumière? Qui fait comment se forment les météores dans l'air, les pierres & les métaux dans le sein de la terre? Qui connoît comment les plantes se nourrissent du suc de la terre, pour former leurs feuilles, leurs fleurs, & leurs fruits? Qui peut décrire comment les animaux sont engendrés & formés dans les entrailles de leurs mères? Qui peut dire quelles figures doivent avoir ces petits corps, qui font que nous avons un goût de douceur ou d'amertume, ou que nous sentons une odeur agréable ou importune? Nous ignorons si l'étendue est quelque chose

chose, si elle fait l'essence des corps ou non, s'il y a du vuide, &c.

VOILA un vaste champ pour le doute & la retenuë en matière de jugement. Comment donc la Raison se conduit-elle dans ces détroits? Comme un homme prudent dans ses voïages: tantôt il fait qu'il suit le bon chemin, tantôt il en doute, & tantôt il connoit qu'il s'est égaré. Il en est de même de la Raison. Il y a des choses, qu'elle connoit si clairement, qu'elle est persuadée qu'elle ne se trompe point à cet égard: il y en d'autres, qui la retiennent entre le oui & le non, d'autres qu'elle fait très bien qu'elle ignore, & d'autres enfin dont elle reconnoit clairement la fausseté.

IL y a donc de la certitude & de l'incertitude dans les connoissances de l'esprit & des sens; & ce seroit une faute égale de vouloir faire passer toutes choses, ou pour certaines, ou pour incertaines. La Raison nous oblige au contraire d'en reconnoître de trois genres. Il y en a, qu'on connoît certainement: il y en a d'autres, qu'on ne connoît pas clairement, mais qu'on peut espérer de connoître, moiennant l'étude & l'application: il y en a enfin, qu'il ne nous paroît guères possible, ou même qu'il nous paroît impossible, de connoître avec certitude, soit parce que nous n'avons pas de principes qui nous y conduisent, soit parce qu'elles ont trop de disproportion avec nôtre esprit. Le premier genre comprend tout ce qu'on connoît par démonstration ou par l'intelli-

gen.

Connoissances Humaines, Chap. I. 11

gence. Le second comprend ce qui fait la matière de l'étude des Philosophes : mais, il est facile qu'ils s'y occupent inutilement, s'ils ne savent le distinguer du troisième ; c'est-à-dire, s'ils ne savent distinguer les choses où l'esprit humain peut arriver, de celles où il ne peut atteindre. Il est donc très-important de s'appliquer à connoître les bornes de nôtre entendement, & de ne pas lui supposer plus d'étendue qu'il n'en a.

UNE autre Remarque, qu'il est encore très-important de faire ici, c'est que nous devons bien prendre garde de ne pas révoquer en doute ce que nous connoissons certainement sur un sujet, à cause qu'il y a dans ce même sujet des choses que nous ne pouvons comprendre. Il nous arrive, par exemple, très-souvent de connoître avec certitude qu'une chose est, quoique nous ne concevions pas comment elle est. Dois-je en ce cas douter de l'existence de cette chose, parce que je ne puis comprendre comment elle a été produite ? Ceci deviendra plus sensible par des exemples particuliers. Je sens que je remuë mon bras, quand je veux ; mais, de quelle maniere j'opere ce mouvement, c'est ce que j'ignore. Voilà un Fait, qui m'est très-familier : le revoquerai-je en doute, parce que je ne comprends pas comment cela se fait ? M'imaginerai-je, à cause de cela, que je suis sans volonté & sans action ? De même, je sens que j'existe, je ne puis me persuader que j'aie toujours existé : un sentiment in-

té.

térieur m'apprend même, que l'être n'est pas en mon pouvoir, que je ne me suis pas donné celui que j'ai, & que je ne saurois le donner à ce qui n'existe pas. De-là je conclus avec certitude, qu'il y a quelque cause qui m'a produit; mais, comment m'a-t-elle produit? Je n'en fais rien. Revoquerai-je en doute, à cause, de cela mon existence, & celle de cette cause?

IL est bon de s'exercer sur de pareils sujets. Il y en a un très-grand nombre de cette sorte, dont les fondemens sont incontestables, quoi qu'on puisse nous faire sur toutes ces choses des questions, où nous nous perdons, & qu'il nous est absolument impossible d'éclaircir. Il est pourtant bon d'y réfléchir quelquefois, & de pousser ces difficultés aussi loin que nous pouvons, afin de nous former à la modestie, & de nous accoutumer à nous dire à nous-mêmes, que l'Homme ne peut pas tout comprendre. Mais, pour cela, il ne doit pas tout rejeter, comme nous venons de le faire voir.

NOUS avouons, à la vérité, très-volontiers aux Pyrrhoniens, qu'il est bon de ne pas croire légèrement, d'examiner scrupuleusement, ce qu'on nous dit, & de ne nous rendre qu'à de bonnes preuves. Cela est nécessaire même, & la Raison nous le prescrit. Nous leur accordons encore, que nos connoissances sont très-bornées, & que nous savons très-peu de choses, en comparaison de celles que nous ignorons, ou qui passent même
notre

notre intelligence. Mais, il ne s'ensuit point de-là que tout soit incertain, ni qu'il faille douter de tout. Nous avons prouvé ci-dessus, au contraire, qu'il y a plusieurs vérités, que nous connoissons très-certainement, & aux-quelles il est impossible de refuser son consentement.

CHAPITRE SECOND.

De la Foi en général: ce qu'elle a de commun avec la Science & l'Opinion; & en quoi elle en differe.

APRE'S avoir expliqué ce que nous entendons par le mot de *Raison*, & avoir établi la certitude de ses connoissances les plus claires contre les Pyrrhoniens, il nous faut en venir présentement à l'explication du mot de *Foi*. Après quoi, nous examinerons les rapports & les différences qui se trouvent entre ce qu'on appelle *Foi*, *Science*, & *Opinion*. Ce sera la matière de ce Chapitre. Dans les suivans, après avoir distingué deux sortes de *Foi*, la *Foi Humaine*, & celle qu'on appelle la *Foi Divine*, nous traiterons amplement de tout ce qui regarde celle-ci, en recherchant quels sont les Principes qu'elle suppose, & sur lesquels elle doit être appuyée, & quel degré précis d'évidence doivent avoir les preuves qu'elle emploie pour nous persuader. Toutes ces choses étant enfin suffisamment éclaircies, nous en viendrons à la

la Comparaison que promet le Titre de cet ouvrage.

LA Foi, en général, est une persuasion fondée, non sur l'évidence de l'objet, ni sur des raisons vraisemblables, prises de la nature même de la chose, mais sur un témoignage rendu par une ou plusieurs Personnes, qu'on estime assez éclairées pour ne se pas tromper dans leur jugement, & assez sinceres pour dire ce qu'elles savent, c'est-à-dire ce qu'elles ont vû ou entendu.

J'E dis premierement, que la Foi est une persuasion; car, il n'y a personne, qui, lorsqu'il dit qu'il croit quelque chose, n'entende par-là, qu'il est persuadé de cette chose, qu'il la regarde comme véritable, qu'il n'en doute point. Pour mieux comprendre ceci, il faut remarquer, que lors qu'une proposition s'offre à notre esprit, cet esprit fait l'une de ces trois choses. Ou il juge que cette proposition est vraie; ou il juge qu'elle est fausse; ou, enfin, il suspend son jugement, n'osant décider si elle est vraie ou fausse. La Persuasion a lieu dans le premier & le second de ces actes; mais, elle n'en a pas dans le troisieme: car, on n'est nullement persuadé des choses dont on doute; mais, on peut l'être de la verité de celles qu'on reçoit, & de la fausseté de celles qu'on rejette. Ainsi, la persuasion est un jugement déterminé, par lequel on prononce sur la verité ou la fausseté des propositions, auxquelles on pense.

IL est aisé de recueillir, de la définition qu'on

qu'on
comm
font
& en
comm
auron
que S

LA
des r
même
l'Inte
sance
miers
cipes
eux-r
ce n
lui-m
néces
jet &
ne pe
ne le
princ
c'est
fonde
Scien

L'
seule
qui
n'arr
déter
contr
toujo

C
de re
mun

qu'on vient de donner, ce que la Foi a de commun avec la Science & l'Opinion, qui sont aussi deux autres espèces de Persuasions; & en quoi elle differe de l'une & de l'autre, comme nous le ferons voir, après que nous aurons expliqué en peu de mots que c'est que Science & qu'Opinion.

LA Science est une Persuasion fondée sur des raisons claires & évidentes par elles-mêmes : car, en quoi la Science differe de l'Intelligence, c'est-à-dire, de la connoissance que nous avons de la vérité des premiers Principes, c'est que les premiers Principes sont évidens immédiatement & par eux-mêmes, au lieu que l'objet de la Science n'est pas évident immédiatement par lui-même, mais seulement par la liaison nécessaire qu'on apperçoit entre cet objet & les premiers principes; de sorte qu'il ne peut être faux, que les premiers principes ne le soient aussi. Or, comme les premiers principes sont d'une évidence incontestable, c'est sur eux, comme sur sa base, qu'est fondée la certitude de ce qu'on appelle Science.

L'OPINION est une Persuasion fondée seulement sur des raisons vraisemblables, qui déterminent pourtant l'esprit; ce qui n'arrive pas dans le doute: mais, qui ne le déterminent pas si absolument, qu'il juge le contraire impossible; de sorte qu'il lui reste toujours quelque crainte de se tromper.

Ceci posé, il ne nous sera pas difficile de recueillir de-là ce que la Foi a de commun avec ces autres espèces de Persuasion,
&

& ce qu'elle a de particulier. Elle a deux choses, qui lui sont communes avec la Science & l'Opinion. La première, qu'elle exclut le doute proprement dit, & qu'elle prononce déterminément sur la vérité ou la fausseté de son objet, quoique non pas toujours sans quelque crainte de se tromper.

L'AUTRE chose, que la Foi a de commun avec la Science & l'Opinion, c'est qu'elle est la suite & l'effet d'un raisonnement, tantôt plus confus, tantôt plus distinct. Je ne prétens pas dire, qu'on fasse toujours ce raisonnement d'une manière expresse & formelle; mais, il est certain du moins, que ce qui se passe alors dans notre esprit équivaut à un Raisonnement en forme, & qu'il peut être exprimé par un Sillogisme. La raison en est bien claire: c'est que toute Proposition, qui n'est pas évidente d'elle-même, & qui a besoin d'être prouvée, ne peut être reçue comme véritable, qu'en conséquence d'un Raisonnement. Or, les Propositions, qui sont les objets, soit de la Science proprement dite, soit de la Foi, ou de l'Opinion, ne sont pas évidentes par elles-mêmes, & ont besoin d'être prouvées par des Raisons prises de la nature ou de l'autorité. Ces Propositions donc ne peuvent être reçues comme véritables, qu'en conséquence de quelque Raisonnement.

C'EST ce qu'il est bien facile de remarquer dans les actes particuliers de tout ce qu'on appelle Foi, soit divine, soit humaine. Je suis bien aise, par exemple, de savoir ce qui a été décidé au sujet d'une affaire

fair
des
po
bien
pre
déc
sur
dou
soit
rais
ble
du
me
mé
tron
déli
rita
J
Je
mon
qui
posi
se d
on
Rév
réve
leur
Lor
choi
pou
nife
leur
ressu
posit
conf

faire où j'ai quelque intérêt, j'en demande des nouvelles à un homme, que je connois pour être sincere, & que je sai devoir être bien informé là-dessus. Cet homme m'apprend comment l'affaire en question a été décidée, & je crois que la chose est ainsi sur sa parole. Or, pourquoi est-ce que je ne doute pas, que ce que cet homme m'a dit ne soit véritable? N'est-ce pas en vertu de ce raisonnement, ou de quelque autre semblable, qui se forme alors dans mon esprit, du moins d'une maniere implicite: *Cet homme, à qui je viens de parler, est bien informé, il est sincère, & n'a aucun intérêt de me tromper. Il m'assûre que cette affaire a été décidée de telle maniere. Donc, elle a été véritablement décidée de la sorte.*

JE dis la même chose de la Foi divine. Je voudrois savoir, par exemple, si les morts ressusciteront? Je consulte ma Raison, qui ne peut m'apprendre là-dessus rien de positif. Elle me dit seulement, que, la chose dépendant de la libre Volonté de Dieu, on ne peut savoir ce qui en est que par la Révélation. Je cherche donc si Dieu s'est révélé aux hommes, & en particulier s'il leur a appris que les morts ressusciteront? Lorsqu'après avoir bien examiné ces deux choses, j'en trouve les preuves assez fortes pour en pouvoir conclure que Dieu a manifesté sa Volonté aux hommes, & qu'il leur a enseigné en particulier que les morts ressusciteront un jour, je reçois cette proposition comme veritable; mais, c'est en consequence de ce raisonnement: *Tout ce*

que Dieu dit est véritable : il a révélé que les morts ressusciteront : donc, les morts doivent ressusciter un jour. On voit par cet exemple, que chaque acte particulier de Foi théologique est la conclusion, non seulement d'un raisonnement, mais encore de plusieurs autres que ce dernier suppose nécessairement.

IL seroit aisé de montrer la même chose par rapport aux actes particuliers de la Science & de l'Opinion, que ce qu'on vient de faire voir par rapport à ceux de la Foi; mais, outre que cela nous mèneroit trop loin, la chose est claire & n'est point contestée: ainsi, nous ne nous y arrêterons point. Il suffit seulement d'avoir remarqué en général, que ces trois especes de Persuasions consistent toutes dans le consentement que notre esprit donne à la conclusion du raisonnement, ou du Syllogisme, qui les fait naître. Disons presentement un mot de la différence qui se trouve entre elles.

Ce qui distingue ces trois sortes de Persuasions l'une de l'autre, c'est la qualité des raisons, ou des motifs, qui déterminent l'esprit à former son jugement. Dans la Science, c'est l'évidence; dans l'Opinion, c'est la probabilité des raisons; dans la Foi, c'est le témoignage rendu par des personnes qu'on estime éclairées & sinceres.

AINSI, chacune de ces Persuasions a sa propriété spécifique. La Science a l'évidence, l'Opinion a l'incertitude, & la Foi est toujours accompagnée d'obscurité & quelquefois d'incertitude. D'un côté, la Foi est

esse
est
La
ce,
cho
L
divi
qu'i
moi
ce
phie
que
espé
de c
prés
lors
soir
par
liai
par
Scie
persu
qu'u
rité
ne l'
P
vâ
crois
Fait
quoi
évide
de m
lieu
recti
Non

essentiellement obscure, & de l'autre elle est susceptible de certitude & d'incertitude. La premiere qualité la distingue de la Science, & la seconde de l'Opinion. Mais, tâchons d'éclaircir cela un peu davantage.

LA Foi, en général, soit humaine, soit divine, est essentiellement obscure. Ce qu'il ne faut pas entendre par raport au témoignage sur lequel la Foi est fondée; car, ce témoignage doit être évident, si-non phisiquement, du moins moralement, pour que notre Foi soit certaine, ainsi que nous espérons de le montrer clairement dans la suite de cet Ouvrage. L'obscurité, dont je parle présentement, vient uniquement de ce que lorsqu'on croit une chose, soit de Foi divine, soit de Foi humaine, on n'aperçoit point par soi-même, & par ses propres lumières, la liaison qu'il y a entre les termes qu'on unit par l'affirmation, comme il arrive dans la Science: mais, sans l'apercevoir, on se la persuade, parce qu'on se met dans l'esprit qu'un autre la voit. Ce qui peut bien à la vérité suffire pour convaincre l'esprit; mais, cela ne l'éclaire point, comme fait la Science.

PAR exemple, un homme me dit: *J'ai vu le Roi partir pour aller à la Chasse.* Je le crois sur sa parole, je ne doute point du Fait, mais je ne le vois point. Et ce Fait, quoique certain pour moi, ne m'est pas évident, comme il le seroit, si je l'avois vu de mes propres yeux. La même chose a lieu dans la Foi divine. Je crois la Résurrection. Est-ce que ce mystere m'est évident? Non, sans doute. Pourquoi donc le crois-je?

je? C'est parce que je suis persuadé que, Dieu, à qui il est évident, l'a révélé. La Foi que j'en ai est certaine, mais elle est obscure.

Je ne m'arrêterai pas davantage à cette première propriété de la Foi, qui me paroît suffisamment éclaircie. Ainsi, je passe à la seconde, qui consiste, comme nous avons dit, en ce qu'elle est susceptible de certitude & d'incertitude. Son incertitude peut venir de trois sources. La première, lorsque l'on est pas bien assuré de la sincérité de celui qui atteste ce qui est en question; car alors on a lieu de craindre d'être trompé. La seconde, lorsqu'on n'a pas haute opinion de ses lumières; car alors, quelque persuadé que l'on soit de sa probité, on craint qu'il ne se trompe lui-même. La troisième, lorsqu'étant bien persuadé de sa sincérité & de ses lumières, nous ne sommes pas bien certains qu'il ait rendu le témoignage qu'on lui attribue, soit que nous craignons que ce ne soit pas lui-même qui ait parlé, & qu'il y ait du danger que nous ne prenions quelqu'autre pour lui; soit qu'il ait parlé obscurément, & que ce qu'il a dit puisse recevoir plusieurs sens.

LES deux premières raisons de craindre, pour la validité d'un témoignage, ne peuvent avoir lieu qu'à l'égard des hommes; mais la troisième a quelquefois lieu à l'égard de Dieu-même. On peut n'être pas sûr que ce soit lui qui ait parlé: ou, du moins si l'on n'a point de doute à l'égard de la Révélation en elle-même, on peut en avoir
sur

sur le sens qu'il faut donner aux paroles qui expriment les vérités révélées, soit parce qu'il y a de l'obscurité dans les expressions, soit à cause de la contrariété apparente qui se trouve entre differens passages, de sorte qu'on est embarrassé d'en pénétrer le vrai sens, & qu'on ne fait lequel on doit préférer à l'autre. La Foi peut donc être accompagnée d'incertitude : & c'est ce qui la distingue de la Science, qui exclut, non seulement le doute, mais aussi la crainte de se tromper.

Mais, si la Foi est susceptible d'incertitude, elle peut aussi être accompagnée de certitude, & d'une certitude très-grande ; ce qu'il faut entendre de la Foi, tant humaine, que divine. Je n'ai jamais vu, par exemple, la Ville de Rome : cependant, je doute aussi peu de son existence, que si je l'avois vûe de mes propres yeux ; parce qu'en effet je vois tous les jours tant de gens qui y ont été, & qui me l'assurent. Il est si peu possible qu'ils s'y soient trompés, ils ont si peu d'intérêt à me tromper, & il est si peu croyable qu'ils le fassent, qu'il y auroit de la folie, non seulement à en douter, mais même à n'en être pas fortement persuadé.

C'EST encore ce qu'on peut remarquer dans la Foi divine à l'égard de beaucoup d'Articles. Nous avons un bon nombre de preuves très-fortes & très-convaincantes de la Divinité de l'Ecriture. Il y a dans cette Ecriture un grand nombre de Vérités qui y sont exprimées clairement, nettement, & formellement, de l'aveu de tout le Monde. On

ne peut donc point douter, du moins raisonnablement, que Dieu n'ait révélé ces Vérités. Or, quand on est assuré que Dieu a révélé quelque-chose, qui pourroit révoquer en doute la Vérité de ce qu'il nous dit? Il est donc certain, qu'il se trouve souvent une très-grande certitude dans la Foi, soit humaine, soit divine. C'est ce qui la distingue de l'Opinion, qui, comme nous l'avons dit, est essentiellement incertaine.

CHAPITRE III.

Où l'on distingue deux Sortes de Foi, la divine, & l'humaine. Ce que c'est que la Foi divine. Principes ou fondemens qu'elle suppose.

COMME il y a deux sortes de témoins qui peuvent nous attester ce que nous croïons, savoir Dieu & les Hommes, on distingue aussi deux sortes de Foi par rapport à ces deux différens Témoignages, l'humaine, & la divine. La Foi humaine est celle qui est uniquement appuyée sur l'autorité des Hommes : & la divine est celle qui se fonde sur le témoignage de Dieu, c'est-à-dire, que la raison qui nous porte alors à croire une certaine chose est la persuasion où nous sommes que Dieu l'a révélée ; quoique cette Révélation, aussi bien que les preuves qui nous en persuadent la divinité, ne soient parvenues jusqu'à nous que par le canal de la Tradition, Ce qui en diminue

sans

sans doute la certitude par rapport à nous ; car , il n'y a personne qui ne voie que nous serions plus assurés que Dieu a révélé telle ou telle Vérité , si la Révélation nous avoit été immédiatement adressée à nous-mêmes ; que non pas en l'apprenant ainsi par le témoignage des autres Hommes. Dans le premier cas , notre certitude seroit physique & expérimentale ; & dans le second , elle n'est qu'historique & morale. Encore faut-il examiner bien des choses , & peser bien des circonstances , avant que d'arriver à cette espece de certitude , comme on le verra dans la suite.

VOILÀ donc ce qu'on appelle *Foi divine* : c'est le consentement que nous donnons à une Doctrine , que nous embrassons comme révélée de Dieu , sur la foi des miracles , que l'histoire nous apprend avoir été opérés par ceux qui ont publié les premiers cette Doctrine : d'où nous concluons , qu'ils ont été extraordinairement suscités de Dieu pour l'annoncer aux autres Hommes.

CHACUN sent assez , que l'épithete de *divine* , que l'on donne à la Foi en question , ne lui convient que fort imparfaitement ; car , enfin , quoique l'on suppose qu'un Homme adhère à une Doctrine véritablement révélée de Dieu , c'est pourtant toujours l'homme qui croit. La Révélation est divine , je le veux ; mais , la Foi , c'est autre chose , elle est de l'Homme. Je ne crois pourtant pas , qu'il faille s'opiniâtrer à disputer des mots , pourvu que l'on soit d'accord sur la chose signifiée.

Ainsi, nous nous servons, dans la suite de cet Ouvrage, indifféremment des mots de *Foi divine*, de *Foi théologique*, ou de *Foi ecclésiastique*, pour diversifier un peu les termes. C'est pourquoi nous avertissons ici, que nous prenons toutes ces expressions au même sens: nous entendons par-là l'acquiescement que l'on donne à une certaine Doctrine, parce qu'on la regarde comme révélée.

IL nous faut à présent parler des principes ou fondemens, que cette Foi suppose & sur lesquels elle doit être appuyée; car, il est aisé de s'apercevoir, que plusieurs choses sont absolument requises, pour que l'on puisse avec prudence recevoir de cette manière une Doctrine comme révélée de Dieu.

I. IL faut, par exemple, I. que Dieu ait parlé, c'est-à-dire, qu'il ait véritablement fait connoître sa volonté aux hommes, soit immédiatement par lui-même, soit par le ministère des Anges, ou par quelque autre moyen: car, si Dieu ne s'étoit jamais manifesté aux hommes par la Révélation, comme le prétendent les Déistes, il n'y auroit de Foi divine qu'en imagination; & tous ceux, qui penseroient croire quelque chose sur l'autorité de Dieu, se tromperoient étrangement.

II. IL faut que cette parole de Dieu nous soit adressée, & vienne à notre connoissance; car, quand même Dieu auroit parlé, si nous l'ignorions absolument, il seroit impossible que nous crussions. Or, comme *la Foi vient de l'Ouïe*, ainsi que dit St. Paul, & que Dieu se sert du ministère des autres hommes pour nous instruire de sa parole,

il faut nécessairement que les Vérités révélées nous soient proposées extérieurement par les hommes : la Sagesse divine n'ayant pas jugé à propos d'établir d'autre voie ordinaire que celle-là, pour nous donner connoissance des Dogmes qui appartiennent à la Religion révélée. C'est ce qui fait dire à St. Paul dans le même endroit : *Comment croiront-ils en celui dont ils n'ont point entendu parler ?* Il en est tout de même en ce cas pour ceux à qui la Parole de Dieu n'a point été annoncée, que si Dieu n'avoit rien révélé aux hommes, selon la Maxime des Jurisconsultes, qui dit : *Rerum non apparentium, & earum quæ non sunt, eadem est ratio.* C'est-à-dire : *Les choses qui ne paroissent point, ou qui ne sont point connues, doivent être mises au même rang que celles qui ne sont point.*

III. IL faut que nous comprenions le sens de ce que Dieu nous dit : car, si la Parole est conçue dans une langue que nous n'entendons pas ; ou, encore bien que entendions la langue, si les termes, qui composent la Proposition révélée, nous paroissent tellement obscurs & ambigus, que nous ne sachions pas quel sens il y faut attacher en cette occasion ; il est impossible alors, que nous croyions, du moins explicitement, la Vérité qu'ils renferment. Nous pouvons bien croire en général, que ces paroles contiennent quelque vérité ; mais, ne sachant quelle elle est, nous ne pouvons pas l'embrasser en particulier. Mais, quand les paroles de la Révélation ne nous paroî-

troient pas fort obscures, ni difficiles à entendre, nous ne devons pourtant rien négliger pour nous assurer, autant qu'il est possible, que nous en pénétrons le vrai sens; car, si nous nous trompons à cet égard, & si nous attribuons à ces paroles un sens qu'elles n'ont pas, il est tout visible que nous ne croïons pas ce que Dieu a révélé, mais que nous prenons mal-à-propos les Imaginations de nôtre propre cerveau pour des Vérités divines.

IV. IL faut que nous aïons des preuves suffisantes, que cette Doctrine, qui nous est proposée comme révélée de Dieu, vient effectivement de lui: car, si nous doutions de son origine, si nous craignons qu'elle ne vînt d'ailleurs que de Dieu, par exemple des Hommes ou du Démon, nous ne croirions point à ce qu'on nous diroit, quelque nette & quelque distincte que fût l'idée que nous aurions de la Doctrine qui nous seroit proposée.

V. IL faut que la Doctrine, que l'on prétend nous faire embrasser comme ayant été révélée de Dieu, ne renferme rien qui soit indigne de l'Etre suprême, ni qui combatte ses Attributs; car, si cette Doctrine étoit contraire aux principes les plus certains de la Lumière naturelle, & si elle renversoit les idées que nous avons naturellement de la sagesse, de la justice, & de la bonté de Dieu, les miracles les plus éclatans ne prouveroient pas, en ce cas, qu'une telle Doctrine est émanée de Dieu. Au contraire, l'évidente fausseté d'une telle Doctrine seroit une marque infallible, que les miracles, qu'on

qu'on allegue en sa faveur, n'ont été que les effets de la fourberie de quelque habile Imposteur; ou qu'ils doivent être attribués à la malice de quelque puissant Génie, également ennemi de Dieu & des Hommes.

VI. IL est nécessaire, enfin, que nous soions persuadés, qu'il est absolument impossible, que ce que Dieu dit soit faux; car, si nous doutions de cela, & si nous soupçonnions que Dieu peut se tromper, ou qu'il est capable de nous tromper, il est évident, que son temoignage ne suffiroit pas pour nous convaincre de la Vérité de ce qu'il nous dit.

MAIS, on concevra peut-être cela plus distinctement, si nous proposons la chose d'une autre maniere. La Foi théologique, ou divine, est la suite & l'effet de ce Syllogisme. *Tout ce que Dieu a révélé est véritable: Or, Dieu a révélé tel Fait ou tel Dogme: Donc, ce Fait ou ce Dogme est véritable.* On ne fait point toujours, à la vérité, ce raisonnement en la même forme que nous le venons d'exprimer; mais, on fait du moins l'équivalent: de sorte que si l'on veut rendre compte des motifs qui portent à croire une chose de Foi divine, on le fera par quelque raisonnement qui reviendra nécessairement pour le fonds à celui que nous venons d'indiquer. Nous avons même déjà prouvé ci-dessus dans le Chapitre II, que la Foi, de même que la Science & l'Opinion, ne se forme qu'en vertu d'un raisonnement dont elle est la conclusion. Ainsi, il est inutile de nous y arrêter ici davantage. Mais, ce qu'il est très-im-

important de remarquer, c'est que, comme dans tout raisonnement régulier la vérité de la conclusion dépend de celle des Propositions dont on la tire, & qu'on appelle prémisses en termes de l'art; de même, toute la certitude de notre Foi dépend de la vérité de ces deux Propositions dont elle est la suite; l'une, que *tout ce que Dieu a révélé est véritable*; & l'autre, que *Dieu a révélé telle ou telle chose*. Il s'agit donc d'examiner pourquoi nous nous persuadons la vérité de ces deux Propositions: & c'est cet Examen, qu'on appelle l'*Analyse de la Foi*.

LA première de ces deux Questions ne renferme aucune difficulté; car, il est aisé de prouver évidemment la vérité de cette Proposition: *Tout ce que Dieu a révélé est véritable*. En effet, on ne peut prouver plus évidemment la vérité d'une Proposition, qu'en faisant voir, que l'idée de l'attribut est renfermée dans celle du sujet: or, c'est ce qui a lieu à l'égard de la Proposition dont il s'agit; puisque l'on démontre clairement, que la vérité immuable est renfermée dans l'idée de l'Etre tout-parfait. Tout le monde convient, que l'Etre très-parfait ne sauroit, ni tromper, ni être trompé. Je n'en excepte pas même les Athées, qui, bien qu'ils nient l'Existence de Dieu, ne laissent pas d'avouer, que, s'il existoit, il ne diroit jamais rien que de véritable.

CETTE Proposition est donc évidente, & par conséquent certaine; car enfin, tous ceux qui ne sont pas Pyrrhoniens conviennent, que l'Evidence est non seulement le

légitime, mais l'unique, fondement de la certitude. En effet, sur quel autre fondement nous persuadons-nous les choses qui nous paroissent les moins douteuses, que sur leur Evidence? Pourquoi croions-nous qu'un & un sont deux, que le tout est plus grand que sa partie, &c; si non parce que tout cela est évident? Ainsi, la Proposition dont il s'agit étant évidente, il ne faut pas chercher d'autre raison de n'en pas douter.

M A I S, il n'en est pas de même de la seconde Proposition, sçavoir, que *Dieu a révélé tel ou tel Dogme*. Cette Proposition n'est nullement évidente, ou du moins elle ne l'est pas à la manière de l'autre, dont on vient de parler; car, à ne considérer la chose qu'en elle-même, il est très-possible, que Dieu n'ait rien révélé, ou que, s'il a révélé quelque-chose, ce ne soit pas ce que nous croions. Avant donc que d'acquiescer à une Proposition comme révélée de Dieu, il faut examiner s'il l'a véritablement révélée: car, il faut remarquer, que cette Proposition, *Dieu a révélé tel ou tel Dogme*, n'est pas proprement l'objet de ce qu'on appelle la Foi divine; mais qu'elle est un principe & un fondement que cette Foi suppose, comme il paroît clairement par l'Analyse que l'on fait de ladite Foi. Car, lorsqu'on nous demande, pourquoi croiez-vous tel ou tel Article? Nous répondons, que c'est à cause que Dieu l'a révélé. Mais, si l'on nous demande derechef, pourquoi nous croions que Dieu l'a révélé? Nous faisons alors une autre réponse, & nous disons que c'est

c'est à cause des miracles qui ont été faits pour confirmer que cette Doctrine venoit de Dieu ; & , que nous croïons ces miracles à cause du nombre & de la qualité des témoins qui en ont certifié la vérité. On voit par cette Analise, que la croïance des Articles particuliers suppose nécessairement qu'on a d'ailleurs une certitude raisonnable qu'ils ont été révélés de Dieu. Ainsi, cette Proposition, *Dieu a révélé tel ou tel Dogme*, étant un principe que la Foi divine ou théologique suppose, elle peut avoir quelque évidence en elle-même, ou du moins être évidemment prouvée d'ailleurs ; car, rien n'empêche, que les principes & les fondemens de la Foi n'aient quelque Evidance, comme nous allons le faire voir par deux Exemples, l'un pris de la Foi humaine, & l'autre pris de la première des deux Propositions sur lesquelles nous avons dit que tout acte de Foi divine est fondé.

DANS la Foi humaine, il est souvent évident, & même d'une évidence phisique, que le témoin, sur la parole duquel nous croïons, nous atteste ce que nous croïons. Par exemple, un de mes Amis me dit qu'il a vû le Roi qui alloit à la Chasse, il m'est évident qu'il m'assûre cette chose, & même d'une évidence phisique, puisque mes propres Sens me l'attestent.

L'AUTRE Exemple, qui met cette vérité hors de doute, est celui du premier principe de la Foi théologique, savoir cette Vérité capitale: *Tout ce que Dieu dit est véritable*. Cette Vérité est évidente, comme

me n
donc
men
ne f
aient
ne f
mais
Car
faut
bile
lide
chos
C
ginat
souti
chos
qu'o
loin
men
mét
Cré
s'im
sans

Que

N
une
que
tive

me nous l'avons remarqué ci-dessus. Rien donc n'empêche que les principes & fondemens de la Foi, soit humaine, soit divine, ne soient évidens. Il faut même qu'ils aient quelque Evidence; sans quoi, la Foi ne seroit pas une Persuasion raisonnable, mais une téméraire & aveugle Crédulité. Car, comme pour marcher fermement, il faut marcher sur quelque-chose d'immobile, de même afin que notre Foi soit solide, il faut qu'elle s'appuie sur quelque-chose d'évident.

CELA fait voir combien est vaine l'Imagination de ceux qui craignent, que, si on soutient que la Foi se résoud en quelque-chose d'évident, on ne ruine sa nature, & qu'on ne la métamorphose en Science. Bien loin de-là: si on ne lui donne pour fondement une Evidence de témoignage, on la métamorphose en une sotte & téméraire Crédulité; & c'est ce que font ceux qui s'imaginent qu'il faut croire à l'aveugle & sans savoir pourquoi.

CHAPITRE IV.

Quel est le Degré précis d'Evidence, que doivent avoir les Preuves de la Révélation?

Nous avons fait voir dans le Chapitre précédent, qu'afin de pouvoir croire une chose comme révélée de Dieu, il faut que nous soions certains que Dieu l'a effectivement révélée; & que les preuves, sur les-

lesquelles nôtre Persuasion est fondée, doivent être évidentes à leur maniere. Nous allons rechercher présentement, quel est le Degré précis d'Evidence que doivent avoir les motifs qui nous portent à croire, & quelle est la Certitude qu'ils doivent être capables de faire naître. Après quoi, nous nous appliquerons à découvrir si la Religion Chrétienne a des Preuves de ce caractère; &, enfin, nous indiquerons la source où l'on peut sûrement puiser les dogmes qu'elle enseigne, & la manière dont on peut & doit s'en instruire dans ladite source.

Pour en venir présentement à la première de ces trois Questions, il faut se souvenir de ce que nous avons dit dans le Chapitre I., qu'il y a trois Sortes d'Evidence & de Certitude, savoir, la certitude métaphisique, la certitude physique, & la certitude morale, qui sont fondées sur trois divers ordres d'impossibilités qui leur répondent, c'est-à-dire, une impossibilité métaphisique, une impossibilité physique, & une impossibilité morale.

L'IMPOSSIBILITE' métaphisique est la plus forte de toutes. C'est celle qui convient aux choses qui ne peuvent être autrement sans contradiction. C'est ainli qu'il est impossible, que deux & deux ne soient point égaux à quatre, que le tout ne soit pas plus grand que sa partie, qu'une chose soit & ne soit pas en même tems, &c.

L'IMPOSSIBILITE' physique n'implique point à la vérité de contradiction; mais,

mais elle ne peut être surmontée que par un Agent surnaturel. C'est ainsi qu'il est impossible de ressusciter un mort.

L'IMPOSSIBILITÉ morale est encore moins invincible que la précédente. Elle convient aux choses qui ne peuvent être autrement selon le train commun & ordinaire des choses humaines. C'est ainsi que je juge impossible qu'il n'y ait pas en Italie une Ville, qu'on appelle Rome; parce qu'il ne me paroît point possible, humainement parlant, que tous ceux qui me l'assûrent, soient convenus de me tromper sur ce sujet: de sorte que je doute aussi peu de l'existence de la Ville de Rome, que si je l'avois vue de mes propres yeux. Voilà en peu de mots ce que c'est que ces trois ordres d'impossibilités, qui fondent les trois diverses espèces d'évidence & de certitude, dont nous avons parlé ci-dessus.

Cela posé, je dis I. qu'il ne suffit point que les preuves, qui justifient que c'est Dieu qui a révélé ce que nous croions, soient probables; mais qu'il faut qu'elles soient évidentes, du moins étant prises toutes ensemble, & accompagnées de tout ce qui peut les fortifier. La raison en est qu'il est extrêmement important de ne se pas tromper ici, & de ne pas prendre pour une Révélation divine ce qui ne l'est pas en effet. D'où il s'ensuit que nous ne devons pas croire légèrement en cette matière, & qu'il faut que les preuves qu'on nous alléque pour nous persuader que Dieu

C

a ré-

a révélé telle ou telle Doctrine, ne nous laissent aucune crainte légitime de nous tromper là-dessus. Or des preuves, qui ne seroient que probables, ne nous ôteroient pas cette juste crainte que nous aurions de nous tromper: il est donc visible que ces sortes de preuves ne suffisent pas sur le sujet dont il est question, & par conséquent qu'il en faut d'évidentes. Mais il s'agit maintenant de savoir laquelle de ces trois sortes d'évidence, dont nous'avons parlé, est requise, ou du moins suffit pour nous persuader légitimement que Dieu a révélé ce que nous croïons. C'est ce qui nous reste à examiner, & sur quoi nous allons faire les Observations suivantes.

JE dis donc II. que l'évidence métaphisique n'est pas nécessaire pour cet effet; parce qu'il y a beaucoup de choses dont on est légitimement persuadé sans une telle évidence. D'ailleurs, à peine conçoit-on comme possible d'avoir une certitude métaphisique d'un Fait de la nature de celui-ci, qui dépendoit purement de la libre volonté de Dieu, & non de la nature des choses. Pour avoir une certitude métaphisique d'un tel Fait, il faudroit que Dieu nous en donnât une connoissance aussi certaine que celle que nous avons de nôtre propre existence; ce qui ne paroît guères possible, ni même guères compatible avec la nature de la Foi.

III. JE dis la même chose de l'évidence phisique que de la précédente, savoir qu'elle n'est pas nécessaire non plus, pour que
nous

Connoissances Humaines, Chap. IV. 33

nous puissions être solidement persuadés de la Révélation. Car, pour avoir une telle évidence, il faudroit que Dieu revelât à chacun de nous, soit immédiatement par lui même, ou par un Ange de lumiere, qu'il a autrefois déclaré sa volonté aux hommes par le ministère des Prophètes & des Apôtres; que les Livres, qui portent aujourd'hui leurs noms, sont véritablement d'eux; qu'ils sont parvenus jusqu'à nous sans altération; & enfin que chaque passage, du moins par raport à ceux qui sont obscurs, & dont le sens est controversé, doit être entendu d'une telle ou telle manière. Or ce n'est pas de la sorte que la Sagesse divine a jugé à propos d'agir, & il a plû à sa Providence de choisir une autre voie pour nous instruire des Vérités de la Religion. On ne peut donc pas dire que la Révélation immédiate, & une évidence phisique de sa Divinité, nous soit nécessaire, afin de pouvoir être solidement persuadés de ce que la Religion nous enseigne. Une évidence morale suffit pleinement pour nous donner une certitude raisonnable & bien fondée. En effet, combien croions-nous de choses que nous ne savons que par cette voie? Qui doute, par exemple, qu'il n'y ait une Ville qui s'appelle Rome, & une autre qui s'appelle la Mecque, quoi qu'il n'ait jamais vû ni l'une ni l'autre? S'avise-t-on de douter que le Grand-Seigneur n'ait son Siège à Constantinople, & le Sophi de Perse le sien à Hispahan? Doute-t-on qu'il y ait eu un Alexandre, un César; que l'un ait

vaincu Darius, & l'autre Pompée? Et cependant nous n'avons de tout cela qu'une évidence & une certitude morale.

L'EVIDENCE morale suffit donc pour nous assurer de la Révélation, & pour servir de fondement & de baze à la Foi: mais, d'un autre côté, elle est absolument requise. Car, puisqu'il ne suffit pas que les preuves de la Révélation aient de la vraisemblance, & qu'elles n'ont pas d'ailleurs ni l'évidence métaphysique, ni la physique, comme on le vient de voir, il faut de toute nécessité qu'elles aient une évidence morale. D'ailleurs cette sorte d'évidence est celle qui s'accorde le mieux avec la nature de la Foi, comme nous le dirons bientôt.

MAIS, avant que de le montrer, il est bon de remarquer, qu'on peut distinguer plusieurs sortes d'évidence morale. Elle naît quelque fois du témoignage de tant de personnes; & il est d'ailleurs si peu croiable que ces personnes se trompent sur le fait qu'elles attestent, ou que sachant la vérité, elles la déguisent volontairement, qu'on peut en être aussi assuré que si on l'avoit vu de ses propres yeux. C'est ainsi que nous savons un grand nombre de Faits passés, par exemple qu'Alexandre défait Darius, que César vainquit Pompée & usurpa l'Empire.

ELLE vient quelque fois d'un grand nombre d'indications & de conjectures, chacune desquelles prise à part pouvant tromper, il est moralement impossible qu'elles le fassent toutes ensemble. Par

exem-

exemple, on ne fait si l'on doit attribuer à un ancien Auteur un ouvrage qui porte son nom. Un habile Critique remarque que le stile est très-different de celui de l'Auteur auquel il est attribué, & même de celui des Auteurs du siècle auquel a vécu cet Ancien, & qu'il contient des expressions qu'on ne trouve que dans les Auteurs des siècles suivans. Il observe qu'il est parlé dans cet ouvrage de certains événemens qui ne sont arrivés que long-tems après la mort de cet Auteur. Il remarque qu'il y a des choses contraires aux sentimens que l'Auteur en question a soutenu avec le plus de fermeté dans ses véritables ouvrages. Il fait attention qu'aucun Auteur contemporain n'a attribué cet ouvrage audit Ecrivain, que même on ne l'a cité que long-tems après, & qu'alors on l'a attribué à quelque autre. Il voit encore que les plus anciens Manuscrits ne portent point le nom de cet Auteur, mais d'un autre Ecrivain postérieur.

IL n'y aucune de ces indications qui soient infaillibles, si l'on excepte celle qui est prise de la mention, qui est faite dans cet ouvrage, de certains événemens qui ne sont arrivés qu'après la mort de l'Auteur auquel on l'attribue; car celle-ci prouve invinciblement, ou que cet ouvrage n'est pas de lui, ou du moins qu'on y a ajouté les endroits où il est fait mention de quelques événemens postérieurs à son tems. Quoiqu'il en soit, les autres indications ne sont

pas infallibles, étant prises chacune à part; néanmoins comme elles sont toutes assez pressantes, & qu'elles sont en grand nombre, lorsqu'on les considère toutes ensemble elles produisent un degré de certitude qui est considérable. Il en est à peu près de ces conjectures en cette occasion, comme des marques qui font connoître les choses: il est rare qu'elle soient certaines, si on n'en joint ensemble un grand nombre; mais, quoique chacune de ces marques prise à part puisse convenir à d'autres sujets, on ne peut pas dire la même chose de toutes ensemble. Il en est, dis-je, à peu près de même des conjectures d'une critique judicieuse: chacune de ces conjectures, considérée à part, pourroit être trompeuse; mais on n'a jamais remarqué d'occasions, où étant réunies toutes ensemble elles aient trompé.

OUTRE ces deux espèces de certitude morale, dont on vient de parler, on peut en établir une troisième, & c'est celle qui résulte de l'union des deux autres. Quoiqu'il en soit des deux premières espèces de certitude, on ne peut du moins nier que cette troisième ne suffise pour servir de fondement à la Foi. Je ne dirai pas avec certains Theologiens, qu'elle est plus convaincante que les démonstrations de Geometrie, ni qu'elle l'emporte sur ces dernières. Je ne suis pas de ce sentiment. Mais je soutiens que cette certitude est très-grande & qu'elle suffit pour opérer une conviction

tion qui excluë, non seulement tout doute, mais même la plus légère crainte de se tromper.

AJOUTONS à cela que l'évidence morale est très-propre de sa nature à la production de la Foi. Ce qu'on peut montrer par deux raisons. La première est que cette espèce d'évidence est capable de faire impression sur toutes sortes d'esprits; au lieu qu'il y en a peu qui soient en état de comprendre les démonstrations métaphisiques & mathématiques. D'où il paroît qu'il étoit digne de la Sagesse de Dieu de donner une évidence morale aux vérités révélées, la Foi étant un devoir qu'il exige, non seulement des Savans & des Philosophes, mais généralement de tous les hommes sans en excepter les simples & les ignorans.

UNE autre raison qui prouve encore que l'évidence morale est la plus propre de toutes pour accompagner la Foi, c'est que cette sorte d'évidence étant extérieure au sujet & même fort bornée, elle rend bien la chose évidemment croïable, mais elle lui laisse toujours une certaine obscurité qui s'accorde très-bien avec la nature de la Foi. Quelque convaincu, par exemple, que je sois de l'existence de la Ville de Rome, la persuasion que j'en ai est accompagnée de quelque chose d'obscur, qu'elle n'auroit pas si je la voïois de mes propres yeux. Cela vient de ce que l'objet ne m'est pas évident par lui-même, il ne me l'est que par les yeux & le témoignage d'autrui.

CONCLUONS de tout ce qui vient d'être dit dans ce Chapitre, que, pourvû qu'en faisant l'analise de notre Foi, nous n'avancions aucune Proposition qui n'ait au moins cette évidence qu'on nomme morale, nous ne dirons rien dont des personnes raisonnables ne doivent se contenter. Par conséquent, lorsqu'on nous demandera d'où nous savons que les Livres du Nouveau Testament sont ceux-là mêmes qui furent composés par les Apôtres & par les autres Ecrivains Sacrés; lors même qu'on nous demandera d'où nous savons que ces Livres n'ont point été altérés par les Copistes, ou autrement, du moins dans les choses essentielles; ou d'où nous sçavons enfin que la Version de ces Livres que nous avons en notre langue est fidele & conforme à l'Original; nous repondrons solidement à toutes ces questions, en disant que nous n'en avons point de certitude metaphisique ni phisique sur toutes ces choses, mais que nous en avons une certitude morale, & beaucoup plus grande que celle que nous avons de ces mêmes choses à l'égard des Ouvrages de Virgile & de Cicéron. C'est une chose certaine, & qui ne demande pas que nous nous y arrêtions davantage.

CHAPITRE V.

Qu'il n'est pas nécessaire que les preuves de la Révélation aient le plus haut degré d'évidence morale.

L'EVIDENCE morale, aussi bien que les deux autres espèces d'évidence, est susceptible de plusieurs degrés, dont les uns sont élevés au-dessus des autres. Les choses les plus proches des tems & des lieux, où nous vivons, sont ordinairement plus évidentes à notre égard que celles qui en sont plus éloignées. Ainsi, il est plus évident à notre égard qu'il y a eu un *Henri IV.* Roi de France, qu'il ne l'est qu'il y a eu un Roi à Rome appelé *Numa Pompilius*. Ainsi, quoique je ne doute pas de l'existence de la Ville de la Mecque, je ne laisse pas d'être plus certain de celle de la Ville de Rome.

Je dis donc qu'il n'est pas nécessaire que les preuves, qui justifient que c'est Dieu qui a révélé ce que nous croions, aient par rapport à nous le même degré d'évidence que celles qui nous persuadent qu'il y a en Italie une Ville qu'on appelle Rome. Une évidence de beaucoup inférieure à celle-là fera toujours évidence, & capable de nous donner de la certitude. Il est certain que Dieu n'a pas donné à la Révélation tout l'éclat de cet ordre, dont il auroit pu l'accompagner. Il n'avoit qu'à changer un peu les circonstances dans les événemens

C 5

que

que sa Providence a dispensés, pour faire que personne n'en pût douter. Je n'en marquerai que deux exemples, où cela se voit d'une manière bien sensible, sçavoir la Résurrection de Jesus-Christ, & son Ascension dans le Ciel. Si Dieu avoit voulu que le corps de Jesus Christ demeurât quatre ou cinq heures davantage dans le tombeau; s'il eût ordonné aux Apotres d'aller de sa part sommer Herode, Pilate, Caïphe, & tout le grand Sanhedrin de venir au Sepulchre pour être les témoins & les spectateurs de la Résurrection de leur Maître; si, après qu'ils auroient reconnu leurs sceaux, les Anges, qui aparurent aux Femmes dévôtes qui venoient pour embaûmer son corps, se fussent montrés à tous ces impies, & qu'ils eussent enlevé en leur présence la pierre qui fermoit l'entrée du sepulchre; & qu'ensuite ce grand Sauveur fût sorti vivant de son tombeau, qu'il se fût fait voir à eux plein de gloire & de majesté, qu'il leur eût montré les playes de ses mains, de ses piés & de son côté, leur permettant de les toucher. Si enfin, voulant monter au Ciel, il fût parti, non de la montagne des Oliviers, mais d'une des places les plus fréquentées de Jerusalem, ou même du Parvis du Temple, dans le tems que tout le Peuple y étoit assemblé, qui doute que de tels prodiges n'eussent persuadé ces impies?

DIEU pouvoit sans doute facilement operer tout ce qu'on vient de dire, & y ajouter cent autres choses qui auroient mis les

Vé.

Vérités du salut dans le plus grand jour : mais il n'a pas jugé à propos de le faire. C'est ce qui paroît non seulement par la chose-même, mais encore par plusieurs déclarations très-expresses que l'Ecriture contient à ce sujet. Témoin le nom de *Mistères* donné aux Vérités du Salut. Témoin le nom qu'Isaïe donne à Dieu, l'appellant *un Dieu caché*, ou, comme porte l'Original, *un Dieu qui se cache*, comme s'il ajoûtoit de nouveaux voiles & de nouvelles ténèbres aux voiles & aux ténèbres qui le cachent naturellement, l'infinie élévation de sa nature le rendant incompréhensible à des Créatures aussi foibles que nous, & dont l'entendement est si borné. C'est pourquoi David dit au Ps. XCVII. 2. que *Dieu habite parmi les nuâges & l'obscurité* ; & au Ps. XVIII. 12. *Qu'il a choisi les ténèbres pour sa retraite*. Il semble à la vérité que St. Paul veuille dire le contraire, lorsqu'il assure que Dieu habite dans la lumière, mais il confirme la même chose en nous apprenant que cette lumière est inaccessible.

CE Dessenin que Dieu a de se cacher du moins en partie, & de ne se découvrir, pour ainsi dire, qu'à moitié, paroît se manifester également par la conduite que tient la Providence, tant dans l'ordre de la Nature, que dans celui de la Grace. C'est ce qui fait dire à plusieurs Protestans qu'on ne peut donner de meilleure raison que celle-là pourquoi les Fideles & les Elus sont assujettis à la mort comme les autres. En effet, l'obligation de mourir qui vient du péché

ché aiant été abolie à leur égard par la Satisfaction de Jesus-Christ selon le Siftême Protestant, il semble qu'ils ne devroient pas être sujèts à la mort. Pourquoi donc n'en sont-ils pas exempts ? D'ailleurs ne semble-t-il pas que, si cela arrivoit, rien ne contribueroit davantage à la gloire & au triomphe de la Religion ? Quelle preuve plus éclatante pourroit-on s'imaginer pour en prouver la Divinité ? C'est pour cela-même, répondent les Protestans dont nous parlons, que Dieu assujettit les justes à la Loi commune, & qu'ils ne sont pas plus exempts de mourir que les irrégénérés ; parce que la vérité de la Religion seroit trop visible, si les gens de bien étoient immortels.

M A I S on demande, pourquoi Dieu se cache-t-il de la sorte, & pourquoi n'a-t-il pas voulu donner aux Vérités révélées un plus haut degré d'évidence ? Voici la raison qu'en rendent Mr. Arnaud & Mr. Nicole, au Liv. de la Perpet. de la Foi, Part. I. Dieu ; disent-ils, *n'a point voulu que les Vérités de la Foi fussent proposées aux hommes avec tant d'évidence, qu'il n'y restât un grand nombre de nuâges, propres à aveugler les esprits superbes, à servir de pièges aux esprits impurs, & à humilier sous ces ténèbres salutaires ceux-mêmes qui le cherchent sincèrement.* Et un peu plus bas ils ajoutent : *S'il veut découvrir aux uns ses mystères par miséricorde, il veut les cacher aux autres par justice.* Et, comme sa justice ne fait pas moins partie de sa Providence que

sa miséricorde, on peut dire que les ténèbres qui couvrent les mystères sont autant dans l'ordre de Dieu que les lumières qui les découvrent. Cette idée paroît bien dure, & je ne sai s'il y aura beaucoup de gens qui s'accommoderont de ces pièges qu'on veut que Dieu tende aux hommes.

IL y en a d'autres qui disent que les loix de la sagesse vouloient que Dieu ne donnât pas un plus haut degré d'évidence aux Vérités révélées que celui que nous voïons qu'il leur a donné; parce que la sagesse ne permet jamais de rien faire d'inutile. Or rien n'auroit été plus inutile, ajoûtent-ils, que de donner aux Vérités du Salut un plus haut degré d'évidence; car, qui est-ce qui en auroit profité? Seroient-ce les Elus? Mais les Elus se sauvent sans cette plus grande évidence. Seroient-ce les Réprouvés? Mais, tout au contraire, ils n'en seroient devenus que plus criminels devant Dieu, & plus misérables dans la vie à venir. D'où ils concluent que, puisque Dieu ne vouloit pas convertir ni régénérer les Réprouvés, il étoit de sa bonté pour ces malheureux, & de l'horreur qu'il a pour le crime, de ne leur pas mettre devant les yeux une lumière qui ne serviroit qu'à les rendre plus inexcusables.

MAIS, ceux qui font cette Réponse entendent-ils que les Elus sont apellés à la Foi, convertis & sauvés par une Grace efficace par elle-même & irrésistible? S'ils l'entendent de la sorte, la raison qu'ils alleguent prouve trop, & par consequent

ne

ne prouve rien; car, il s'ensuivroit de-là que Dieu n'auroit pas même dû donner aux Vérités révélées une aussi grande évidence que celle qu'elles ont. En effet, les Elus ne laisseroient pas d'être sauvés sans une telle évidence, par le moien de cette Grace invincible & toute puissante, qui ne peut jamais être frustrée de son effet. Et les Reprouvés, de leur côté, auroient été beaucoup moins coupables, en rejetant des Vérités qui n'auroient pas été appuyées sur des preuves aussi fortes. Il auroit été par conséquent de la bonté de Dieu, suivant cette hypothèse, de ne leur pas mettre devant les yeux une lumière si vive & si éclatante; parce qu'elle ne sert qu'à les rendre plus criminels & plus inexcusables.

COMME les deux Reponses qu'on vient de voir, ne me paroissent pas bien solides ni fort satisfaisantes, nous en ajoûterons ici une troisième que je trouve plus vraisemblable. Elle consiste à dire que Dieu n'a pas voulu donner aux Vérités de la Religion le plus haut degré d'évidence morale; parce que son intention n'est pas de se faire connoître aux hommes malgré eux, ni de les forcer, pour ainsi dire, à se soumettre à la Religion qu'il a daigné de leur prescrire. Il veut que le Culte qu'ils lui rendent soit volontaire, & que leur acquiescement aux Vérités qu'il a révélées, soit un fruit de leur attention, de leur examen, & de leur amour pour le vrai. C'est pourquoi il s'est manifesté aux hommes, non de la maniere qu'il plaît aux

In-

Incrédules de s'imaginer qu'il auroit dû faire, mais de la maniere que sa Sagesse infinie a trouvé la plus convenable pour les fins qu'il se proposoit. Si Jesus-Christ s'étoit montré publiquement dans Jerusalem après sa Résurrection, s'il étoit monté au Ciel en présence de tout le peuple de cette grande Ville, la Foi se seroit changée en vûë. Or, ce n'est pas de la maniere, que la Sagesse divine juge à propos de nous conduire pendant cette vie. Il suffit que Jesus-Christ & ses Apôtres aient guéri un nombre infini de malades & ressuscité plusieurs morts. Cela étoit nécessaire pour prouver la Divinité de leur Mission: mais aussi n'en failloit-il pas davantage, parce qu'il ne s'agissoit pas de mettre les hommes dans la nécessité absolue de croire, malgré qu'ils en eussent; mais, seulement de leur donner des preuves, qui pussent leur persuader suffisamment la Divinité de cette Doctrinè, après qu'ils auroient fait un bon usage de leur faculté de raisonner.

CHAPITRE VI.

Où l'on examine si la Religion Chrétienne a des preuves suffisantes de sa Divinité.

APRES avoir vû quelle doit être l'évidence des preuves de la Révélation, il nous faut présentement rechercher si Dieu a véritablement manifesté sa volonté aux hommes par cette voie extraordinaire. La chose

chose est possible sans contredit, & on peut dire même qu'elle n'est pas déstituée tout-à-fait de probabilité, à la considérer en elle-même. Car, s'il y a un Dieu, c'est-à-dire, un Etre intelligent & tout-parfait, qui a créé le Monde & qui le gouverne; (ce que je suppose ici comme une vérité claire & évidente pour quiconque réfléchit sur ce qui se passe en lui même, & sur ce qu'il aperçoit au dehors de soi); si, dis-je, il y a un tel Etre, comme il est indubitable qu'il y en a un, on ne peut douter qu'il n'ait pu, s'il l'a voulu, se communiquer aux hommes par la Révélation, & leur faire connoître par cette voie ce qu'il leur importoit le plus de savoir. J'ajoute qu'il n'est pas même incroyable qu'il l'ait fait; car seroit-il étonnant que la Divinité s'intéressât au bonheur de l'homme, qui est son ouvrage; que l'ayant placé au milieu d'une infinité d'objets différens, elle prenne soin de l'instruire de l'usage qu'il en doit faire; & que, le laissant si peu de jours sur la terre, elle l'avertisse du sort qui l'attend après cette vie, suivant l'emploi qu'il aura fait de ce tems.

CEPENDANT les Incrédules nient la vraisemblance d'une Révélation: ils disent que l'homme est si peu de chose, sur-tout étant comparé à Dieu, qu'il n'est pas croiable qu'il attire l'attention de cette Majesté infinie, ni qu'elle se soucie de son Culte.

J'AVOUE sans repugnance que l'homme n'est rien, ou presque rien, devant Dieu, mais

mais quelque peu qu'il mérite que Dieu s'en soucie, est-il indigne de sa bonté de s'en soucier? Les hommes méritoient-ils davantage d'être créés, d'être conservés? Puis donc que leur bassesse n'a pas empêché sa bonté infinie de les produire, puis qu'elle ne l'empêche pas de les conserver, pourquoi l'empêcherait-elle de veiller sur leurs actions?

D'AILLEURS cette Objection tire toute sa force d'une fausse supposition. Elle suppose que Dieu n'agit que par intérêt; mais, si cela étoit, Dieu auroit-il créé le Monde? Auroit-il formé des hommes? Car quel besoin avoit-il d'eux, & que peuvent-ils contribuer à son bonheur? Il est donc bien plus digne de sa grandeur, & de l'élevation infinie de sa nature, de penser qu'il n'agit à l'égard des Créatures que par un principe de bonté pour elles, ou du moins par amour pour l'ordre qui est en soi la chose du monde la plus aimable. Cependant, si on pose l'une ou l'autre de ces deux choses, l'objection perd toute sa force. En effet, si Dieu agit par un pur mouvement de bonté pour les hommes, plus ces hommes seront abjets, plus la bonté, qui le porte à s'abaisser jusqu'à eux, sera merveilleuse: &, si c'est par amour pour l'ordre, la bassesse des hommes ne l'empêchera pas d'agir; l'ordre étant toujours grand & admirable par-tout, quelque petit qu'en soit le sujet.

AJOUTONS de plus, que la prétension des Déistes est contraire aux Notions communes que nous aportons en naissant, ou

du moins que la Lumière naturelle nous dicte, dès que nous sommes capables de faire usage de nôtre Raison. Car chacun (sans en excepter les plus Barbares) chacun, dis-je, entend au fonds de son cœur la voix de la Nature, qui lui dit d'une manière très-intelligible, qu'il faut adorer la Divinité; qu'il faut la servir; que, si on refuse, ou que, si on néglige, de le faire, on doit s'attendre à en être puni. Rien n'est donc plus conforme aux Lumières de la Raison que ce qu'ils contestent. Ainsi leur sentiment n'est point du tout probable.

LES principes mêmes qu'ils admettent suffisent pour les combattre victorieusement, & pour renverser leur opinion; car ils avouent que l'homme est l'ouvrage de la Divinité, ils conviennent que c'est Dieu qui lui a donné la Raison & l'Intelligence. Mais, pourquoi nous a-t-il fait un si riche Présent? Est-ce afin que nous en abusions, & que, si la fantaisie nous en prend, nous nous en servions à l'outrager lui-même & à le blasphémer? C'est ce qu'il est impossible de se persuader, parce que cela est directement contraire à l'idée que nous avons naturellement de la justice & de l'équité. Il y a donc bien plus lieu de se persuader que Dieu ne nous a donné la Raison, qu'afin que nous en fassions un bon usage. Or quel meilleur usage en peut-on faire, que de l'employer à reconnoître les bienfaits du Créateur, en l'adorant & en lui rendant les hommages que la Raison nous apprend lui être dûs de nôtre part? Il est donc natu-

rel

rel de penser que c'est pour cela principalement qu'il nous a doués d'intelligence. On voit par-là que les principes qu'admettent les Dèistes fournissent des armes contre eux, & qu'ils fussent pleinement pour détruire l'hypothèse que nous combatons.

J E vais plus loin presentement, & je dis que, si Dieu nous a donné la Raison, afin que nous en fassions un bon usage, afin que nous méditions ses bienfaits, que nous lui en rendions des actions de grâces, en un mot pour que nous nous appliquions à vivre d'une maniere conforme à ce qu'exige de nous une Nature raisonnable; il s'ensuit de-là que ceux qui s'acquittent de ces devoirs méritent des louanges & des récompenses, & que ceux au contraire qui refusent, ou qui négligent de les remplir, sont dignes de blâme, & qu'ils méritent d'en être punis. Or, si ne servant point Dieu ils méritent d'en être punis, n'est-il pas juste de se persuader qu'ils le feront effectivement, si quelque autre chose ne l'empêche? N'est-il pas conforme à la Raison de se représenter Dieu dans le monde, comme un Prince dans son Etat, appliqué à y maintenir le bon ordre, en punissant le Vice & en récompensant la Vertu?

M A I S ce n'est pas encore tout. Si la Raison, si la Conscience nous dicte que Dieu exige des hommes certains devoirs; qu'il ne manquera pas de punir ceux qui refusent ou qui négligent de s'en acquitter, & de récompenser au contraire ceux qui sont exacts à les remplir, parce que cela

est conforme à l'idée que nous avons naturellement de ce qu'exigent l'ordre & la justice; n'est-il pas dès-là tout-à-fait vraisemblable que Dieu aura fait connoître sa volonté aux hommes d'une manière particulière, c'est-à-dire, par la Révélation; qu'il leur aura prescrit de quelle manière il veut être servi d'eux, & qu'il les aura instruits de ce qu'ils doivent espérer ou craindre après cette vie?

ON ne peut nier du moins qu'il ne soit à souhaiter que la chose fût ainsi; car il est aisé de comprendre que si l'intelligence, que l'Homme a reçue de Dieu, a besoin de quelque secours pour se développer, de quelque instruction venant du dehors, aucune ne pourroit lui être aussi avantageuse, que celle qui lui seroit dispensée par l'Auteur même de son être. Ainsi, voilà déjà la possibilité & même l'utilité d'une Révélation reconnue. Mais, c'est du Fait dont il s'agit, & j'avoue que ce Point-ci est le plus difficile à prouver. Ne perdons cependant point courage, & tâchons de découvrir ce qui en est.

PERSONNE n'ignore qu'il a paru en différens Siècles des Personnages célèbres, qui se sont dits envoyés de Dieu pour annoncer de sa part certaines Doctrines ou certaines Loix aux autres Hommes, & qu'ils ont prétendu prouver leur Mission par des Signes extraordinaires. Mais, comme il n'est personne qui ne sente combien il importe aux Hommes de ne pas s'en laisser imposer sur un sujet de telle importance,

cha-

chacun conviendra sans doute qu'on ne doit pas croire légèrement en pareille rencontre, & qu'il faut au contraire examiner en toute rigueur, tant la Doctrine qui nous est proposée comme révélée de Dieu, que les preuves que ceux qui nous l'annoncent prétendent nous donner de la Divinité de leur Mission; d'autant plus que parmi ceux qui se sont glorifiés d'une commission si sublime & si extraordinaire, il y a eu sans doute beaucoup de fourbes & d'imposteurs, puisqu'ils ont publié des Doctrines & des Loix, non seulement différentes, mais souvent contraires les unes aux autres.

COMME il seroit trop long néanmoins de faire ici passer en revûe tous les Instituteurs ou premiers Predicateurs de Religions, qui se sont vantés d'avoir servi d'Organes à la Divinité, & d'avoir reçu d'elle les Dogmes & les Loix qu'ils ont publiés, nous nous bornerons à parler seulement de ceux qui paroissent avoir été de la meilleure foi, & avoir donné les marques les moins équivoques de leur Mission divine. C'est des Apôtres de Jesus-Christ dont je veux parler; car, s'il y a quelque témoignage recevable en cette matiere, on peut dire que c'est le leur, à cause des circonstances dont il est revêtu.

PREMIEREMENT les Faits, qu'ils ont attestés, sont tels qu'il étoit impossible qu'ils n'en fussent la vérité. En second lieu, il est inconcevable que la sachant ils l'aient déguisée, aucune raison de gloire, d'intérêt, ou de plaisir, ne les y portant,

tout au contraire les en éloignant; puis-
qu'il n'y a point eu d'outrage, ni de souff-
rance, que le témoignage qu'ils ont ren-
du à la vérité de ces Faits ne leur ait atti-
rés. Ils ont cependant persisté à rendre le
même témoignage au milieu des plus ef-
froiables supplices: & ce qu'il y a de par-
ticulier, il ne s'en est pas trouvé un seul,
non seulement parmi les 12. Apôtres,
mais même parmi les 72. Disciples, qui se
soit dédit. Peut-on après cela les soup-
çonner d'avoir parlé contre leur con-
science?

COMME la preuve, que nous venons
de toucher en peu de mots, sert de base &
de fondement à toutes les autres, lorsqu'il
s'agit de prouver la vérité de la Religion
Chrétienne, je crois qu'il ne sera point
hors de propos de nous arrêter à la deve-
lopper un peu davantage, & à la mettre
dans un plus grand jour. C'est pourquoi
je dis, que, si les Faits que les Apôtres
ont annoncés de vive voix, & qu'ils ont
raportés dans leurs Ecrits, sont véritables,
il ne semble pas que l'on puisse raisonna-
blement revoquer en doute la Divinité de
leur Mission. Or, je ne vois pas que l'on
puisse avec quelque fondement contester la
vérité de ces Faits. Car, pour nier la
vérité de ces Faits, il faut dire de deux
choses l'une, ou que les Apôtres ont été
trompés-là-dessus; & qu'encore qu'ils
crussent de bonne-foi les choses qu'ils pré-
choient, ces choses n'étoient pourtant
point véritables; ou que, ne les croiant pas
eux-

eux-mêmes, mais les regardant au contraire comme des fables, ils ont néanmoins entrepris d'en persuader les autres hommes, & qu'ils y ont réussi. Mais on ne peut dire ni l'une ni l'autre de ces deux choses. Au contraire rien n'est plus aisé que de faire voir 1. que les Apôtres n'ont pu se tromper sur les Faits qu'ils ont annoncés tant de vive voix que par écrit; 2. qu'ils n'ont point voulu en imposer là-dessus aux autres hommes; 3. que, quand ils auroient voulu tromper les autres sur ce sujet, ils n'auroient jamais pu en venir à bout.

I. Je dis que les Apôtres n'ont pu se tromper sur les choses qu'ils rapportent; car, il ne se peut que les Disciples de Jesus-Christ se soient trompés, premierement sur des Faits si sensibles, & si palpables, qu'il ne falloit que des yeux pour voir & des mains pour toucher; en second lieu, sur un si grand nombre de Faits, tous différens les uns des autres par leurs circonstances; en troisieme lieu, sur des Faits si suivis, & si enchainés les uns aux autres, que celui qui en admet un est obligé de consentir à la Vérité des autres. Les Apôtres ne témoignent pas seulement qu'ils ont vu plusieurs fois Jesus-Christ ressuscité, qu'ils l'ont vu monter au Ciel, ils soutiennent encore que le St. Esprit est descendu sur eux en forme de Langues de feu. Ils attestent aussi un grand nombre de miracles que Jesus-Christ a faits pendant sa vie. Or il est impossible qu'ils aient été trompés sur tous ces Faits ensemble.

IL est necessaire sur tout de faire attention à ce dernier miracle, je veux dire, à la descente du St. Esprit sur les Apôtres en forme de Langues de feu. Ces Apôtres disent que par ce miracle ils ont été revêtus du don de parler toutes sortes de Langues; ils se vantent que le Grec, le Romain, le Parthe, le Persan, &c, les entendent chacun parler en leur Langue. C'est un Fait sur lequel les Apôtres ne peuvent avoir été, ni trompeurs, ni trompés. Pour trompeurs, c'est ce qu'on ne peut concevoir que des Pêcheurs aient la hardiesse d'avancer qu'ils ont le don de parler toutes les Langues, sachant que cela n'est pas, & qu'on peut les convaincre à tout moment d'imposture & de mensonge. Mais nous parlerons de cela dans la suite, il s'agit maintenant de faire voir qu'ils n'ont pu se tromper sur ce sujet, & c'est ce qu'il est fort aisé de montrer. Ils ne pouvoient se tromper là-dessus, parce que c'est un Fait d'une experience continuelle. Ils savoient s'il leur étoit apparu des Langues mi-parties de feu; mais ils savoient encore mieux s'ils avoient reçu le Don des Langues, représenté par ce Symbole extérieur: le St. Esprit ayant choisi ce Don entre tous les autres pour le rendre particulièrement remarquable; parce que de tous les Dons c'est celui qui peut être le moins imité, & qui est le moins susceptible d'erreur & d'illusion. Car, je vous prie, le moien de me persuader que je parle le Persan, le Chinois, l'Arabe, & que j'entens toutes ces Langues, lorsqu'on

me

me les parle? Et, s'il est si rare de trouver un homme attaqué de ce genre de folie, il est certainement impossible qu'il y ait un grand nombre de personnes qui s'imaginent tout d'un coup parler toutes les Langues du monde, sans que cela soit véritable.

IL faut donc demeurer d'accord, que, quand les Disciples de Jesus-Christ auroient pû être trompés sur les autres Faits, ils ne pouvoient jamais l'être sur celui-là. Un Homme ne peut ignorer s'il parle, ou ne parle pas des Langues, qui lui étoient inconnues auparavant: deux Hommes le peuvent encore moins, douze moins encore, & septante deux le peuvent encore moins ignorer. Et, chacune de ces personnes sachant ce qui se passe en elle-même, il est impossible que tous croient avoir reçu le Don des Langues, si cela n'est pas véritable.

II. JE dis que, si les Apôtres n'ont pû se tromper sur les Faits qu'ils rapportent, on peut encore moins les soupçonner d'avoir voulu tromper les autres. On ne peut pas douter, que les Disciples de Jesus-Christ n'aient crû de bonne-foi les miracles, la Resurrection, & l'Ascension de leur Maître au Ciel. Pour en être persuadé, on n'a qu'à lire le Nouveau Testament depuis un bout jusqu'à l'autre: on y verra que ces choses qu'ils annoncent sont les motifs de leur vertu, de leur desintéressement, & de leur patience tant de fois éprouvée; & qu'ils y font des allusions si naïves & si naturelles, qu'il est impossible de ne pas voir qu'ils en étoient fortement persuadés. On y remar-

quera que c'est la persuasion qu'ils ont que ces choses sont véritables, qui leur donne le courage de s'exposer aux plus grands dangers, & de soutenir les plus rudes épreuves. Ils se félicitent les uns les autres de tant souffrir pour une si bonne cause. Ils ne doutent point que leur condition ne doive un jour être meilleure, & c'est ce qui les remplit de joye & de consolation au milieu des plus grandes traverses, & des plus rudes persécutions qu'ils ont à essuier. Or, je vous prie, sont ce-là des caractères d'imposteurs?

MAIS quand la bonne-foi des Apôtres pourroit être suspecte sur tout cela, il ne se peut qu'elle le soit en ce qu'ils prétendent faire voir des preuves sensibles & miraculeuses de la Vérité des choses qu'ils annoncent. Car, si les Disciples de Jesus-Christ n'étoient point dans la bonne-foi à cet égard, ils sçavoient donc qu'ils étoient des menteurs, qu'ils ne pouvoient point faire de miracles, ni parler toute sorte de Langues. Or, dans cette supposition, auroient-ils jamais eu la hardiesse de s'en vanter ni d'en faire un Article essentiel de leur Evangile? Ils n'en auroient pas même conçu la pensée. Ils n'auroient eu gardé sur-tout de promettre à leurs Profélites de leur communiquer le Pouvoir de faire de miracles & le Don de parler plusieurs sortes de langues; parcé que, sachant par leur propre expérience qu'ils ne parloient pas plusieurs Langues, ils auroient prévu que leurs Profélites par cette même expérience se feroient bien-tôt

aper-

aperçus qu'on les avoit abusés, & qu'on leur avoit vainement & faussement promis de les faire parler de nouveaux Langages. Quand on supposeroit qu'un Disciple de Jesus-Christ auroit pu extravaguer jusqu'à ce point, le peut-on supposer de tous ? Mais, je vais encore plus loin.

III. JE dis que, quand les Apôtres auroient voulu tromper les Hommes à l'égard des miracles de Jesus-Christ, & sur-tout à l'égard de ceux par lesquels ils s'offrent eux-mêmes de confirmer la vérité des Faits & de la Doctrine qu'ils annoncent, ils n'auroient jamais pû en venir à bout.

JE dis premierement qu'ils n'auroient jamais pû tromper les Hommes à l'égard des miracles de Jesus-Christ ; car, outre qu'ils en citoient les lieux, les sujets, le tems, & généralement toutes les circonstances nécessaires à la decouverte de la vérité, & qui rendoient le mensonge impossible ; outre cela, dis-je, où est-ce qu'ils rendirent d'abord témoignage à la vérité de ces Faits ? C'est sur les Lieux mêmes ou les choses se sont passées, c'est dans la Judée, à Jerusalem. Et, si vous en doutiez, on vous fera voir par le témoignage de toute l'Antiquité, que les Apôtres établirent par leurs Prédications une Eglise à Jerusalem. 2. Dans quel tems publierent-ils ces Faits ? Lorsque la memoire devoit en être toute récente encore. Car chacun sait que c'est dans l'espace de trois ans ou environ que les Miracles de Jesus-Christ, sa Mort, sa

Re-

Resurrection, son Ascension dans le Ciel, doivent être arrivés. Or c'est quelques semaines après ce dernier événement que les Apôtres commencerent à prêcher publiquement dans Jerusalem.

Si vous demandez enfin quelles sont les preuves sensibles que ceux, qui se disent envoiés de Dieu pour annoncer toutes ces choses, peuvent donner de la Divinité de leur Mission. Les Apôtres déclarent qu'ils ont eux-mêmes reçu le Pouvoir de faire des miracles & le Don de parler toutes sortes de Langues; &, non seulement cela, mais qu'ils ont aussi la puissance de communiquer ces Dons miraculeux à ceux qui croiront à la Doctrine qu'ils enseignent. Or, à qui les Apôtres auroient-ils pû en imposer la-dessus? N'étoit-ce pas au contraire fournir aux Juifs & aux Gentils des moïens infailibles pour decouvrir l'illusion ou l'imposture, si l'une ou l'autre de ces deux choses avoit eu quelque part en cette Affaire?

Qu'on réunisse maintenant tous ces Faits, & toutes ces circonstances, & qu'on voie s'il ne naît pas de leur union une Démonstration morale des plus fortes en faveur de la Religion Chrétienne.

On conviendra peut-être que les Apôtres étoient persuadés de la vérité des choses qu'ils prêchoient; mais, on dira qu'ils ont pû se tromper par raport à la Cause ou à l'Auteur de ces Faits, & prendre pour des œuvres de Dieu ce qui n'étoit qu'une illusion de quelque puissant Génie, également ennemi des hommes & de la vérité. Je

Connoissances Humaines, Chap. VI. 61

répons d'abord à cela qu'il est inconcevable que Dieu eût permis qu'un mauvais Génie eût ainsi abusé de son nom & de son autorité pour en imposer aux Hommes. J'avouë cependant que la plus forte assurance, que nous en puissions avoir, dépend de la qualité de la Doctrine qu'ils ont enseignée comme divinement révélée. Car, si la Religion Chrétienne enseignoit des Dogmes absurdes, contradictoires, c'est-à-dire, opposés les uns aux autres, ou contraires aux Notions les plus évidentes du Sens commun, tous les miracles imaginables ne prouveroient pas qu'elle vient de Dieu. Au contraire, si cette Doctrine tend à confirmer ce que l'Experience & la Raison nous apprennent de la Nature de Dieu & de celle de l'Homme, si elle nous découvre plus distinctement en quoi consiste le souverain bonheur pour lequel l'Homme se sent un penchant invincible, & lui enseigne des moiens propres, à l'y conduire; enfin si elle tend à rendre les Hommes gens-de-bien, c'est-à-dire, droits, équitables, bien-faisans, sincères, ou vrais dans leurs discours comme dans toute leur conduite, on ne peut douter que cette Doctrine ne parte d'un bon Principe. Avant que de pouvoir juger si la Doctrine prêchée par les Apôtres a ces qualités, il faut la connoître, c'est-à-dire, savoir quels sont les Points particuliers qui la composent; mais il ne paroît point facile de s'en assurer, vû que les Chrétiens, qui sont malheureusement partagés en tant de Sectes

ou

ou de communions différentes, ont là-dessus de violentes disputes entre eux : ce qui est, pour le dire en passant, un grand sujet de scandale, non seulement pour les Infidèles, mais pour beaucoup de Chrétiens mêmes, qui ne savent souvent que penser & que croire dans une si grande diversité d'opinions & de sentimens. Tâchons néanmoins de ne pas nous rebûter, & de pousser sur le sujet en question nos connoissances le plus loin que nous pourrons ; & pour cet effet examinons d'abord.

CHAPITRE VII.

Dans quelles Sources on peut sûrement puiser les vrais Dogmes de la Religion Chrétienne.

TOUS les Chrétiens conviennent qu'on ne doit pas admettre d'autre Doctrine comme divine ou révélée de Dieu, (sous la Nouvelle Alliance, s'entend) que celle qui a été enseignée par Jesus-Christ à ses Apôtres, & prêchée par ceux-ci aux premiers Fidéles ; mais ils ont de grandes disputes entre eux, comme nous avons déjà dit, sur les Articles particuliers qu'ils prétendent être, ou n'être pas, de ce nombre. Cela posé, il est aisé de voir qu'on ne peut juger de ces Controverses, ni même de la Vérité de la Religion Chrétienne, par le fonds de ses Dogmes, si l'on n'a quelque moyen sûr pour s'instruire de la Doctrine de Jesus-Christ & de ses Apôtres, & pour la distin-

guer

guer d'avec celle qu'on leur attribue fausement, ou mal-à-propos. Il s'agit donc maintenant de savoir si nous avons quelque moien de cette nature.

SUR quoi je répons, que le moien le plus sûr, ou plutôt l'unique qui me paroisse sûr en cette occasion, est de recourir aux Monumens autentiques que les Apôtres ou premiers Disciples de Jesus-Christ nous ont laissés de la Doctrine de leur divin Maître : je veux dire à ces Ecrits Sacrés, qui portent encore aujourd'hui leurs noms, & que nous savons venir d'eux par le témoignage unanime & constant de tous les Siècles qui se sont écoulés depuis leur tems jusqu'au nôtre, ainsi que nous l'avons déjà remarqué dans un des Chapitres précédens. Il est donc constant, autant qu'un Fait de cette nature le peut être, que ces Ecrits ont été composés par les Fondateurs du Christianisme. Or pourroit-on s'empêcher de reconnoître la validité de leur témoignage en cette matière? Qui pouvoit mieux savoir qu'eux en quoi consistoit cette Religion qu'ils prêchoient, & pour laquelle ils ont souffert tant de travaux & de persecutions; preuve non équivoque de leur persuasion & de leur bonne-foi? Il n'est pas moins certain d'ailleurs que leur Mission fut autorisée par de grands miracles. Or, si l'on admet que ces miracles ont été opérés par la première Cause, c'est-à-dire par Dieu même, pour confirmer la Vérité de la Doctrine qu'ils prêchoient en son nom, on ne peut révoquer en doute qu'ils

qu'ils n'aient été envoiés & fuscités extraordinairement par le souverain Maître de l'Univers pour annoncer de sa part cette Doctrine aux autres Hommes, ni par conséquent qu'ils n'aient reçu du Ciel tous les dons & tous les secours nécessaires pour se bien acquitter de la Commission dont il les avoit chargés. A la vérité, les Théologiens ne sont pas d'accord entre eux sur la manière dont les Apôtres furent inspirés; mais ils conviennent du moins tous que le S. Esprit leur avoit été donné pour les empêcher de s'égarer & de tomber dans l'erreur, lorsqu'il s'agissoit d'instruire les Hommes de Vérités Evangeliques. Ainsi, quoiqu'on ne sache pas bien jusqu'ou s'étendoit l'opération de l'Esprit divin en ces occasions, & qu'il ne soit pas aisé de définir jusqu'à quel point il éclairoit l'esprit des Apôtres & dirigeoit leur plume, la différence d'opinions, qui se trouve là-dessus parmi les Savans, ne sauroit nous empêcher de conclure qu'on peut en toute sûreté consulter les Ecrits des Apôtres, pour y apprendre quels sont les vrais Dogmes de la Religion Chrétienne; vû qu'on est obligé de convenir dans chacune de ces hypothèses qu'ils nous ont fidèlement transmis la Doctrine de leur divin Maître.

ON dira peut-être qu'il y a eu des Hérétiques dans les premiers Siècles de l'Eglise, qui ont rejeté les Ecrits des Apôtres, comme les Gnostiques, les Marcionites, & les Manichéens; & qu'ainsi le consentement des Chrétiens, que nous faisons tant valoir sur

Con
ce suj
préten
I L
ques,
nisme
Ecrits
du mo
droits
tés:
avoir
cette
sentin
ligne
Parce
Ecrits
droits
ne pou
nions
pouvo
ve de
savoir
ples
pouvo
soune
ent ja
posés
Discip
que
vécû
ent to
leurs
invinc
qui s'
Eglise
ues,

ce sujet, n'est pas si unanime que nous le prétendons.

IL est vrai qu'il y a eu divers Hérétiques, dans les premiers Siècles du Christianisme, qui ont rejeté quelques-uns des Ecrits les plus authentiques des Apôtres, ou du moins qui en retranchoient certains endroits qu'ils prétendoient y avoir été ajoutés: mais je soutiens qu'on ne doit pas avoir égard au suffrage de ces Gens-là sur cette matière, & que leur opposition au sentiment commun ne doit pas être mise en ligne de compte pour plusieurs raisons. 1. Parce que ces Hérétiques ne rejettoient ces Ecrits, ou n'en retranchoient certains endroits qui leur déplaisoient, que parce qu'ils ne pouvoient pas les concilier avec les Opinions de leur Secte. 2. Parce qu'ils ne pouvoient rien opposer de solide à la preuve de fait que l'on emploioit contre eux; savoir, que les premiers Chrétiens, disciples & contemporains des Apôtres, qui pouvoient être mieux informés que personne de qui venoient ces Livres, n'avoient jamais douté qu'ils n'eussent été composés par les Apôtres mêmes, ou par leurs Disciples, & ensuite approuvés par eux; que ces anciens Chrétiens, qui avoient vécu avant la naissance des Hérésies, avoient toujours lu ces Livres comme tels dans leurs Assemblées: ce qu'on démontroit invinciblement par les anciens Exemplaires, qui s'étoient conservés jusqu'alors dans les Eglises fondées par les Apôtres en personnes, & qui contenoient les Chapitres, ou

les Passages, contestés par les Novateurs.
 3. Parce que les Sectaires en question ne faisoient cas du témoignage des Apôtres qu'autant qu'il s'accordoit avec les idées qu'il leur avoit plu de se former sur la Religion. En effet, tous ces anciens Hérétiques étoient, ou des Judaïsans, c'est-à-dire des Gens qui se croioient encore obligés à l'observation de la Loi de Moïse, comme les Cerinthiens & les Ebionites; ou des Fanatiques & des Illuminés, qui se croioient mieux instruits, & plus éclairés que les Apôtres sur tout ce qui concernoit la Religion, & qui se vantoient d'avoir reçu des Révélations plus parfaites que celle qui avoit été communiquée à ces premiers Prédicateurs de l'Evangile: Tels étoient les Gnostiques, les Marcionites, les Manichéens, &c. On voit par-là, que ces sortes d'Hérétiques n'étoient pas même Chrétiens, à proprement parler. Car, pour être Chrétiens, il ne suffit pas de reconnoître Jesus-Christ pour un vrai Prophète envoyé du Ciel, comme faisoient les Hérétiques dont nous parlons. A ce compte-là, tous les Mahometans seroient Chrétiens, puisqu'ils sont tous de ce sentiment. On n'appelle Chrétiens que ceux qui reconnoissent Jesus-Christ pour l'Auteur de leur Religion; & c'est-ce que ne faisoient point les Hérétiques en question. Ils prétendoient que la Religion enseignée par Jesus-Christ n'étoit point parfaite. Ils faisoient profession de suivre une autre Révélation toute différente, & adressée de
 nou-

nouve
 donc
 mes
 Maho
 pour
 qu'ils
 mais
 Ains
 ment
 un ég
 sont c
 préter
 dont
 ne m
 O n
 divers
 n'ont
 Apost
 Chré
 res;
 St. J
 de S
 Jean,
 ble q
 l'égar
 leque
 Livre
 tiven
 O n
 Objec
 Doct
 ont c
 plûpa
 comm
 beau

nouveau à leurs Patriarches. Ils avoient donc pour la Religion Chrétienne les mêmes sentimens qu'en ont aujourd'hui les Mahometans, & que les Chrétiens ont pour la Religion Judaïque; c'est-à-dire, qu'ils croïoient qu'elle avoit été bonne, mais qu'une meilleure lui avoit succédé. Ainsi, quand nous parlons du consentement de tous les Chrétiens à recevoir avec un égal respect les Ecrits des Apôtres qui sont contenus dans le N. Testament, nous ne prétendons pas y comprendre les Hérétiques dont on vient de faire mention, puisqu'ils ne méritoient pas le nom de Chrétiens.

ON objectera en second lieu, qu'il y a divers Livres du Nouveau Testament, qui n'ont pas été universellement reçus comme Apostoliques, non seulement par tous les Chrétiens, ni même par tous les Orthodoxes; comme l'Epître aux Hebreux, celle de St. Jacques, celle de St. Jude, la seconde de St. Pierre, les deux dernières de St. Jean, & l'Apocalipse. Cela posé, il semble qu'on ne peut faire valoir, du moins à l'égard de ces Livres, ce consentement par lequel nous fondons la certitude que les Livres du Nouveau Testament sont effectivement des Apôtres.

ON peut faire plus d'une Réponse à cette Objection. Je dis 1. que, si quelques Docteurs & quelques Eglises particulières ont douté de l'Autorité de ces Livres, la plupart & les plus célèbres les ont reçus, comme divers Auteurs l'ont fait voir avec beaucoup de soin & d'érudition.

JE répons 2. que quand on accorderoit qu'on n'a pas la même certitude morale par rapport à ces Ecrits, que celle qu'on a par rapport aux autres Ecrits du N. Testament, appelés Proto-Canoniques, qu'ils sont effectivement de ceux dont ils portent aujourd'hui les noms; & que par conséquent on ne peut pas faire autant de fonds sur l'Autorité de ces Livres, que sur celle des autres qui ont toujours été reçus par tous les Chrétiens comme des Ouvrages indubitables des Apôtres: Quand on accorderoit tout cela, dis-je, je ne vois pas que cet aveu pût porter aucun préjudice à la Foi ou à la Religion Chrétienne; tant parce que les Ecrits en question ne contiennent rien de contraire à ce qui est contenu dans ceux dont on n'a jamais douté, que parce qu'ils n'enseignent rien d'essentiel à la Religion qui ne soit aussi enseigné avec autant de clarté dans les autres Ecrits des Apôtres, qui n'ont jamais été sujets à contestation. Ainsi, quand on auroit quelque doute sur l'Authenticité des Livres dont il s'agit, ce doute pourroit subsister, sans que la Foi des Chrétiens perdît rien de sa certitude morale, soit par rapport aux Fondemens qu'elle suppose, soit par rapport aux Articles particuliers qu'elle doit embrasser.

ON demandera enfin, s'il n'y a point d'autres Points de Doctrine, que ceux qui sont renfermés dans les Livres du Nouveau Testament, que l'on puisse prouver avoir été enseignés par Jesus-Christ & par ses Apôtres? Je repons à cette Question,

qu'a-

qu'après avoir fait là-dessus toutes les recherches que j'ai pû, je n'ai point trouvé qu'on donnât de preuves solides, par rapport à quelque Point de Doctrine que ce soit qui n'est point contenu dans ces Livres, qu'il ait été enseigné par les Apôtres comme un Article de la Religion Chrétienne.

A LA vérité, les Catholiques-Romains prétendent que les Apôtres n'ont pas mis par écrit toutes les Vérités de la Foi, & qu'il y en a plusieurs qu'ils se sont contentés d'enseigner seulement de vive voix. Mais ce n'est pas assez de le dire, il le faut prouver; car je crois qu'ils nous avouëront aisément, qu'on ne doit recevoir aucun Dogme comme ayant été enseigné de vive voix par les Apôtres à leurs Disciples, à moins qu'on n'en apporte de bonnes preuves, de peur que sous ce prétexte on ne veuille faire passer des Opinions & de Traditions humaines pour une Doctrine divine & révélée. S'ils prétendent donc qu'il y a certains Articles de la Foi Chrétienne que les Apôtres n'ont enseigné que de vive voix, qu'ils les produisent, & qu'ils nous fassent voir en même tems par des témoignages incontestables que ces Dogmes viennent effectivement des Apôtres; à peu près, par exemple, de la même manière que l'on prouve que l'Épître de S. Paul aux Romains est véritablement de cet Apôtre. Nous recevrons volontiers ces Dogmes, pourvu qu'une fois nous soions sûrs qu'ils ont été effectivement enseignés par Jesus & par ses Apôtres; car nous ne recevons avec tant

de respect ceux qui sont couchés dans les Livres Sacrés, que pour cette seule raison.

MAIS, quand on leur demande quels sont ces Points de Doctrine, enseignés seulement de vive voix par les Apôtres, ils nous alleguent ces Dogmes que les Conducteurs de leur Eglise ont érigés en Articles de Foi, & dont il n'est fait aucune mention dans les Ecrits des Apôtres : je veux dire leur Doctrine touchant le nombre des Sacremens, touchant l'adoration de l'Eucharistie, le Sacrifice de la Messe, le Retranchement de la Coupe aux Laïques; touchant l'Autorité prétendue de l'Eglise Romaine sur toutes les autres Eglises de Droit Divin; touchant les Indulgences, le Purgatoire, la Prière pour les morts, l'Invocation des Saints, le Culte des Images & des Reliques, &c. Or, tant s'en faut qu'ils puissent faire voir que tous ces Points de Doctrine & de Pratique aient été véritablement enseignés de vive voix par les Apôtres à leurs Disciples, qu'au contraire on leur a prouvé plusieurs fois & d'une manière démonstrative, que tous ces Dogmes étoient non seulement inconnus du tems des Apôtres, mais que la plupart même sont directement opposés à la Doctrine que ces saints Hommes ont indubitablement enseignée aux premiers Chrétiens, comme il paroît par les Ecrits qu'ils leur ont adressés, & qui sont parvenus jusqu'à nous sans aucune altération, du moins qui soit considérable.

On pourroit encore ajouter à cela, que
des

des milliers d'Ecrivains du Parti Protestant on fait voir dans des Ouvrages savans & remplis d'érudition, dans quels Siècles chacun de ces Dogmes ont pris naissance, quels en ont été les auteurs ou inventeurs, & comment ils se sont enfin introduits peu à peu dans l'Eglise Chrétienne. Mais, il n'est pas nécessaire d'être au fait de tout ce que ces Savans ont découvert touchant l'origine de ces Traditions, pour être en droit de les rejeter. Il suffit seulement qu'on ne prouve pas d'une manière suffisante, c'est-à-dire, capable de convaincre tout Esprit raisonnable & non prévenu, que ces Dogmes descendent en ligne directe de la Tradition Apostolique, pour que nous soions non seulement en droit de les rejeter, mais pour que nous soions même obligés de le faire. Car c'est une Maxime universellement reçue, que nous ne devons admettre, en fait de Doctrine révélée & d'Articles de Foi, que ce que nous savons bien certainement avoir été enseigné par ces Hommes, que tous les Chrétiens reconnoissent pour des Personnages inspirés, & dont ils révérent l'Autorité comme inviolable & sacrée, c'est-à-dire, par les Prophètes & par les Apôtres. C'est donc à ceux qui prétendent que certains Dogmes, qu'ils veulent faire passer pour des Vérités révélées, tirent leur origine de la Tradition Apostolique; c'est à eux, dis-je, à prouver ce qu'ils avancent par des témoignages authentiques & dignes de foi: mais, c'est ce qu'ils ne pourront jamais faire. Il n'y a donc rien qui soit

moins propre à être une Règle de Foi, que cette prétendue Tradition, qui n'est établie sur aucun fondement assuré, & à la faveur de laquelle il est facile de défendre les plus grossières erreurs & les plus grandes absurdités, en disant simplement que ce sont des Traditions que les Apôtres ont laissées ou transmises de vive voix à leurs Successeurs.

On m'objectera peut-être, que, si la Tradition suffit pour nous apprendre avec certitude que les Livres du Nouveau Testament sont les Ouvrages des Apôtres, comme j'en conviens, pourquoi ne suffiroit-elle pas pour nous persuader que ces mêmes Apôtres ont enseigné certains Dogmes qui ne se trouvent pas dans leurs Ecrits; & que, si la Tradition a pu faire venir jusqu'à nous cette première vérité, pourquoi n'auroit-elle pu nous transmettre ces autres Dogmes?

Je repons à cela, qu'il y a bien de la différence entre ces deux choses qu'on propose comme tout-à-fait semblables, & que la Tradition peut être très-certaine sur l'une, quoiqu'elle ne le soit point du tout sur l'autre. En effet, il est très-important de remarquer, qu'il y a des Traditions qui ont de la certitude, & qu'il y en a d'autres qui n'en ont point. Mais, qui sont celles qui en ont, & qui sont celles qui en sont dépourvues? C'est ce qu'il n'est pas mal aisé d'indiquer. Les Traditions sont certaines, lorsque d'un côté les choses qu'on fait par cette voie sont de telle nature que les premiers Auteurs de

la Tra
que d
arrive
qui se
jusqu
sans p
deux
rien d

CE

est im
la vé
de ce
La ra
de la
per su
lemen
D'aill
teurs
tromp
roient
longu
main
passé.

IL
sur le
core
leme
la T
per.
grossi
soit c
simpl
lorsq
aisém
le for

la Tradition n'ont pû y être trompés, & que de l'autre il est impossible qu'il y soit arrivé de l'altération dans la suite des tems qui se sont écoulés depuis cette Tradition jusqu'à nous. Mais aussi l'on comprend sans peine, que, si l'une ou l'autre de ces deux conditions manque, la Tradition n'a rien de certain.

Cependant cela seul fait voir qu'il est impossible de savoir par la Tradition, ni la vérité des Dogmes, ni en général rien de ce qui consiste en des Points de Droit. La raison en est que les premiers Auteurs de la Tradition ont pû facilement se tromper sur la vérité des Dogmes, & généralement sur tout ce qui regarde le Droit. D'ailleurs, quand même les premiers Auteurs de la Tradition ne s'y seroient pas trompés, rien n'empêche que ce qu'ils auroient sçu & attesté ne se soit altéré par la longueur du tems, & par la multitude des mains par lesquelles ces Dogmes auroient passé.

IL n'y a donc proprement que les Faits sur lesquels la Tradition soit certaine. Encore faut-il 1. que ces Faits aient été tellement connus par les premiers Auteurs de la Tradition, qu'ils n'aient pû s'y tromper. C'est pourquoi il n'y a que des Faits grossiers & sensibles sur lesquels la Tradition soit certaine. 2. Il faut que ces Faits soient simples & composés de peu de parties; car, lorsqu'il y en a un grand nombre, il y survient aisément de l'altération. De-là vient que le fonds de l'Histoire & la substance des é-

venemens sont d'ordinaire assez certains, pendant que les circonstances varient & sont douteuses.

APRÈS ce qu'on vient de dire, chacun voit assez que ce Fait particulier, savoir, que les Apôtres sont les Auteurs des Livres du Nouveau Testament, étoit de sa nature très-propre à se conserver par la Tradition. C'est un Fait que les premiers Chrétiens n'ont pû ignorer, & sur lequel ils n'ont pû se tromper. D'ailleurs, c'est un Fait fort simple, qui n'est point chargé d'un grand nombre de circonstances, & tel par conséquent qu'il a pû se conserver sans altération.

MAIS, il n'en est pas de même des Dogmes; car les Dogmes n'étant aperçus que par l'esprit seul, & non par les sens, & roulant d'ailleurs ordinairement sur des choses inévidentes d'elles-mêmes & fort obscures, il est fort facile de s'y tromper. Il ne faut qu'y changer un mot pour les altérer. C'est pourquoi il n'est pas seulement possible, il n'est pas seulement aisé, qu'ils s'altèrent avec le tems, mais il est moralement impossible que cela n'arrive. Au lieu que la Tradition qui nous apprend que les Apôtres sont les Auteurs des Livres Sacrés, est de telle nature que, sans supposer aucune infailibilité dans ceux qui nous l'ont transmise, elle peut être très-certaine; de même que, sans supposer aucune infailibilité dans ceux qui nous ont appris que les Ouvrages, qui portent les noms d'Homere, de Virgile, & de Cicéron, étoient les productions de ces trois Hommes si célèbres, nous pouvons néanmoins nous en

assu-

assûrer sur leur témoignage, à cause de toutes les circonstances dont ce témoignage est revêtu, & qui le rendent moralement évident.

APRÈS tout ce qu'on vient de dire, il n'y a personne qui ne puisse remarquer la grande différence qui se trouve entre le sentiment que je soutiens, & celui de l'Eglise Romaine. La Tradition, au sens que je l'admets, c'est-à-dire, sur certains Faits sensibles, palpables, & d'ailleurs fort simples, est naturellement susceptible d'évidence & de certitude morale: au lieu que la Tradition, que l'Eglise Romaine allegue à l'égard des Dogmes, ne peut être de soi-même que fort incertaine; de sorte qu'il n'y a que ceux qui croient l'infailibilité de cette Eglise, qui puissent admettre de pareilles Traditions.

IL est aisé de conclure de tout ce qu'on vient de dire, qu'il n'y a point d'autre Doctrine que nous sachions certainement avoir été enseignée par Jesus-Christ & par ses Apôtres, que celle qui est contenue dans les Ecrits qui nous restent de ces derniers. D'où il s'ensuit, que les Chrétiens ne doivent point admettre d'autres Dogmes, comme révélés de Dieu, que ceux qu'ils trouvent être enseignés dans ces Ecrits Sacrés. Il s'ensuit aussi de-là, que c'est à ces monumens autentiques que doivent avoir recours ceux qui ne seroient pas encore bien persuadés de la vérité de la Religion Chrétienne, mais qui voudroient en juger par le fonds de sa Doctrine, & examiner les choses jusque dans leur source.

CHA.

C H A P I T R E VIII.

Si l'Ecriture Sainte contient toutes les Vérités nécessaires à salut, & si elle les contient assez clairement pour qu'un chacun puisse s'instruire suffisamment de ses Devoirs, en la lisant.

QUAND une Révélation incontestable seroit parvenue jusqu'à nous sans qu'on pût la soupçonner le moins du monde d'avoir été altérée par ceux entre les mains de qui elle autoit passé, ce ne seroit pas encore assez pour mettre notre Foi hors de tout péril d'erreur; parce qu'il se pourroit que nous nous trompassions sur le sens de la Révélation, & que nous donnassions aux paroles qui l'expriment un autre sens que celui qu'elles ont: auquel cas notre Foi seroit fausse & erronée, comme nous l'avons déjà remarqué au Chapitre III.

AINSI, quoique nous supposions ici la divinité & l'autenticité des Livres Canoniques tant de l'Ancien que du Nouveau Testament, comme de vérités reconnues & dûment prouvées d'ailleurs, il ne faut pas croire néanmoins, que nous soions incapables d'errer en la Foi, pourvu que nous appuions notre croiance sur l'autorité de ces Livres, parce que nous pourrions en prendre mal le sens. La Raison nous dicte par conséquent, qu'avant que d'embrasser aucun

Dogme

Dogme, quel qu'il soit, sur l'autorité de ces Livres, nous devons examiner soigneusement s'il y est véritablement contenu, & ne le recevoir qu'après nous être bien assurés que nous ne nous trompons point sur le sens des Passages, où nous croions apercevoir le Dogme en question. Autrement nous courerions risque souvent de prendre nos propres Imaginations pour des Vérités divinement révélées, vû que l'Ecriture est obscure en plusieurs endroits, & qu'il y a beaucoup de matières sur lesquelles il n'est pas facile de comprendre le vrai sens de ce qu'elle nous dit, de l'aveu de tout le monde. Et, quand on n'en conviendrait pas, les grandes disputes qui regnent entre les Chrétiens ne le prouveroient que trop. En effet les Docteurs des différens partis n'ont-ils pas également recours à l'Ecriture? N'est-ce pas l'arsenal commun, où ils vont se munir d'armes offensives & défensives? N'y trouvent-ils pas tous de quoi attaquer & de quoi se défendre? Et n'est-ce pas ce qui rend les contestations immortelles?

MAIS on demande, si l'Ecriture n'est pas du moins claire & à la portée des plus simples, sur les choses nécessaires à salut? Si nous étions dans les sentimens que beaucoup des gens ont, la bonne foi ne nous permettroit pas de répondre affirmativement à cette question; parce qu'ils mettent au rang des Vérités, dont la croiance explicite est nécessaire au salut, plusieurs Dogmes, qui, bien loin d'être

en-

enseignés clairement dans l'Ecriture, n'y font pas même contenus au jugement de beaucoup d'autres. Une chose bien certaine du moins, c'est qu'ils sont obligés, pour les exprimer, de se servir d'autres termes que ceux de l'Ecriture: or, si ces Dogmes étoient enseignés clairement dans ce divin Livre, quelle nécessité y auroit-il d'employer d'autres termes que les siens? Ce qu'il y a de plus admirable encore, c'est que les Docteurs dont il s'agit, pour expliquer leurs Articles Fondamentaux, composent de gros volumes que très-peu de personnes sont capables d'entendre. Mais, si ces Points sont enseignés clairement dans l'Ecriture, ne feroient-ils pas mieux d'y renvoyer les gens, que de se fatiguer la tête à donner ces explications métaphisiques & alambiquées, où le Peuple ne voit goutte. Avoïons donc, qu'il n'est pas aisé de satisfaire à la question proposée, dans le système de ces Mrs. Mais, comme nous n'avons pas les mêmes idées qu'eux à cet égard, il nous est aussi moins mal-aisé qu'à eux de résoudre cette difficulté. Quoique nous avouions que l'Ecriture est obscure en bien des endroits, & même sur des matières qui passent dans certaines sociétés pour fondamentales, on n'en peut cependant pas tirer aucune conséquence dans nôtre système contre la clarté & la suffisance de l'Ecriture sur les choses nécessaires à salut. En effet, s'il y a des endroits obscurs dans l'Ecriture, on ne peut nier qu'il n'y en ait aussi de très-clairs, &

qui

qui sont à la portée des plus simples. Or je soutiens que personne n'est obligé d'embrasser comme une Vérité révélée, ou comme un Article de Foi, que ce qu'il trouve enseigné clairement dans l'Ecriture; & c'est qui est facile de démontrer. Car personne n'est obligé de croire comme un Article de Foi, que ce qu'il fait avoir été révélé de Dieu; or il ne fait qu'une chose a été révélée de Dieu, qu'autant qu'il est certain qu'elle est contenuë dans l'Ecriture; & il n'est certain qu'elle est contenuë dans l'Ecriture, qu'à proportion de la clarté avec laquelle il trouve qu'elle y est enseignée. Personne n'est donc obligé de croire comme Article de Foi, & ne doit même recevoir comme tel, que ce qu'il trouve clairement enseigné dans l'Ecriture.

CELA supposé, on voit bien que l'Objection qu'on nous fait, & qu'on prend de l'obscurité de l'Ecriture, n'a aucune force; car, pour rendre cet argument concluânt, il faudroit qu'on pût nous prouver l'une ou l'autre de ces deux choses, ou qu'il n'y a rien dans l'Ecriture qui ne soit obscur, ou qu'il y a des Vérités que nous devons croire de Foi explicite, & que l'Ecriture ne contient point clairement. Si on pouvoit prouver l'une ou l'autre de ces deux choses, il n'y auroit rien à repliquer; mais c'est ce qu'on ne pourra jamais faire.

JE soutiens même, que cette Objection n'a pas plus de force au sujet des Ignorans qu'à l'égard des Savans, parce qu'en effet il n'est pas plus difficile aux uns qu'aux
au-

autres de trouver dans l'Ecriture ce qu'ils doivent croire. J'avouë qu'il y a tel Passage impénétrable à un Ignorant, qui sera clair pour un Savant. Mais que peut-on conclure de-là? C'est que la Foi du Savant doit avoir plus d'entendûe & embrasser plus de Vérités, que celle de l'Ignorant. Et qu'y a-t-il d'absurde en cela? Qu'y a-t-il même, dont tout le monde ne convienne? Mais il ne s'ensuit pas de-là que l'Ignorant ait plus de peine à croire ce qu'il trouve enseigné clairement dans l'Ecriture, que n'en a le Savant à se persuader ce qu'il y trouve aussi de clair de son côté.

JE vais plus loin presentement, & je dis, qu'on ne peut rien concevoir comme essentiel à la Religion & comme nécessaire au salut, qui ne soit contenu dans l'Ecriture d'une maniere claire & proportionnée à l'intelligence des plus simples. Cette Proposition ne me paroît pas non plus bien difficile à prouver.

EN effet, la seule Raison nous apprend que la Religion ne peut consister qu'en deux choses: l'une est, de nous faire connoître où nous pourrons trouver le souverain bonheur, auquel nous aspirons naturellement; & l'autre, de nous enseigner les moïens d'y parvenir. On ne peut rien concevoir dans la Religion qui ne se raporte à l'un ou à l'autre de ces deux chefs. D'où il est aisé de conclure, qu'il ne peut rien y avoir d'absolument nécessaire dans la Religion, que les choses sans lesquelles on ne peut connoître ce bonheur, ou que celles

sans

Co
fans
il est
de la
elle
elle f
les fa
l'on
qu'il
table
contr
qui e
n'est
tions
soient
Simp
il fau
à d'a
aux l
allon
I.
étern
ne f
comp
Testa
Résur
croire
l'Eva
dispu
se tro
pinion
circon
vient
diffic
sur le
Il s'a

fans lesquelles on ne peut y parvenir : car il est clair, que, cela étant l'unique but de la Religion, on a sujet d'être satisfait, si elle nous apprend ces deux choses, & si elle fournit des lumieres assez claires pour les faire connoître à tout le monde. Si l'on trouve donc dans l'Ecriture tout ce qu'il faut savoir pour connoître nôtre véritable bonheur & pour y parvenir, on sera contraint d'avouer, qu'elle contient tout ce qui est essentiel à la Religion. Mais, ce n'est pas encore tout; il faut que les instructions, qu'elle nous donne là-dessus, y soient contenues si clairement que les plus Simples puissent les entendre. Autrement il faudra nécessairement qu'ils aient recours à d'autres lumieres là-dessus, c'est-à-dire, aux Interprètes ou à la Tradition. Nous allons examiner ce qui en est.

I. POUR ce qui regarde le Bonheur éternel, personne ne peut disconvenir qu'il ne suffise d'avoir le sens-commun pour comprendre, en lisant l'Ecriture du N. Testament, que les Apôtres y promettent la Résurrection & la Vie éternelle à ceux qui croiront en Jesus-Christ, & qui obéiront à l'Evangile. Aussi n'y a-t-il jamais eu de disputes là-dessus entre les Chrétiens. Il se trouve seulement quelque diversité d'opinions sur le tems & sur quelques autres circonstances de ce Bonheur, mais on convient du fond de la chose. Ainsi toute la difficulté, s'il y en a, tombe uniquement sur les moïens d'obtenir cette récompense. Il s'agit de savoir s'ils sont tous contenus

F dans

dans l'Ecriture Sainte, & d'une maniere si claire qu'il ne faille qu'avoir l'usage de la Raison pour les entendre.

Tout ce que l'Ecriture nous en dit se rapporte encore à ces deux chefs; savoir, mettre sa confiance en Dieu, & obéir à ses Commandemens. Qu'on lise les Ecrits des Prophetes & des Apôtres avec toute l'attention possible, & on n'y trouvera point autre chose. Mais, pour nous renfermer dans le Nouveau Testament, on ne peut pas nier, que tout ce que les Apôtres nous y apprennent ne tende uniquement à nous obliger de croire en Dieu & en Jesus le Messie, & d'obéir à l'Evangile. On appelle croire en Dieu, se confier en lui & espérer en ses promesses, selon l'usage de toutes les langues & selon le consentement de tous les Chrétiens, qui tombent d'accord qu'au fond cette phrase signifie cela, malgré toutes les disputes que les Docteurs ont entre eux sur la nature & les propriétés de la Foi. Et c'est aussi la seule chose que le peuple entend, lorsqu'on lui parle de croire en Dieu. Or je demande, présentement, si l'Ecriture ne nous commande pas de croire en Dieu, d'une maniere si claire & si formelle, qu'il ne faut qu'avoir le sens-commun pour l'entendre? Certainement, si cela n'est pas clair, il n'y a rien au monde de clair & d'évident, & les Pyrrhoniens auroient raison de dire qu'il n'y a qu'une chose certaine, savoir qu'il n'y a rien de certain.

Pour ce qui regarde les moeurs ou la conduite de la vie, tout ce que Dieu nous

com-

C
com
que
porte
dre
nous
ceux
le P
rien
porté
aport
de bo
lumi
donn
Apôt
lons
du ré
l'Hoi
qu'il
Testa
sonne
puisse
que D
& c'e
périer
M
& lui
sans c
dema
demen
noit c
les D
croire
mens,
viden
saiem

commande à cet égard, tant dans le Vieux que dans le Nouveau Testament, se rapporte aux devoirs que nous devons rendre directement à la Divinité, à ceux qui nous regardent nous-mêmes, & enfin à ceux auxquels nous sommes obligés envers le Prochain. Or, je soutiens qu'il n'y a rien en tout ceci qui soit au dessus de la portée des plus Simples, pourvu qu'ils y apportent quelque attention, & qu'ils tâchent de bonne-foi de comprendre, par les seules lumieres de la Raison que Dieu leur a donnée, ce que disent Jesus-Christ & ses Apôtres. On voit assez que nous ne parlons pas ici des Passages particuliers, mais du résultat qui peut naître dans l'esprit de l'Homme du monde le plus grossier, après qu'il aura lû ou entendu lire le Nouveau Testament. Il est certain qu'il n'y a personne, pour peu d'esprit qu'il ait, qui ne puisse se former une idée de l'obéissance que Dieu demande de nous dans ces Livres; & c'est de quoi l'on est convaincu par expérience.

MAIS, dira-t-on, pour croire en Dieu & lui obéir, il faut savoir diverses choses, sans quoi on ne peut avoir la Foi que Dieu demande de nous, ni obéir à ses Commandemens. On en convient, & on reconnoit que, pour être sauvé, il faut savoir les Doctrines, sans lesquelles on ne peut croire en Dieu, ni obéir à ses Commandemens. C'est une vérité de la dernière évidence. Mais, de quoi faut-il être nécessairement persuadé pour s'acquitter de ces

deux devoirs? Pour se confier en Dieu, il faut être persuadé qu'il y a un Dieu, c'est-à-dire, un Créateur & un Conservateur de toutes choses; que c'est lui qui nous a parlé par le Ministère de Jesus-Christ & des Apôtres; que ce Dieu est miséricordieux, qu'il aime la vertu & hait le vice, qu'il n'est point menteur, & qu'il est tout-puissant pour effectuër ses promesses & ses menaces. Il n'en faut pas savoir davantage, pour comprendre que nous devons lui obéir. Faut-il être Théologien, pour voir tout cela dans le Nouveau Testament? Ou plutôt ne faut-il pas être privé de Sens & de Raison, pour ne l'y pas voir? Cela étant, on prieroit volontiers ceux qui sont d'un sentiment contraire, de nous montrer qu'il y a quelques Dogmes, sans lesquels on ne peut parvenir au salut, qui ne soient point compris dans ceux dont on vient de parler.

LA Raison nous apprend que Dieu, qui est juste, ne moissonnera pas où il n'aura pas semé: je veux dire, qu'il ne nous jugera que selon les lumières qu'il nous aura données, & qu'il sera satisfait de nôtre piété, si nous obéissons à ses Commandemens, c'est-à-dire, à ceux qui nous sont connus comme tels, & à l'égard desquels nous avons une certitude raisonnable qu'ils sont émanés de lui. Pour ce qui regarde les Articles controversés entre les Théologiens, ce n'est pas une petite difficulté souvent que de savoir qui a raison, ou qui a tort. Que dis-je? la plu-

plu-
les,
y en
elle
bien
ce n
con
plus
rien
dété
tes,
d'ob
Si l'
ces
ront
n'en
se fe
pas n
putes
ne n
que
dont
& qu
nous
damm
qui n
En
sonne
ple P
Cont
avec
& qu
voir p
verse
Trad

plu-

plûpart de ces Controverses sont si subtiles, que parmi les Gens même du métier il y en a peu qui sachent précisément en quoi elles consistent, & qui soient en état de bien poser l'état de la question. Cependant ce n'est pas tout que de connoître en quoi consiste le noeud de la difficulté, il faut de plus en savoir la véritable solution. Or rien n'est plus difficile souvent que de se déterminer parmi tant d'Opinions différentes, qui sont toutes armées de preuves & d'objections contre le Sentiment contraire. Si l'on fait donc consister la Religion dans ces Controverses, de quel côté se tourneront les pauvres Laïques sans étude, qui n'entendent pas même les termes dont on se sert pour les exprimer? Aussi n'est-il pas nécessaire qu'ils entrent dans ces disputes, ni qu'ils se mêlent d'en juger. Dieu ne nous l'ordonne nulle part: & pourvu que nous embrassions les Dogmes positifs dont tout le monde reconnoît la nécessité, & que nous vivions conformément à cela, nous ne devons pas craindre qu'il nous condamne, puisque nous aurons fait tout ce qui nous aura été possible.

En effet, je ne crois pas qu'il y ait personne si déraisonnable, que d'exiger du simple Peuple qu'il examine à fond toutes les Controverses qu'on agite depuis long-tems avec tant de subtilité parmi les Chrétiens, & qui croie qu'on sera condamné pour n'avoir pas examiné, par exemple, la Controverse touchant l'Eglise, ou celle touchant la Tradition. Tout ce que peut faire le Peuple

ple en ces occasions, c'est de s'en tenir à ce dont conviennent les Théologiens de part & d'autre, c'est-à-dire, à ce qui est si clair parmi les Chrétiens, que personne n'en peut douter. On peut hardiment déferer à l'autorité des Ecclesiastiques des differens partis, lorsqu'ils conviennent tous ensemble de quelque chose ; car il faut qu'elle soit bien claire, pour que ces Messieurs s'accordent entre eux à son sujet. Quand on veut que le Peuple suive la voie de l'Autorité, si on l'entend de cette maniere, il faut avouer que cela se peut pratiquer en toute sûreté. Or, la Providence a si bien réglé toutes choses, que tout ce qu'il faut savoir pour croire en Dieu, & pour obéir à ses Commandemens, est de cette nature.

Pour le reste, le Peuple n'a que faire d'en juger ; il ne le doit pas même : car le Sens commun nous convainc, que de juger d'une chose qu'on ne connoit pas suffisamment, ou que de s'en rapporter à l'autorité de quelqu'un, sans en avoir aucune raison solide, c'est jeter au fort la décision du vrai & du faux, du juste & de l'injuste ; puisque l'on n'a aucune certitude raisonnable qu'on ne se trompe pas. Ceux qui se conduisent de la sorte parmi les Chrétiens sont attachés à la Religion de leur pais par les mêmes motifs que les Chinois, les Indiens, & les Mahométans, sont attachés chacun à la leur ; & si ces Chrétiens dont nous parlons étoient nés à la Chine, aux Indes, ou dans la Turquie, ils seroient dans les Opinions de ceux parmi

lesquels la Providence les auroit fait naître : de sorte que, s'ils croient à la vraie Religion, s'ils se trouvent dans le parti de la Vérité, ce n'est que par hazard ; & ils auroient cru de même à la fausseté, s'ils étoient nés dans un pays idolatre ou hérétique. Or, s'imagine-t-on que Dieu leur tiendra compte de cet attachement aveugle & téméraire qu'ils auront eu par hazard pour la bonne Cause ? Pour moi, je ne le pense pas, & je suis persuadé que ceux qui ne croient à la véritable Religion, que par le préjugé de l'éducation, c'est-à-dire, sur l'autorité de leurs Parens ou de leurs Prêtres, ne sont pas plus louables, que ceux qui croient à la fausse, fondés sur les mêmes principes.

JE ne doute pas que ceux, qui réfléchiront attentivement sur ce qu'on vient de dire, ne comprennent facilement qu'on ne doit porter aucun jugement en matière de Religion, sans être bien instruit de ce dont on veut juger, & sans avoir des regles sûres pour distinguer le vrai du faux. Cela posé, il s'ensuit évidemment, que, s'il arrive que l'on veuille contraindre quelqu'un à recevoir ou à condamner des sentimens qu'il n'est pas en état de comprendre ni d'examiner, le Sens commun veut qu'il ne fasse ni l'une ni l'autre de ces deux choses, puisqu'il ne fait pas s'il n'embrasseroit point l'Erreur, ou s'il ne condamneroit pas la Vérité.

VOULEZ-VOUS vous assurer s'il est convaincu de ce principe général du Bon-Sens & de l'Equité, demandez lui, s'il est permis de

faire une action importante, & dont les suites peuvent être dangereuses, pendant que l'on ne fait pas si cette action n'est point mauvaise & désagréable à Dieu? Vous verrez qu'il vous répondra sans hésiter qu'il n'est point permis d'agir en pareil cas. On voit par-la qu'il n'y a personne, quelque simple ou ignorant qu'on le suppose, qui ne comprenne fort bien qu'on ne doit s'abstenir de juger de Controverses de Théologie qu'on n'entend point, & qu'on ne doit point condamner & encore moins maltraiter ceux dont on n'est pas en état d'examiner les sentimens, ni par conséquent de juger si ces sentimens sont vrais ou faux.

CEPENDANT, au lieu de cette retenue si sage & si nécessaire, la Multitude aveugle s'ingère par-tout de juger des Controverses les plus obscures & les plus embarrassées, ou plutôt elle se mêle de prendre parti sans connoissance de cause, & sert d'instrumens aux Personnes mal-intentionnées pour persécuter cruellement ceux qui s'éloignent des sentimens reçus publiquement, quelque irréprochables qu'ils soient d'ailleurs en leur conduite.

MAIS, le grand nombre de ceux qui agissent imprudemment, & injustement, ne change pas la nature des choses. Ce sera toujours, quoiqu'on en dise, une extrême imprudence & une injustice manifeste, que de condamner ou d'absoudre dans une chose de grande importance sans connoissance de cause. Pour en convaincre les Chrétiens, il n'y a qu'à leur représenter cette

con-

conduite dans une autre Religion. Que l'on demande à un Chrétien de telle Secte que l'on voudra, si les Mahométans font bien de ne point examiner leur Religion, & de condamner la Chrétienne sans la connoître, s'ils font bien de croire tout ce que leur disent leurs Mouftis, & leur Alfaquis, contre les Chrétiens ? Il répondra sans doute qu'ils font très-mal. Si on continue encore de lui demander, si un Mahometan, après avoir reconnu la vérité de la Religion de Jesus-Christ & la fausseté de celle de Mahomet, peut dissimuler toute sa vie, & continuer à faire profession du Mahométisme, à cause du danger qu'il y auroit de faire autrement ? Notre Chrétien répondra sans doute encore, que ce Mahométan doit mépriser ce danger, & s'exposer à tout, plutôt que de trahir sa conscience. Qu'on fasse donc généralement ce qu'on exige des autres ; car il est visiblement injuste de faire des loix qu'on ne veut pas observer soi-même.

On me dira peut-être, que ce que je viens de dire est clair & évident, mais que malheureusement cela n'est d'aucun usage, sur-tout dans les Païs, où il n'y a point de liberté de conscience, où il faut se soumettre aux décisions de Théologiens, où les pauvres Laiques ne peuvent juger de rien, non pas même s'il est juste de se soumettre ; parce qu'il n'est point permis de révoquer en doute ce Point fondamental du Gouvernement Ecclesiastique, établi dans ces Païs.

là. J'avoué tout cela. Ainsi le meilleur conseil qu'on pourroit donner à ceux qui se trouvent soumis à une pareille domination, & qui néanmoins seroient disposés à faire un bon usage de leur Raison, & conforme aux Regles qu'on vient d'établir: le meilleur conseil, dis-je, qu'on pourroit leur donner, seroit de quitter un tel País pour se retirer en quelque autre endroit, & s'y attacher à une Société Ecclesiastique, dans laquelle il leur fût permis de ne professer que ce qu'ils savent avoir été révélé de Dieu, & de vivre conformément à leurs lumieres. Car il ne faut pas être fort habile pour juger qu'on ne doit rien faire sans savoir si l'on fait bien en cela. St. Paul l'enseigne expressément, & les Païens même ont reconnu cette Vérité. Un Homme par conséquent, qui se trouve en pareil cas, seroit fort bien d'abandonner la Société de ceux qui le tyrannisent, pour se ranger parmi ceux qui lui laissent la liberté de vivre selon sa conscience, quoique d'ailleurs il ne se mêle pas de juger du fonds des Controverses. Cette conduite ne peut-être désagréable à Dieu; qui veut *que chacun agisse selon qu'il est pleinement persuadé en son esprit.*

ON nous objectera peut-être ici, que puisqu'il y a, de notre propre aveu, des endroits obscurs dans l'Ecriture, & des Passages si difficiles qu'on ne peut guères s'affûrer de les entendre dans leur vrai sens: on m'objectera, dis-je, qu'on ne peut juger par conséquent si ces endroits n'enseignent
rien

rien qui soit contraire à la droite Raïson, ou s'ils ne contredisent pas à la Doctrine contenue en d'autres Passages. J'avouë qu'on n'en peut pas juger par les passages dont il s'agit, puisqu'on suppose qu'on ne peut pas s'assurer d'en comprendre le véritable sens; mais on peut conclure, tant des autres endroits où ils enseignent clairement une Doctrine très-saine & très-pure, que de toutes les preuves qu'ils ont données de la Divinité de leur Mission: on peut conclure, dis-je, de toutes ces choses que ces Auteurs étoient des hommes conduits par l'esprit de Dieu, & par conséquent qu'ils n'ont rien enseigné de faux ni de contradictoire.

ON demande en second lieu, pourquoi il se rencontre tant d'endroits obscurs & presque inexplicables dans un Livre qu'on suppose avoir été écrit par Inspiration divine pour l'instruction du Genre humain? Je réponds à cela, que notre esprit est trop borné pour pouvoir juger des fins particulières que se propose la Providence dans la plupart des choses qu'elle fait ou qu'elle permet; & qu'il y a de la témérité souvent à vouloir en rendre raison: ainsi, sans m'amuser à rechercher ici trop curieusement les raisons pour lesquelles Dieu n'a pas jugé à propos de répandre plus de lumière sur les Ecrits Sacrés, je dis qu'il doit nous suffire, & que nous devons même rendre à la Bonté Divine de très-humbles actions de grâces, de ce qu'elle a bien voulu nous enseigner clairement dans l'Ecriture, & la fin à laquelle nous devons
ten-

tendre, & les moïens qui peuvent nous y conduire. Voilà les deux choses qu'il nous importoit uniquement de favoir. Pour le reste, si le S. Esprit ne nous l'a pas fait proposer avec autant de clarté, c'est qu'il n'étoit pas nécessaire sans doute que nous en eussions des idées si distinctes & si précises; & que d'ailleurs il a eu de très-bonnes & de très-sages raisons pour en user de la sorte, quoiqu'il ne nous appartienne pas, ou plutôt qu'il ne nous soit point possible, de pénétrer jusques-là.

IL se trouve encore beaucoup de gens qui sont étonnés que le stile des Apôtres ne soit pas plus clair, plus élégant, plus suivi, & qu'il y ait dans leurs Ecrits beaucoup d'expressions, de phrases, & de raisonnemens, qui paroissent vagues & embarrassés; vû qu'ils avoient été choisis de Dieu pour être les Ministres de sa Parole, & que pour cet effet ils avoient reçu le S. Esprit avec le don des langues, & tous les autres dons nécessaires, pour annoncer aux hommes avec plus d'efficace les Vérités célestes. Mais ce scandale ne provient, que de ce que ces Personnes s'imaginent, que le S. Esprit ait dicté, mot pour mot, aux Apôtres tout ce qu'ils ont mis par écrit: il me paroît donc que ce n'est point-là l'idée qu'on doit se former de la maniere dont ils furent inspirés.

AVANT que d'expliquer ce que nous pensons sur ce sujet, nous remarquerons premierement, qu'on peut ranger en trois classes les choses qui sont contenuës dans
les

les Ecrits des Apôtres. Nous mettrons dans la premiere les Révélations, dans la seconde les choses qu'ils avoient apprises par la vûë & par l'ouïe, & dans la troisieme les raisonnemens qu'ils faisoient sur les Vérités qu'ils connoissoient par les deux premieres voies. Car les Apôtres ont écrit les choses qu'ils savoient, ou par révélation, ou par la voie des Sens, ou par le raisonnement.

I. Pour les Révélations particulières, elles sont en petit nombre; comme la Révélation qu'eut S. Pierre, lorsqu'il fut en-voïé vers Corneille pour lui annoncer l'Evangile & le bâtiser; ce que S. Paul raporte que le Seigneur lui dit : *Ma grace te suffit : car ma vertu s'accomplit en l'infirmité.*

2. Cor. XII. 9; la Vision du Macedonien, Act. XVI. 9; ce que S. Paul dit dans sa 1. Timoth. IV. 23; & enfin toute l'Apocalipse. Mais, comme ces Visions ou Révélations n'ont pas été écrites sur le champ, que la plupart ne l'ont été que longtemps après, & que pendant cet intervalle elles ont été confiées à la mémoire des Apôtres, il faut sans doute raisonner de même sur la maniere dont ils furent inspirés en écrivant ces Révélations, que sur celle dont ils furent inspirés en écrivant les choses qu'ils avoient vûës & ouïes auparavant, & dont ils avoient conservé la mémoire.

IL nous faut donc passer maintenant aux choses de la seconde classe, c'est-à-dire, à celles que les Apôtres avoient apprises
par

par le moïen des sens. Sur quoi je remarque encore qu'on peut distinguer deux différens tems dans la vie des Apôtres, savoir celui qui a précédé leur Vocation, & celui qui l'a suivi. Pendant le premier, ils furent élevés & instruits dans la Religion Judaïque, de la maniere qu'on avoit coutume de l'enseigner alors au commun Peuple. Après leur Vocation à l'Apostolat, ils furent attachés inséparablement à la suite de leur divin Maître, & l'accompagnèrent par-tout. Ils eurent le bonheur d'être témoins de ses miracles, & d'entendre les discours admirables qu'il faisoit en public, outre les leçons pleines de sagesse qu'il leur adressoit en particulier.

CELA posé, il s'agit présentement de savoir de quelle nature étoit l'Inspiration qui conduisoit les Apôtres lorsqu'ils écrivirent les choses qu'ils avoient apprises par la voie qu'on vient de marquer. Sur quoi il me semble qu'on ne doit pas recourir au miracle sans nécessité, ni supposer que le S. Esprit ait de nouveau suggéré & soufflé, pour ainsi dire, aux Apôtres ce qu'ils savoyent déjà. Il n'a été obligé d'agir que pour suppléer à la nature, c'étoit assez qu'il parlât lorsqu'elle se taisoit. Il ne faut pourtant pas s'imaginer que le S. Esprit ait été le simple spectateur de la maniere dont les Facultés des Apôtres faisoient leurs fonctions. Il faut reconnoître 1. qu'il a été le premier Mobile de leur composition, en leur fournissant les occasions d'écrire & en les y poussant secrètement; 2. qu'il a pré-

fidé aux choix des matières qui devoient entrer dans leurs Ouvrages; 3. qu'il se rafraîchît leur mémoire lorsqu'il étoit nécessaire, en retraçant dans leur cerveau les idées des choses, qu'ils avoient vues, ouïes, ou apprises par quelque autre voie.

POUR ce qui regarde les raisonnemens qu'ils faisoient sur les Vérités qu'ils connoissoient par l'une ou l'autre des deux premières voies que nous avons marquées, il me semble encor qu'il suffit d'admettre un secours & une direction particulière du S. Esprit, qui les empêchât de s'égarer, & de tirer de fausses conséquences. Mais je ne crois pas qu'on puisse se dispenser de reconnoître que le S. Esprit laissoit aux Apôtres la liberté d'arranger leurs pensées & leurs expressions, comme ils auroient fait naturellement en toute autre rencontre. Car enfin, ils n'étoient pas des instrumens insensibles, ni des organes purement passifs, dont Dieu se servît pour decouvrir sa volonté aux hommes. En ce cas-là, on ne devoit pas dire l'Evangile de S. Matthieu ni l'Epître de S. Paul, mais l'Evangile & l'Epître du S. Esprit. Or ce n'est point-là l'idée qu'on doit avoir des Ecrits des Apôtres, ni de la manière dont ils furent composés. Les Facultés naturelles de ces Ecrivains s'acquittoient de leurs fonctions ordinaires. Leur mémoire, leur jugement, leur volonté, n'agissoient pas moins que leur main en écrivant, ou que leur bouche en dictant; mais, tout cela se faisoit sous la direction

tion du S. Esprit, qui présidoit à la composition, & qui supléoit aux defauts de ces Facultés, ou qui les fortifioit, lorsqu'il en étoit besoin.

AINSI, l'on ne doit pas être surpris de trouver dans les Ecrits des Apôtres des traces de la méthode ordinaire que suit l'esprit humain, lorsqu'il agit sans aucun secours surnaturel. L'Homme dans le cours ordinaire médite, raisonne, prend conseil, & avance par-là de lumieres en lumieres; puis donc que l'on suppose que l'Homme agit dans les Apôtres, quoique sous la direction du S. Esprit, il ne faut pas s'étonner que l'on trouve dans leurs Ecrits des façons de parler humaines, des expressions de doute par exemple. Cela ne conviendrait point à Dieu, qui sait tout, & qui ne doute de rien; mais cela n'est pas incompatible dans un Homme qui agit sous les ordres & avec l'assistance de Dieu; parce que Dieu peut, en le dirigeant, le laisser en doute sur certaines choses, & le laisser parler en Homme. C'est ainsi que l'on trouve de ces sortes d'expressions dans S. Paul. *Peut-être que je m'arrêterai chez vous*, dit-il aux Corinthiens. *Peut-être a-t-il été séparé de toi*, dit-il à Philemon en parlant d'Onésime, *afin que tu le reconviasses pour jamais*. On doit encore rapporter à cette classe les expressions indéterminées sur le tems où certaines choses sont arrivées, comme lorsqu'ils disent, *environ ce tems-là*. C'est ainsi que l'Homme parle,

&

& le S. Esprit n'a pas voulu dans ces occasions réformer le stile humain.

MAIS, pour mieux connoître en quoi consistoit & jusqu'où s'étendoit l'infailibilité des Apôtres, je crois qu'il faut considérer le dessein que Dieu a eu, en les apellant, & en les envoyant prêcher l'Evangile. C'a été sans contredit d'en faire des Docteurs, par le ministère & sur le témoignage desquels les Hommes pussent recevoir avec une certitude raisonnable la Doctrine de Jesus-Christ comme une Doctrine céleste & révélée. Voilà pourquoi ils reçurent le S. Esprit, avec le don des langues, & les autres dons miraculeux. Ainsi l'on peut distinguer deux sortes de choses dans les Ecrits des Apôtres. Les unes appartiennent directement à la Doctrine de l'Evangile. Les autres n'en sont qu'un accompagnement ou un accessoire. Cette distinction posée, on voit clairement, que le S. Esprit leur avoit été donné pour les diriger principalement par rapport aux premières. S'ils avoient pû prévariquer dans leur ministère à cet égard, le grand dessein, que Dieu se proposoit d'exécuter par leur moyen, auroit été sans effet. La promesse étoit que le S. Esprit les conduiroit en toute vérité par rapport à ce grand but: si l'on suppose donc que l'événement n'a pas répondu à cette magnifique promesse, on enveloppe dans la même accusation le Maître & les Disciples.

QUANT aux choses qui ne sont que l'accompagnement de cette Doctrine, l'on

met ordinairement en ce rang les Proverbes, les Affaires particulieres des Apôtres, les Citations, & quelques autres menuës circonstances de certains Faits. Sur quoi nous disons 1. que l'on ne doit chercher dans les Proverbes cités par les Apôtres d'autre infailibilité que celle du but & de l'application. Pourvû que l'usage en soit bon & la consequence droite, on n'en peut rien conclure contre nôtre sentiment. Par rapport aux Affaires particulieres, dont les Apôtres parlent quelque fois dans leurs Ecrits, la direction du S. Esprit n'alloit qu'à les empêcher de rien écrire contre la bienséance & le bon-sens. Il y a plus de difficulté sur les Citations, & sur quelques legeres circonstances de certains Faits, rapportées dans le N. Testament. Il y en a qui croient que les Apôtres se sont quelquefois mépris dans ces deux cas, sans que cela fasse pourtant aucun tort à l'infailibilité des choses à l'égard du fonds. Or voilà ce qu'il y a d'essentiel dans les Ecrits Sacrés. Le grand but du S. Esprit a été d'enseigner les Vérités Evangeliques par la bouche & par la plume des Apôtres; mais son dessein n'a pas été d'en faire d'habiles Grammairiens, ni des Orateurs éloquens. Pourvû qu'il les ait rendu intelligibles, cela suffit. Or nous avons montré dans ce Chapitre, que leur Doctrine est fort claire sur tous les Articles nécessaires au salut. Ainsi la promesse de Jesus-Christ est accomplie; & nous ne devons pas recevoir avec moins de soumission & de respect les Vérités que ses Dis-

ciples

principes nous annoncent dans leurs Ecrits, quoiqu'ils les aient exprimées dans un stile fort simple & qui paroît souvent négligé.

ON fait bien que les Apôtres ne possédoient pas toute la pureté de la langue dans laquelle ils ont écrit. Qu'est-ce que cela fait contre l'Inspiration de direction, telle que nous l'avons établie? Le S. Esprit pouvoit sans doute les faire mieux parler qu'on ne parloit à Athenes même. Il ne l'a pas fait: donc il ne les a pas aidés à parler comme ils faisoient? Où est la conséquence? L'on est assuré que les Apôtres ne parloient pas les langues étrangères dans toute leur perfection. Peut-on conclure de-là qu'il n'en ont point reçu le don du S. Esprit? Point du tout; mais seulement, qu'il ne leur donna l'intelligence de ces langues & la faculté de les parler, qu'autant qu'il jugea nécessaire ou convenable au dessein qu'il se proposoit. Comme il ne vouloit point faire des Apôtres, ni de grands Orateurs, ni des Philosophes subtils, mais seulement donner cours à l'Evangile par leur ministère, leurs fautes grammaticales sont de foibles argumens contre leur Inspiration. Je suis persuadé que le stile des Apôtres est plus fort & plus suivi, qu'il ne l'eût été naturellement, & que ce degré de perfection est l'ouvrage du S. Esprit; mais quand même il les auroit laissé parler en patois Galiléen, cela ne pourroit former aucune difficulté contre l'Inspiration, telle que nous la soutenons. Si les Auteurs Sacrés, en commettant plu-

fiours fautes contre la Grammaire, ont écrit exactement la vérité, on ne peut rien demander davantage, du moins selon nôtre système. La vérité fait la principale beauté des Ecrits Sacrés. Toutes les paroles sont à peu près égales au S. Esprit.

CHAPITRE IX.

Que chaque Chrétien est obligé de croire tout ce qu'il peut découvrir que l'Ecriture enseigne; mais que personne n'a droit de contraindre les autres à recevoir ses interprétations.

PUISQUE les Chrétiens ne doivent admettre d'autre Doctrine comme révélée de Dieu, que celle qui se trouve dans le Livre qu'on appelle la Bible; & qu'avant que d'embrasser aucun Dogme particulier comme un Article de l'oi, ils doivent être légitimement assurés que ce Dogme est enseigné dans ce Livre sacré; il s'ensuit clairement de-là que personne n'a droit de contraindre un Chrétien à recevoir quelque point de Doctrine que ce soit comme un Dogme révélé, si celui-ci, après un examen suffisant, ne peut découvrir que ce Dogme soit contenu dans l'Ecriture Ste. Bien moins auroit-on droit d'exiger de lui qu'il crût le contraire de ce qu'il pense voir dans les Ecrits des Evangelistes & des Apôtres. Un si grand abus n'est cependant que trop fréquent dans le Monde. C'est pour

Connoissances Humaines, Chap. IX. 101

pourquoi nous ne pouvons nous empêcher de différer encore pour quelques momens le Parallèle de la Foi & de la Raison; parce que nous destinons ce Chapitre & le suivant à combattre la Tirannie de ceux qui s'arrogent le droit de dominer ainsi sur les consciences, & à réfuter les fausses raisons dont ils se servent pour justifier un procédé si odieux.

CE LA nous paroît d'autant plus nécessaire, que Personne ne peut ignorer les maux infinis qu'ont produits les chaleurs & les animosités qui regnent dans le Monde. à l'occasion des disputes que les Hommes ont entre eux sur ce qu'on appelle *Articles de Foi*. Chacun soutient que les siens sont les seuls véritables; & même il ne se trouve que trop souvent des Gens assez barbares pour punir les autres de mort, & pour les livrer (autant qu'ils peuvent) au Démon par leurs Anathemes; & cela uniquement pour une différence d'opinions dans des spéculations métaphisiques. Cependant, il est certain, que Jesus-Christ, ni ses Apôtres, n'ont pas attaché si indispensablement le salut des Hommes à la croiance distincte de Misteres incompréhensibles, comme font aujourd'hui ces Docteurs prétendus de son Eglise. Car, nous voyons que Jesus-Christ a prononcé lui-même St. Pierre *bienheureux* pour avoir déclaré seulement en termes généraux, que Jesus étoit *le Messie, le Fils du Dieu vivant*. Matth. XVI: 16. Le Diacre S. Philippe reçût l'Eunuque au baptême sur la profession qu'il fit de sa Foi

en ce peu de paroles : *Je crois que Jesus est le Fils de Dieu.* Aët. VIII: 37. C'est-à-dire, Je crois que Jesus est le Messie qui avoit été promis aux Patriarches ; car, croire que Jesus étoit le Fils de Dieu, & croire qu'il étoit le Messie, c'étoit la même chose, comme on peut le voir, en comparant le verset 45. avec le 49. du premier Chapitre de l'Evangile de St. Jean, & par plusieurs autres passages. Les Juifs avoient aussi coutume de donner le nom de Fils de Dieu au Messie. Mais, revenons à notre sujet. St. Paul s'explique aussi fort clairement là-dessus. *Si tu confesses, dit-il, le Seigneur Jesus de ta bouche, & que tu croies en ton cœur que Dieu l'a ressuscité des morts, tu seras sauvé.* Ep. aux Rom. X. 9. St. Jean dit à peu près la même chose, Epit. I. Chap. IV. 2.

LORSQUE l'on considère la simplicité de l'Ecriture Ste. en tout ce qu'elle nous oblige de croire comme nécessaire au salut, on ne sauroit assez admirer l'imprudence, la témérité, ou la malice des Hommes, qui ont embarrassé les matières de Foi d'un tas de difficultés inexplicables. Mais, ce qui montre le plus la hardiesse ou la folie de ces sortes de Dogmatiseurs, c'est qu'ils reconnoissent d'un côté que ces Misteres sont incomprehensibles, & qu'ils passent la portée de l'esprit humain ; & néanmoins, ils entreprennent en même tems de les expliquer avec autant de précision, que s'ils étoient entrez dans les Conseils secrets de Dieu, ou que s'ils avoient sondé les abî-

mes

mes de sa Sagesse infinie. Se peut-il une contradiction plus visible?

IL me semble donc, que, dans les matières qui sont purement de Foi & qui passent les bornes de l'Entendement humain, le plus sûr est de nous en tenir aux termes précis de l'Ecriture, sans y ajouter, ou diminuer, ni changer le moindre iota, par nos imaginations frivoles. C'étoit-là ce que vouloit St. Paul, lorsqu'il recommandoit avec tant de soin qu'on fût *fortement attaché à la parole de vérité, telle qu'il l'avoit enseignée*: Et encore, *qu'on retint la forme expresse des saines paroles qu'on avoit entendues de lui*. Voilà la vraie Foi pour laquelle il faut combattre, comme nous exhorte S. Jude, *savoir, celle qui a été donnée une fois aux Saints*. Je dis, *une fois donnée* par Jesus-Christ & par ses Apôtres, mais non pas celle qui a été depuis inventée par la bizarrerie des Hommes. Car, de nous laisser imposer de nouveaux Articles de Foi, ou donner aux anciens le sens qu'il plaît à certaines gens par leurs paraphrases ou gloses arbitraires, c'est ce qui est aussi indigne de notre Raison, que contraire à notre devoir.

MAIS, dira-t-on, si vous ne voulez pas recevoir ces gloses, ces explications, ou conséquences Théologiques, vous serez traité d'Hérétique, on vous excommuniera, &c. Je repons à cela, que les Hommes feront tout ce qu'il leur plaira; mais que je sais fort bien que je ne puis être Hérétique aux yeux de Dieu, tandis que je reconnois

Jesus-Christ pour mon Seigneur & mon Roi, que j'embrasse sincèrement son Evangile, que je m'applique de toutes mes forces à en rechercher le véritable sens, & que je reçois avec soumission tout ce que je crois avoir été révélé dans ce sacré Livre.

IL en est a cet égard des Sujets de Jesus-Christ, comme des Sujets des Princes de ce Monde. Tandis qu'un Homme se soumet sincèrement à la volonté de son Prince, autant qu'il est en sa puissance de la découvrir, il est sans contredit son fidele Sujet, & il ne cesse de l'être, que lorsqu'il rejette actuellement ce qu'il croit que son Souverain a eu dessein de lui prescrire. Il en est de même d'un Chrétien, qui lit l'Ecriture pour s'instruire de la volonté de Jesus-Christ. S'il vient à se tromper dans l'explication qu'il donne à certains Passages de l'Ecriture, s'il croit y voir des choses qu'n'y sont pas, ou qui sont même directement contraires à la pensée de l'Ecrivain sacré, il ne laisse pas d'être un véritable Sujet de Jesus-Christ, un vrai Membre de son Roïaume, tandis qu'il ignore de bonne-foi que ces Passages signifient toute autre chose que ce qu'il leur fait signifier. C'est une consequence qu'il faut nécessairement admettre, à moins qu'on ne veuille soutenir qu'on ne peut-être véritable Serviteur de Jesus-Christ, si l'on n'entend dans son vrai sens tout ce que Jesus-Christ & ses Apôtres ont enseigné. Auquel cas, il faudra
dire

dire qu'il n'y a point eu de véritable Chrétien depuis les Apôtres.

LORS donc qu'un Chrétien, après avoir fait tous ses efforts pour découvrir le vrai sens d'un Passage, vient à être persuadé qu'il signifie telle chose dans l'intention de Jesus-Christ, il est obligé, en vertu de l'obéissance & de la fidélité qu'il lui doit, de soumettre son esprit, & de croire ce Passage dans ce sens-là; autrement, il se revolté contre Jesus-Christ, il rejette son Autorité, il ne le reconnoit plus pour le Messie & révoque en doute sa Mission divine. Ainsi, qu'un Homme qui croit en Jesus-Christ, trouve la *Consubstantiation* dans l'Ecriture, il est obligé de la croire, il ne peut la revoquer en doute sans fouler aux piés l'Autorité de son Divin Maître; &, quoique peut-être Jesus-Christ ni les Apôtres n'aient jamais enseigné une telle Doctrine, il ne laisse pas néanmoins d'être toujours Chrétien & véritable Sujet de Jesus-Christ. Mais, ce qui est un Article de Foi pour ce Chrétien-là, ne l'est pas pour moi, si l'explication qu'il donne à tels ou tels Passages me paroît contraire à l'intention de l'Auteur de l'Ecriture. Car, en ce cas-là, la même raison qui l'oblige à recevoir cette Doctrine, m'oblige moi à la rejeter. Il la soutient comme véritable, parce qu'il la croit fondée sur l'autorité de l'Ecriture; il ne peut faire autrement, sans renoncer à l'obéissance qu'il a vouée à Jesus-Christ. Mais cette même obéissance, que je lui dois aussi en qualité

de son Snjet, m'empêche absolument d'admettre cette Doctrine, tandis que je la crois contraire à l'Ecriture ou aux lumieres de la Raison.

Si le Chrétien, dont je parle, vouloit là dessus me traiter d'Hérétique, & m'exclure de l'Eglise de Christ, à cause que je ne vois pas la même chose que lui dans l'Ecriture, quoique je lui déclarasse que je ne soutiens rien que je ne croie très sincèrement conforme à la Doctrine qu'elle contient; auroit-il droit de se plaindre de moi, si je le traitois d'Hérétique à son tour, parce qu'il explique l'Ecriture autrement que moi? En effet, qu'est-ce qu'il pourroit alléguer en sa faveur? Diroit-il que je lui fais tort de l'accuser d'Herésie, parce qu'il ne soutient rien qui ne soit conforme à l'Ecriture? Mais, la question est de savoir s'il est bien vrai qu'il ne croit & n'enseigne rien qui ne soit conforme au vrai sens des Livres Sacrés; car c'est ce que je lui nie absolument: & je ne peux faire autrement que de le nier, tandis que je persisterai dans le sentiment où je suis. Reste donc que mon Antagoniste se contente de dire qu'il croit sincèrement que sa Doctrine est conforme à l'Ecriture, qu'il ne la soutient que par cette raison-là, & qu'avec une telle disposition d'esprit il ne peut être *Hérétique*. Mais, si cette raison est bonne dans sa bouche, pourquoi ne le seroit-elle pas dans la mienne, ou dans celle d'un autre?

CONCLUONS donc, que ceux qui ne sou-
tien-

tiennent rien qu'ils ne croient sincèrement avoir été enseigné par Jesus Christ & par ses Apôtres, sont tous Sujets de ce Divin Seigneur, & tous Membres de son Eglise; qu'ainsi ils n'ont aucun droit de s'anathématiser les uns les autres, ni de se damner mutuellement, malgré le grand nombre d'Opinions différentes qui les partagent en tant de Sectes; & qu'ils sont tous également autorisés à soutenir leurs sentimens, tandis qu'ils les croient conformes à la Doctrine de Jesus-Christ & des Apôtres, telle qu'ils la peuvent découvrir dans l'Ecriture Ste, après une recherche sincère, exacte, & dégagée de tout intérêt particulier, d'amour de parti, de passion, & de tout injuste préjugé, du moins autant que chacun en est convaincu en soi-même par le témoignage de sa propre conscience: de quoi Dieu seul peut être le Juge.

CETTE consequence me paroît si juste & si bien fondée, que je ne crois pas qu'aucun Protestant puisse raisonnablement la nier. Pour les Catholiques Romains, ils peuvent la rejeter selon leurs Principes; mais, ces Principes n'étant pas bien fondés, comme nous le montrerons bien-tôt, ils ne pourront pas empêcher de tirer contre eux la même consequence. Mais, pour revenir aux Protestans, je dis que, selon leurs Principes, ils ne peuvent se dispenser d'admettre cette consequence. Car ils conviennent tous de ces Principes: 1. Que l'Ecriture est l'unique Regle de notre Foi: 2. Qu'il n'y a présentement sur la terre aucun Inter-

Interprete infallible de l'Ecriture: 3. Que chaque Fidele est non seulement en droit, mais qu'il est obligé même, d'examiner les choses par lui-même, de lire l'Ecriture, d'en chercher le veritable sens, & de ne former sa Foi que sur ce qu'il y aura trouvé, & non pas sur l'autorité de quelque Homme, ou de quelque Assemblée d'Hommes, que ce soit. Voilà ce que les Protestans ont déclaré mille & mille fois tant de vive voix que par écrit. Mais, s'ils admettent sincèrement ces Principes, comme ils n'en disconvendront pas sans doute, il faut qu'ils reconnoissent, que chaque Chrétien a un droit égal d'interpréter l'Ecriture pour soi-même, & qu'une Doctrine, qui est un Article de Foi pour un Chrétien qui la voit dans l'Ecriture, ne l'est pas pour un autre qui ne sauroit l'y trouver. D'où il s'ensuit évidemment, qu'aucun Protestant n'a droit de diffamer, d'anathématiser, & de traiter comme Hérétiques, ceux, qui, après avoir étudié l'Ecriture avec tout le soin dont ils sont capables, y voient toute autre chose que ce qu'il y voit lui-même.

Vous trouvez, par exemple, les Dogmes de la *Consubstantiation*, de l'*Ubiquité*, de la *Predestination absolue*, dans l'Ecriture. Eh bien, vous devez les croire. Vous ne sauriez vous en dispenser, j'en conviens, puisque vous les regardez comme révélées de Dieu. Mais, si je rejette ces mêmes Dogmes, parce que je ne saurois les découvrir dans l'Ecriture, je ne vois pas que vous puissiez-vous emporter contre moi, me dé-

crier,

Co
crier
abom
peux
prête
oblig
que
fectiv
couv
pour
l'Ecr
reten
donn
Liste
croie
Qu'e
dans
être
de le
que
M
dez-
me
puis
sur v
Doct
cateu
Grec
que;
gros
tions
Hon
D'ai
verse
tous
cord

crier, & me damner comme un Hérétique abominable. Voilà, dis-je, ce que je ne peux comprendre, à moins que vous ne prétendiez, que, pour être sauvé, je suis obligé de croire que toutes les Doctrines, que vous voyez dans l'Ecriture, y sont effectivement, quoique je ne puisse les y découvrir moi-même. Mais, si cela est, pourquoi me recommandez-vous de lire l'Ecriture, d'examiner toutes choses, & de *retenir ce qui est bon*, comme St. Paul l'ordonne? Que ne me donnez-vous plutôt une Liste de toutes les Doctrines, que vous croiez renfermées dans ce sacré Livre? Qu'est-il besoin que je les aille chercher dans l'Ecriture, où je ne les trouverai peut-être point, puisque je suis également obligé de les croire, soit que je les y trouve, ou que je ne les y trouve pas?

MAIS encore, sur quoi fondé prétendez-vous que je croie qu'un certain Dogme est renfermé dans l'Ecriture, si je ne puis l'y apercevoir moi-même? Ce n'est pas sur votre pure Autorité. Car, que vous soyez Docteur, Professeur en Theologie, Prédicateur; que vous sachiez du Latin, du Grec, de l'Arabe, de l'Hébreu, & du Syriaque; que vous ayez même composé de gros Livres sur les plus importantes Questions de la Theologie; vous êtes pourtant Homme, c'est-à-dire, sujet à vous tromper. D'ailleurs je ne vois pas que ceux, qui sont versés dans ce même genre d'étude, fassent tous les mêmes découvertes, ni qu'ils s'accordent dans leurs interprétations. Bien loin

loin de-là, l'un dit blanc, l'autre dit noir. Il faut donc qu'il y en ait quelques-uns de part ou d'autre qui s'égarent, & qui donnent à gauche. Mais, qui décidera entre les uns & les autres ? Qui sera le plus habile de tous ?

CONCLUONS de là, que nul Homme n'est en droit de décider pour un autre de ce que l'Écriture veut que l'on croie. Autrement cet Homme, quel qu'il soit, se met à la place de Jesus-Christ, il égale son Autorité à la sienne, il veut faire passer ses interprétations pour aussi authentiques que le Texte de l'Écriture-même, quoiqu'elles soient peut-être fort contraires à l'intention de l'Auteur de ce Sacré Livre. Car enfin, les interprétations des Docteurs sur un grand nombre de Passages étant fort différentes, & souvent contraires les unes aux autres, & le sens de chaque Passage particulier étant unique, il ne peut y avoir qu'une interprétation de vraie, toutes les autres sont fausses. Or, qui me répondra que telle interprétation, qu'on veut me faire recevoir, ne soit pas du nombre des fausses ? Je ne peux donc ni ne dois les recevoir, si je ne puis me convaincre par moi-même de leur vérité.

D'ICI il est aisé de s'apercevoir combien il y a de faux, d'injustice même, à prétendre faire adopter à d'autres nos propres Opinions, sous peine de taxer d'erronées, de dangereuses, toutes celles qui s'en écartent. Ne seroit-il pas plus équitable, plus convenable à des Hommes toujours capables de

se méprendre, de respecter dans autrui une liberté que Dieu lui même ne veut point contraindre, de renvoyer chacun à voir les choses de ses propres yeux, à les voir par lui-même & pour lui même; car il est essentiel de remarquer ici, que chacun devroit se contenter de décider pour soi, & de ne décider qu'à proportion que les choses lui paroissent évidentes.

ON me dira sans doute ici, que je ne prens pas la chose comme il faut: qu'à la vérité, pour être sauvé, je ne suis pas obligé de croire tout ce que croit, ou a crû, tel ou tel Docteur; mais qu'il y a certains Articles nécessaires, certains Points fondamentaux, qu'il faut croire de foi explicite, & qu'on ne peut rejeter sans être Hérétique & hors de la voie du Salut. Mais, cette objection tombe d'elle-même, après ce qu'on vient de voir; car, si l'Ecriture est l'unique Regle de notre Foi, tous ces Articles doivent être proposés dans les propres termes de l'Ecriture; auquel cas, tous ceux qui croient en Jesus-Christ les recevront volontiers. Mais, si on les exprime en d'autres termes, ce ne seront plus que des gloses, ou des explications, d'un simple Homme, que personne ne sera tenu de recevoir qu'autant qu'il les jugera conformes à l'Ecriture. De plus, toutes les vérités nécessaires au Salut étant contenues dans l'Ecriture d'une maniere claire & proportionnée à l'intelligence des plus simples, quelle raison peut-on alleguer qui oblige de les expli-

expliquer en d'autres termes qu'en ceux de l'Ecriture même? N'est-ce pas vouloir être plus sage que le S. Esprit, & prétendre qu'on peut mieux expliquer, & rendre plus intelligibles, les Vérités du Salut, que les Hommes inspirés n'ont fait? Aussi, quel est l'effet ordinaire de cette orgueilleuse présomption? C'est que bien loin que ces explications prétendues éclaircissent la Doctrine de l'Ecriture, elles l'embroüillent le plus souvent, & excitent de violentes disputes. Les Docteurs feroient donc mieux de s'abstenir de leurs gloses & paraphrases sur les Articles qu'ils prétendent être fondamentaux; car, si ces Articles sont véritablement tels, ce que l'Ecriture nous en dit suffit pleinement pour instruire un chacun de ce qu'il doit croire sur ces matieres.

AJOUTONS encore, que, si la créance explicite des Articles, que les Theologiens des differens Partis font passer pour fondamentaux, & qu'ils déterminent chacun selon leur fantaisie; (car ils ne s'accordent point sur cette Question non plus que sur beaucoup d'autres :) si, dis-je, la créance explicite de chacun de ces Articles est absolument nécessaire à Salut, c'en est fait du Salut des Laboureurs, des Artisans, & mêmes de toutes les Personnes sans étude. Car, avant que de pouvoir croire une Proposition, ou un certain Point de Doctrine, quel qu'il soit, il faut en comprendre le sens. Or, parmi ces Articles qu'on nous donne pour fondamentaux, il s'en

trouve

trouve plusieurs que les Laboureurs, les Artisans, & beaucoup d'autres Personnes ne sont pas en état d'entendre ni de concevoir, du moins dans le sens que les Théologiens donnent aux termes dont ils se servent pour les exprimer; car, pour être en état de comprendre leur Doctrine & ce qu'ils veulent qu'on croie sur les Points dont il s'agit, il faudroit avoir étudié la Théologie Scholastique & la Métaphisique d'Aristote. Ainsi, comment veut-on que les gens sans étude puissent avoir une Foi explicite sur ces Articles? Avant que de pouvoir donner son consentement à une proposition, il faut du moins avoir quelques idées de ce que signifient les termes qui la composent: or, c'est ce qui passe visiblement la portée des ignorans à l'égard de plusieurs de ces Points de Doctrine dont il est question. Concluons donc, qu'ils ne sont pas tenus là-dessus à l'impossible, & qu'on a tort de mettre ces Articles obscurs & difficiles à entendre au rang des Points fondamentaux. Mais, c'en est assez là-dessus. Parlons présentement de l'Eglise Romaine.

Nous avons dit ci-dessus, que cette Eglise a droit, supposée la vérité de ses principes, de traiter d'hérétiques tous ceux qui entendent l'Ecriture autrement qu'elle, & qui ne se soumettent pas à ses décisions: ce que les Protestans ne peuvent pas faire sans contredire aux principes qu'ils admettent, comme on vient de le voir. La raison de cette différence est, que l'Eglise

Romaine prétend être infaillible, au lieu que les Protestans ne s'arrogent point une semblable prérogative. Ainsi les Catholiques-Romains raisonnent conséquemment, lorsqu'après avoir posé l'infaillibilité de leur Eglise, ils en concluent que tous les Chrétiens sont obligés de se soumettre à ses décisions, & qu'elle a droit de foudroyer de ses Anathemes tous ceux qui refusent de lui obéir & d'embrasser sa Doctrine. Il faut l'avouer, la conséquence est incontestable, supposée une fois la vérité du principe. Mais, il est question de savoir, s'il est bien vrai que l'Eglise Romaine soit infaillible, & que Jesus-Christ lui ait conféré le grand Privilège de ne pouvoir errer sur les matières de Foi. Car, si cela étoit, l'infaillibilité de l'Eglise Romaine seroit sans contredit un Article fondamental, que tout Chrétien seroit obligé de croire; & Jesus-Christ auroit proposé cet Article si nettement, qu'il n'auroit pas été possible de ne le pas voir dans les Ecrits des Evangelistes & des Apôtres. On l'y verroit, dis-je, exprimé aussi clairement & aussi souvent que celui-ci, savoir, que *Jesus est le Messie*. Cependant, il y a je ne sai combien de Chrétiens, qui, quoiqu'extrêmement opposés en d'autres choses, s'accordent à soutenir, qu'il est impossible de prouver par l'Ecriture cette prétendue infaillibilité.

LES Catholiques - Romains eux-mêmes n'en ont encore pu convenir entre eux, & ne le pourront jamais, ou je serois bien trompé: quoiqu'il en soit, il est certain du

moins

moins qu'ils n'ont encore pû convenir du sujet en qui réside cette infailibilité qu'ils attribuent à leur Eglise. Chacun fait les grandes disputes que les Docteurs Romains ont là-dessus entre eux. Les uns prétendent, que ce rare Privilège n'a été accordé qu'au Pape seul. Les autres le nient fortement, & soutiennent que ce n'est qu'à un Concile vraiment écuménique qu'une Prérogative si sublime appartient. Enfin, un tiers Parti, pour tâcher d'accorder les deux autres, soutient, qu'en matière de Foi, les décisions, pour être infailibles, doivent émaner du Pape & du Concile unis ensemble. Sans entrer plus avant dans cette matière, contentons-nous de remarquer ici deux choses.

La première est, que les objections que ces Docteurs se font les uns aux autres, dans les disputes qu'ils ont sur ce sujet, suffisent pleinement pour détruire chacune de ces Hypothèses. Ainsi, l'on pourroit se passer, si l'on vouloit, d'employer contre eux d'autres armes que celles qu'ils nous prêtent eux-mêmes, pour les battre également en ruine.

NOTRE seconde Remarque est, que les Catholiques - Romains conviennent eux-mêmes, qu'ils ne peuvent prouver la prétendue infailibilité de leur Eglise que par l'Ecriture. D'où il s'ensuit manifestement, que, si je ne vois rien de tel dans les Passages qu'ils citent pour établir ce Dogme, je ne suis point obligé de le croire. Au contraire, si je suis persuadé que ces Passa-

ges ont tout un autre sens, que celui que l'Eglise Romaine leur attribue, je ne puis embrasser l'explication qu'en donne cette Eglise, sans mépriser l'autorité de Jesus-Christ même. Et si, sans entendre ces Passages, je reçois aveuglément l'interprétation des Docteurs Romains, je ne crois plus l'infailibilité de l'Eglise Romaine sur l'autorité de Jesus-Christ, mais sur celle de ces Docteurs. Auquel cas, une autre Eglise n'a qu'à se dire infailible, à quoi la plupart n'ont que trop de penchant, les voilà à deux de jeu, & également bien fondées par rapport à moi. Je ne suis donc obligé de croire l'infailibilité d'aucune Eglise, qu'au cas que je trouve que c'est une Vérité révélée. C'est pourquoi, si, après avoir consulté l'Ecriture, je ne vois pas qu'elle attribue un tel privilège à aucune Eglise, je ne puis ni ne dois le croire, & personne n'a droit de m'y contraindre. Si quelqu'un donc l'entreprendoit, ce ne pourroit être qu'injustement; ainsi que toutes les raisons, qu'on vient de produire en ce Chapitre, le montrent évidemment.

CHAPITRE X.

Réponses à quelques Objections contre la Doctrine du Chapitre précédent.

IL arrive souvent, que les difficultés & objections qu'on se forme soi-même, pour combattre la vérité de quelque proposition.

position que ce soit, font plus d'impression sur l'esprit, que les preuves les plus fortes qu'on puisse apporter au contraire. C'est ce qui m'engage à réfuter quelques objections que j'ai souvent entendu faire contre ce que nous venons d'établir, & qui l'emportent dans l'esprit de bien du monde sur les raisons les plus évidentes.

I. L'on impute à cette Doctrine l'absurdité des changemens, auxquels nous serons toujours sujets, tandis que nous nous remettrons si fort à la conduite de nôtre Raison, pour juger de ce que nous devons croire. Nous ne serons pas seulement différens les uns des autres, mais souvent de nous-mêmes. Nous changerons de Religion aussi souvent que d'habits. Aujourd'hui nous serons Papistes, demain Luthériens, & bientôt après Calvinistes. J'avoué d'abord, que l'inconstance est une grande imperfection; c'en est une même dans le Sexe le plus foible, & elle paroît tout-à-fait indigne des Hommes, sur-tout dans l'affaire la plus importante de la vie, qui est le choix d'une Religion. Cependant, je ne vois pas que la crainte de ce scandale doive nous obliger à nous soumettre aveuglément à toutes les Opinions qui regnent dans la Société où nous sommes nés. Au contraire, nous sommes obligés, comme on l'a prouvé ci-dessus, d'examiner soigneusement si ces Opinions sont conformes aux Lumieres de la Raison & à celles de la Révélation. Et, après que cette recherche aura été dûment faite, il n'y a pas d'ap-

parence que nous changions si souvent & si légèrement; ou du moins, si nous le faisons, ce sera une grande marque, (quoiqu'à la vérité non pas infallible,) que nous n'avons pas apporté au commencement toute la diligence & l'exactitude que nous devons dans cette recherche. Car, si nous avions suivi exactement les Régles que nous prescrit la Raison, il y a beaucoup d'apparence que nous aurions suspendu nôtre jugement, lorsque nous n'aurions pas eu des preuves claires, & convaincantes, soit de la Révélation en elle-même, soit du sens de la dite Révélation. Ainsi, quand nous aurons une fois solidement établi nôtre créance, si nous y rencontrons quelques difficultés imprévûes, encore que nous ne trouvions pas d'abord moien de les résoudre, nôtre Raison ne voudra pas pour cela que nous changions incontinent d'avis. Au contraire, elle suspendra ses résolutions, elle fera de nouvelles réflexions, & se tournera en mille manières différentes, plutôt que de désespérer d'y pouvoir répondre. Que si après tout cela les objections demeurent invincibles, elle considérera d'un autre côté, si elle se déterminoit maintenant à changer d'avis, quelle réponse elle feroit à tous les argumens qui sont pour sa première Opinion; &, si par événement les difficultés se trouvoient égales des deux côtés, elle choisira plutôt de rester comme elle étoit, que d'innover davantage. Cette Règle bien observée, nous ne serons pas sujets à de réquens changemens. Véritablement, nous

ne ser
chang
ni mē
cette

M A
en no
malhe
seroit
vincib
ne ca
Car,
tés, &
d'une
subir
chante
voir q
brasser
justice
erroné
que l
bles;
pugna
de la
effet,
accuse
nous
Et ce
quand
les mo
possibl
U N
c'est q
qu'elle
d'Hon
qu'elle

ne serons point hors de toute possibilité de changer ; mais aussi n'est-il pas nécessaire, ni même possible, que nous le fassions pendant cette vie.

MAIS, si après avoir fait tout ce qui est en nous pour bien choisir, nous avons le malheur de nous méprendre, notre erreur seroit involontaire, & doit être censée invincible en ce cas ; & par conséquent elle ne causera point notre perte éternelle. Car, de même que la liberté de nos volontés, & le pouvoir que nous avons d'agir d'une manière ou d'une autre, nous fait subir avec justice la punition de nos méchantes actions ; ainsi il n'y a que le pouvoir que nous avons de discerner & d'embrasser la vérité, qui peut nous exposer avec justice à des punitions pour nos créances erronées. Il ne faut donc point penser que les erreurs de créance soient damnales ; parce que cette Opinion est trop répugnante à l'idée que nous devons avoir de la justice & de la bonté de Dieu. En effet, ne seroit-ce point blasphémer, & accuser Dieu d'injustice, que de dire qu'il nous punit pour des erreurs inévitables ? Et certainement elles sont inévitables, quand on y tombe après avoir pris tous les moyens, & avoir fait tous les efforts possibles, pour les éviter.

UNE autre raison de rejeter cette idée, c'est qu'elle répugne trop à la Charité, & qu'elle efface le nom de plusieurs millions d'Hommes du Livre de Vie, pour un seul qu'elle y retient. En effet, à comprendre

tous les Hommes & tous les Siècles, le nombre de ceux qui ont tenu des erreurs & des erreurs considérables, que nous estimons très-manifestes, quoiqu'elles ne leur aient point paru telles, est infiniment plus grand que de ceux qui ont été assez heureux pour connoître la Vérité. Ainsi, l'on ne devroit pas enseigner, que les erreurs de créance sont capables de causer nôtre damnation, à moins qu'on ne pût nous donner le détail exact de celles qui le font; parce qu'on demeure d'accord que toutes ne le font pas, & que l'incertitude de cette distinction seroit capable de faire douter, ou plutôt de faire desespérer du salut tous ceux qui y réfléchissent. Car, nous savons que nous ne pouvons être exempts d'erreurs pendant cette vie : or, l'on veut que nous croions qu'il y a de ces erreurs qui sont damnables, sans pourtant nous faire connoître lesquelles ce sont. Dans cet état, de quel repos pouvons-nous jouir dans nos consciences?

AJOUTEZ de plus, que si les erreurs de nos Entendemens sont des péchés, il est impossible de s'en repentir; car, la repentance présume la connoissance du péché: mais, ni l'une ni l'autre n'a lieu dans les erreurs de l'Entendement, parce que nous ne pouvons pas nous affliger d'une opinion comme erronée, tandis que nous sommes encore persuadés qu'elle est véritable. Cependant, il est constant que Dieu nous ordonne de nous repentir de nos péchés, & que c'est sous cette condition qu'il nous en promet le pardon.

Or, quelle appa-
ren-

rence y a-t-il qu'il nous impose une condition qu'il nous est impossible de remplir?

ENFIN les grandes apparences de vérité, qu'ont souvent les erreurs, nous doivent encore persuader, que Dieu ne les punira pas avec rigueur. En vérité, on ne conçoit pas que cela se puisse accorder avec la bonté de Dieu, d'avoir tellement caché, enveloppé, & presque déguisé la Vérité, s'il avoit eu dessein de punir l'erreur par une sentence aussi sévère, que celle de la perte éternelle. Sans doute que celui, qui nous a donné des règles capables de si différentes interprétations, tandis qu'il lui étoit facile de les rendre claires & intelligibles également à tout le monde dans un sens unique & fixe, veut bien aussi que nous les interprétions diversément. Les Hommes sont donc trop rigides en ceci à l'égard les uns des autres. A la vérité, si les erreurs de créance précipitoient nécessairement les Hommes dans l'Enfer, si elles étoient de vraies gangrènes, autant mortelles que contagieuses; j'avoue volontiers, que la charité & la prudence nous obligeroient à nous servir du fer pour les retrancher. Mais, ces sortes de maladies ne sont pas si mortelles que les Medecins prétendus des Ames le disent, pour augmenter leur réputation.

II. ON fait une autre Objection, qui paroît extrêmement forte à bien des gens, & à laquelle les partisans de la soumission aveugle donnent des couleurs tout-à-fait tragiques. Ils disent donc, que si on laisse

cette liberté de sentimens aux Particuliers, elle fera naître autant de Religions qu'il y a de personnes au monde; & que par conséquent elle produiroit par-tout une confusion & un desordre, qui seroient incompatibles avec le repos ou plutôt avec l'Etre même de la Société Civile.

L'ACCUSATION est grave; & si, par aventure, nôtre Raison se trouve coupable, & demeure convaincuë d'une Furie si pernicieuse, il faudra la tenir bien enchainée dans l'obscurité; mais, j'espere qu'elle s'en justifiera. On fait que la Philosophie ancienne étoit partagée en plusieurs Sectes, comme les *Pythagoriciens*, les *Epicuriens*, les *Stoiciens*, les *Platoniciens*, les *Péripatéticiens*, les *Ciniques*, les *Stratoniciens* &c., qui différoient tous sur les Points les plus importans, tels que sont la *Liberté des Actions humaines*, l'*Immortalité* & la *Spiritualité de l'Ame*, l'*Existence* & la *Nature des Dieux*, le *Soin qu'ils prennent du Gouvernement du Monde*, &c. Cependant, cette diversité d'Opinions sur des matières de si grande importance ne causa jamais aucun trouble dans la Grece. Chacun gardoit son opinion avec plus de sûreté & de liberté qu'il ne jouïssoit de ses biens; & on étoit si éloigné de croire que la différence des sentimens entre les Philosophes pût être la cause de quelque desordre, que les Epicuriens, aussi bien que les autres, recevoient des Apointemens du Public.

IL en étoit de même à l'égard de la Religion des Anciens, que de leur Philosophie.

phie
sein
& d
les a
des
aucu
de C
ble c
que
der
bien-
M
gné
men
jetté
chôte
de vi
naçar
dans
le zé
eux l
cès,
ne v
mens
ici v
vérité
rien
tes pe
cer l'
les P
sans c
fet?
Etats
cun u
n'y a

phie. L'ancienne Rome avoit dans son sein plus de six cens sortes de Religions & de Cultes différens. La plupart des Villes avoient des Divinités différentes les unes des autres. Et cependant on ne lit dans aucun Historien que cette grande diversité de Cultes ait jamais causé le moindre trouble dans la Société. Pourquoi cela? *C'est que chacun étoit assez équitable pour accorder aux autres la même Liberté, dont il étoit bien-aise de jouir lui-même.*

MAIS, si l'esprit de persécution avoit régné parmi eux, s'ils s'étoient réciproquement condamnés aux fagots, s'ils s'étoient jetés les uns les autres dans de noirs cachots, enfin s'ils s'étoient fait toutes sortes de violences en ce monde, en s'entre-mençant encore d'une éternelle damnation dans l'autre, pour enflammer par ce moyen le zèle des ignorans, on auroit vû parmi eux les mêmes desordres & les mêmes excès, qu'on voit aujourd'hui parmi ceux qui ne veulent laisser aucune Liberté de sentimens en matière de Religion. C'en'est pas ici une réflexion faite à la légère, c'est une vérité mise dans tout son jour par l'expérience. En effet, combien y a-t-il de disputes permises, & qui ne sont que pour exercer l'esprit, qu'on agite entre les Medecins, les Philosophes, & les Théologiens mêmes, sans qu'elles produisent aucun mauvais effet? Qu'on jette encore les yeux sur les Etats, où le sage Magistrat accorde à chacun une équitable Liberté de conscience; il n'y a personne qui du premier coup d'œil
ne

ne reconnoisse quelle paix & quelle tranquillité leur Principe de Tolérance répand dans ces heureux Païs, malgré le grand nombre de Sectes qui s'y trouvent, & qui y jouissent chacune du libre exercice de leur Religion.

EST-IL maintenant difficile de concevoir la raison pourquoi il s'est ensuivi tant de desordres, & tant d'effusions de sang, depuis que la Reformation eût une fois ouvert la porte à cette Liberté de sentimens en matiere de Religion? Car, hélas! l'Allemagne, la France, les Païs-Bas, l'Angleterre, & l'Ecosse, en savent bien que dire, n'ayant été que trop long-tems les affreux théâtres des sanglantes tragedies qui se sont jouées pour ce sujet. Mais, si l'on examine bien la cause des barbaries & des cruautés inouïes qui se sont commises à cette occasion, on trouvera que ce n'est pas l'usage général de cette Liberté, mais l'appropriation & la restriction que certaines Gens en font à eux-mêmes, qui est la véritable, & même, comme je crois, l'unique source de tous ces desordres. En effet, peut-on s'imaginer une Doctrine plus douce & plus paisible, que celle qui permet la diversité des créances? Car, quel sujet y a-t-il de trouble, quand chacun a la Liberté de tenir son opinion en repos, & qu'il est persuadé qu'il doit accorder la même Liberté aux autres? Mais si, nonobstant la vaste étendue de probabilités qui se trouvent en toutes sortes de recherches, & encore plus particulièrement en celles de la Religion, com-

comme étant obscures & inévidentes d'elles-mêmes, des Gens se coiffent néanmoins de cette imagination que toutes les opinions, qui ne tombent pas justement dans leur sens, sont iniques & damnables, & qu'il n'est point d'autre chemin qui conduit au salut, que celui par lequel ils passent; c'est-là que nous pouvons observer que la confusion & que les calamités sont d'une conséquence inévitable. Car, si nous sommes obligés de lier les mains à un furieux, pour l'empêcher de se donner la mort ou de la donner à d'autres, la charité nous oblige encore plus de nous servir de la force pour empêcher qu'on ne prenne la route qui conduit, selon nous, à la perdition éternelle.

De plus, l'intérêt particulier & le soin de notre posterité nous y engage encore; car nous craignons, que, sans l'extinction des Hérésies, elle ne courût risque d'être traitée par la Secte opposée avec la même rigueur que celle que nous employons contre elle. C'est ainsi que ce génie de persécution arme tous les hommes les uns contre les autres. En effet, pour me garantir des violences qu'on me feroit, la prudence veut que je mette, autant que je puis, mon Ennemi hors d'état de me nuire. Concluons de-là, que les miseres, qui ont suivi la diversité des Opinions parmi les Chrétiens, sont provenuës absolument de ces deux abus: savoir, que les hommes ont attaché l'infailibilité & le salut à leurs propres sentimens, & au contraire l'erreur & la damnation à ceux des autres.

III. Nous ne toucherons plus qu'une Objection, de toutes celles qu'on a coûtume d'entasser les unes sur les autres contre le sentiment que nous défendons ici. Elle consiste à dire, que les Ecclesiastiques étant préposés pour instruire le Peuple dans la Religion, celui-ci doit les en croire sur ces matières; & qu'il ne doit pas avoir moins de confiance en eux à cet égard, qu'il n'en a dans les Medecins & les Avocats pour ce qui concerne le Droit & la Médecine. Il y auroit plusieurs Réflexions à faire sur cette Objection, & qui pourroient toutes à leur maniere y servir de réponse. Mais, pour éviter la prolixité, nous nous contenterons d'en indiquer seulement quelques-unes de celles qui nous sont venues dans l'esprit en méditant sur ce sujet.

1. PUISQU'IL est permis à tout le monde d'étudier la Jurisprudence & la Médecine, & que chacun peut suivre ses propres lumieres lorsqu'il a quelque procès ou quelque maladie, quoiqu'il y ait des Hommes qui fassent une Profession particulière de ces Sciences; pourquoi n'auroit-on pas la même Liberté par rapport à la Théologie? Qu'est-ce qui empêche qu'un Homme ne puisse s'appliquer à cette Science? Or, si par son étude il vient à acquérir autant de connoissance de la Théologie, que celui qui porte le Bonnet de Docteur, pourquoi ne lui seroit-il pas libre de suivre son sentiment sur un Point de Doctrine? D'où il me semble que je suis en droit de conclure qu'il n'y a aucune nécessité de s'en rapporter

au

au sentiment de qui que ce soit en fait de Théologie, non plus qu'en fait de Médecine & de Droit.

MAIS 2. quand j'accorderois que les hommes sont obligés en général de s'en rapporter en matière de Médecine & de Droit à ceux qui exercent ces Professions, on n'en pourroit tirer aucune conséquence pour la Théologie; parce que ce sont des Cas tout differens, comme il est facile de le prouver. En effet, lorsque ne me sentant pas assez versé, soit dans le Droit, soit dans la Médecine, j'ai recours à un Avocat ou à un Medecin, je ne suis obligé en aucune manière de croire les principes ou les sentimens, sur lesquels les procédures de l'un, ou les ordonnances de l'autre, sont appuyées, ni d'entrer même en aucune connoissance là-dessus. Le Médecin peut me guérir, l'Avocat peut me faire gagner mon procès, quoique je sois très-ignorant à l'égard de toutes les choses qui regardent leurs Professions; parce qu'on peut agir dans ces cas-là par Procureur. Mais, en matière de Religion, c'est toute autre chose: je suis dans l'obligation de faire moi-même profession de telles ou telles *Opinions*. Je ne puis dans ces sortes d'affaires en substituer un autre en ma place. Ce sera ma Foi qui me sauvera, & non pas celle de mon voisin. D'où je conclus, qu'il est indispensablement de mon devoir d'examiner & de juger par moi-même, sur le chapitre de la Religion, au lieu que je suis très-libre d'étudier, ou non, le Droit & la Médecine.

3. ON a beaucoup plus de sujet de s'en fier aux Médecins & aux Avocats en fait de Médecine & de Droit, que non pas aux Ecclésiastiques en matière de Théologie. Pour en être convaincu, il ne faut que considérer la manière toute différente avec laquelle les uns & les autres s'appliquent respectivement à ces diverses Sciences, & dont ils sont obligés chacun de s'acquitter des fonctions qui regardent leur Profession. L'unique intérêt des Médecins & des Avocats est de se rendre habiles dans les Sciences qu'ils veulent professer, d'aprofondir les matières qui en font le sujet, & de discerner sur toutes ces choses les sentimens véritables de ceux qui ne le sont pas. De plus, ils ne sont, ni établis, ni gagés, pour défendre les fausses Opinions qui peuvent être dans leurs Professions. L'Avocat & son Client, le Médecin & son Patient, ont un intérêt égal dans le succès, soit d'un procès, soit d'une cure.

M A I S, il n'en est pas de même des Ecclésiastiques. Le but, où tendent leurs études, n'est pas de rechercher quelles sont les opinions les plus saines & les plus conformes à la Vérité en matière de Religion & de Théologie, mais seulement d'apprendre l'Art de soutenir méthodiquement les Dogmes qui passent pour Articles de Foi dans la Société dont ils se destinent à devenir les Conducteurs. Aussi leur unique soin est-il de chercher des raisons pour appuyer ces Dogmes, & pour s'en persuader le plus fortement

Co
ment
qu'ils
leur
l'habi
les
distinc
dans
jamai
mes,
les ra
sans d
paren
que la
gneus
exame
vie d'
Diabl
voie.
point
donne
preven
les au
ner le
extrac
A
chose
aux y
(les f
blis &
l'incu
le plu
thodo
& qu
Pais

ment qu'ils pourront; parce qu'ils savent qu'ils ne seront considérés & avancés dans leur Parti, qu'à proportion du zèle & de l'habileté qu'ils feront paroître à défendre les Opinions qui constituent la caractére distinctif de la Secte. Je laisse à juger si, dans cette disposition d'esprit, ils examinent jamais bien sincèrement la vérité de ces Dogmes, & s'ils présentent dans une juste balance les raisons pour & contre. On m'avouera sans doute, qu'il n'y a pas beaucoup d'apparence à cela. Au contraire, nous voyons que la plupart d'entre eux détournent soigneusement leurs Sectateurs d'un pareil examen, & qu'ils leur disent que cette envie d'examiner est une subtile tentation du Diable, qui cherche à les écarter de la bonne voie. Il est donc tout visible, qu'il n'y a point de Profession, où l'on soit plus exposé à donner dans les écarts, où les préjugés, la prévention, l'esprit de parti, l'intérêt, & les autres passions, sont capables d'entraîner les hommes, si l'on n'a une droiture extraordinaire d'esprit & de cœur.

A quoi nous ajoûterons, que c'est une chose incontestable & une vérité qui saute aux yeux, que les Ecclesiastiques par-tout (les seuls Orthodoxes exceptés) sont établis & gagés pour enseigner l'erreur, & pour l'inculquer dans l'esprit des autres hommes le plus qu'ils pourront. Or, comme l'Orthodoxie est une chose un peu équivoque, & que la Religion dominante dans chaque Pais s'empare de ce beau titre, je demande

s'il n'y auroit pas de l'imprudence à croire aveuglément les Ecclésiastiques du País ou de la Secte, où nous sommes nés, sur leur parole, & sans examiner le poids ni la valeur de leurs raisons? Si l'on suppose une fois que nous devons sur ces matières nous en rapporter aux décisions de nos Conducteurs sans plus ample information, il s'ensuit nécessairement de-là que chacun peut & même doit rester tranquillement dans la Religion où il est né, soit Juif, soit Mahometan, ou autre Infidèle. Car, pourquoi devroient-ils moins s'en rapporter à leurs Conducteurs que nous aux nôtres? C'est, repartira peut-être quelqu'un, que nos Directeurs spirituels nous enseignent la vérité, au lieu que les Prêtres des Mahométans, des Juifs, ou des Payens, n'enseignent que l'erreur & le mensonge à leurs Sectateurs. Mais, comment savez-vous, lui dirai-je à mon tour, que vos Guides spirituels ne vous enseignent que la pure vérité, puisque vous n'avez pas examiné si leur Doctrine est bien fondée, & que vous ne l'avez jamais vérifiée sur des principes incontestables? Ainsi, avant que de condamner si hardiment ceux des autres Sectes de ce qu'ils suivent aveuglément leurs Conducteurs, avant que de blâmer si fièrement leur sotte crédulité, nous devrions un peu tourner les yeux sur nous-mêmes, pour voir si nous ne sommes pas coupables du même défaut. Et, s'il se trouvoit par hasard que nous péchons justement par le même endroit que ceux que nous

con-

condamnons, pourrions-nous en bonne conscience nous dispenser de prononcer contre nous-mêmes l'arrêt de condamnation que nous avons déjà dressé contre les autres ?

CHAPITRE XI.

Si la certitude de la Foi est plus grande que celle que nous avons des Vérités naturelles qui nous sont connues par la Raison & par les Sens ?

ON nous reprochera peut-être, que nous en venons un peu tard au Sujet principal qui doit être traité dans cet ouvrage, du moins s'il en faut croire le Titre. J'avouë qu'à quelques égards cette plainte est assez bien fondée ; mais, on me permettra de représenter pour ma justification, qu'avant de pouvoir comparer la Certitude de la Foi avec celle de nos Connoissances naturelles, il nous a falu auparavant expliquer sur quoi est fondée cette Certitude de la Foi, & parler du grand nombre de connoissances qu'elle suppose & qui lui servent de fondemens : ce qu'on n'a pû faire sans entrer dans un détail qui ne pouvoit manquer de nous mener un peu loin. Il est vrai que nous aurions pû nous dispenser de traiter, du moins si au long, certaines matières, comme, par exemple, celles qui sont contenues dans les deux ou trois der-

niers Chapitres qui précèdent immédiatement celui-ci : mais les Observations , que nous avons à faire sur ces matières , & qu'on a vûes dans les Chapitres cités , nous ont paru si importantes , que nous n'avons pû nous résoudre à les ômettre. J'espère même qu'un bon nombre de Lecteurs ne me sauront pas mauvais gré de cette espèce de Digression. Quoiqu'il en soit , nous allons enfin rentrer dans la voie , & entamer le Sujet que nous nous sommes principalement proposé de traiter dans cet Ouvrage , (ainsi que le Titre l'annonce,) & auquel se rapporte , soit directement , ou indirectement , tout ce qu'on a vû jusqu'ici.

ON demande donc , si la Certitude , que nous avons des Vérités que la Foi nous enseigne , égale ou surpasse celle que nous avons des Vérités que nous connoissons par la Lumière de la Raison & par le raport des Sens ? Les Théologiens sont fort partagés sur cette Question : les uns tiennent pour l'affirmative , & les autres pour la négative. Nous verrons dans la suite qui a tort ou raison ; mais il nous faut auparavant parler d'un troisième Parti , qui croit pouvoir accorder les deux autres , & terminer le différent , en distinguant une double certitude , l'une de spéculation , & l'autre d'adhésion. La première est uniquement fondée sur la force & l'évidence des preuves , & elle ne s'étend jamais au-delà. La seconde consiste dans l'amour qu'on a pour ce qu'on croit , ce qui fait qu'on s'y attache fortement.

CELA supposé, ils avouent, que les Fideles n'ont pas une plus grande certitude de spéculation à l'égard des Vérités de la Foi, que celle qu'ils ont à l'égard de plusieurs Vérités qu'ils connoissent par la Lumiere naturelle ; & qu'il seroit ridicule de dire qu'un Chrétien est plus certain de la Vérité des Articles qui composent sa Créance, que de celle-ci, par exemple, deux & deux font quatre, ou que de la vérité des principes de Mathematiques, quand il y pense actuellement. Mais les Théologiens, dont il s'agit, prétendent d'un autre côté, que les Fideles ont une plus grande certitude d'adhésion à l'égard des Vérités du salut, que non pas à l'égard des Vérités naturelles, c'est-à-dire, qu'ils ont plus d'amour & d'attache pour la moindre des Vérités de la Foi, que pour toutes les Démonstrations de la Géometrie.

RIEN n'empêche qu'on ne puisse admettre la distinction de ces Théologiens ; mais elle ne remédie à rien, & ne résoud pas la Question proposée ; car il est évident, que ce qu'il leur plaît de nommer certitude d'adhésion suppose nécessairement celle qu'ils appellent certitude de spéculation. En effet, cet attachement, cet amour pour une Vérité, ce soin de se la rendre présente & de ne la perdre jamais de vûe, n'est juste & raisonnable qu'autant qu'il suppose que son objet est une Vérité certaine & démontrée d'ailleurs ; parce que c'est alors seulement qu'on a droit de le regarder comme une Vérité, & qu'autrement

niers Chapitres qui précèdent immédiatement celui-ci : mais les Observations , que nous avons à faire sur ces matières , & qu'on a vûes dans les Chapitres cités , nous ont paru si importantes , que nous n'avons pû nous résoudre à les ômettre. J'espère même qu'un bon nombre de Lecteurs ne me sauront pas mauvais gré de cette espèce de Digression. Quoiqu'il en soit , nous allons enfin rentrer dans la voie , & entamer le Sujet que nous nous sommes principalement proposé de traiter dans cet Ouvrage , (ainsi que le Titre l'annonce ,) & auquel se rapporte , soit directement , ou indirectement , tout ce qu'on a vû jusqu'ici.

ON demande donc , si la Certitude , que nous avons des Vérités que la Foi nous enseigne , égale ou surpasse celle que nous avons des Vérités que nous connoissons par la Lumière de la Raison & par le raport des Sens ? Les Théologiens sont fort partagés sur cette Question : les uns tiennent pour l'affirmative , & les autres pour la négative. Nous verrons dans la suite qui a tort ou raison ; mais il nous faut auparavant parler d'un troisième Parti , qui croit pouvoir accorder les deux autres , & terminer le différent , en distinguant une double certitude , l'une de spéculation , & l'autre d'adhésion. La première est uniquement fondée sur la force & l'évidence des preuves , & elle ne s'étend jamais au-delà. La seconde consiste dans l'amour qu'on a pour ce qu'on croit , ce qui fait qu'on s'y attache fortement.

CELA supposé, ils avouënt, que les Fideles n'ont pas une plus grande certitude de spéculation à l'égard des Vérités de la Foi, que celle qu'ils ont à l'égard de plusieurs Vérités qu'ils connoissent par la Lumiere naturelle ; & qu'il seroit ridicule de dire qu'un Chrétien est plus certain de la Vérité des Articles qui composent sa Créance, que de celle-ci, par exemple, deux & deux font quatre, ou que de la vérité des principes de Mathematiques, quand il y pense actuellement. Mais les Théologiens, dont il s'agit, prétendent d'un autre côté, que les Fideles ont une plus grande certitude d'adhésion à l'égard des Vérités du salut, que non pas à l'égard des Vérités naturelles, c'est-à-dire, qu'ils ont plus d'amour & d'attache pour la moindre des Vérités de la Foi, que pour toutes les Démonstrations de la Géometrie.

RIEN n'empêche qu'on ne puisse admettre la distinction de ces Théologiens ; mais elle ne remédie à rien, & ne résoud pas la Question proposée ; car il est évident, que ce qu'il leur plait de nommer certitude d'adhésion suppose nécessairement celle qu'ils appellent certitude de spéculation. En effet, cet attachement, cet amour pour une Vérité, ce soin de se la rendre présente & de ne la perdre jamais de vûe, n'est juste & raisonnable qu'autant qu'il suppose que son objet est une Vérité certaine & démontrée d'ailleurs ; parce que c'est alors seulement qu'on a droit de le regarder comme une Vérité, & qu'autrement

on court risque de s'attacher à la fausseté, & de tomber dans l'erreur & dans l'illusion. Il est donc clair qu'on ne peut raisonnablement se persuader la vérité de quelque Proposition que ce soit, qu'autant qu'elle est évidente en soi, ou évidemment prouvée.

A la vérité, il y a eu des Théologiens célèbres, qui ont crû qu'il y avoit deux choses qui pouvoient suplérer le défaut d'évidence, soit dans l'objet, soit dans les motifs qui nous portent à croire; savoir, l'importance de la chose, & l'operation du S. Esprit: mais on ne peut admettre ni l'une ni l'autre de ces deux suppositions.

CAR premierement, pour ce qui est de l'importance de la chose, j'avouë qu'elle produit souvent cet effet, mais je soutiens qu'elle ne devrait pas le faire. Bien des Gens se persuadent ce qu'ils souhaitent: on n'en voit tous les jours que trop d'exemples; mais ils n'en sont pas pour cela plus sages. Le bon-sens veut qu'on ne se persuade les choses qu'à proportion de ce qu'elles ont d'évidence, ou au moins de probabilité; & il n'y a personne qui ne se moque de ceux qui se persuadent certaines choses sans autre raison, ou fondement, que parce qu'il leur seroit avantageux qu'elles fussent ainsi. Il importeroit, par exemple, à bien des Gens, qu'il n'y eût pas d'Enfer; mais, doivent-ils se persuader à cause de cela qu'il n'y en a point effectivement? L'importance ne peut donc suplérer le défaut d'évidence dans ce qu'il faut croire.

ON

ON ne peut pas dire tout-à-fait la même chose de l'opération du S. Esprit. Il est certain que le S. Esprit pourroit, s'il vouloit, nous persuader fortement d'une chose, quoiqu'elle n'eût aucune sorte d'évidence; mais il ne paroît pas moins certain qu'il est impossible qu'il le veuille. En effet, si le S. Esprit ne peut nous pousser à croire quelque chose sans motif & sans raison, il ne répugne pas moins à la droite Raison de dire, qu'il peut nous pousser à croire au-delà du degré de force & de certitude qu'ont les motifs qui nous déterminent objectivement à croire; car ce seroit dire qu'il peut nous pousser à faire des actes injustes & déraisonnables.

D'AILLEURS, le S. Esprit ne nous propose pas intérieurement & par lui-même les motifs qui nous portent à croire, autrement ce seroit un Entousiasme, ou une Inspiration immédiate; mais il nous les fait proposer par ceux qui nous instruisent des Vérités de la Religion. La Grace consiste donc uniquement à disposer notre entendement à recevoir ces Vérités, soit en nous ouvrant l'esprit pour les comprendre, soit en éloignant ou en détournant les objets qui nous empêcheroient d'y prêter attention, de les goûter, & d'y acquiescer. Ainsi, la Grace, ou l'Operation du S. Esprit, ne change pas la nature des preuves, elle ne leur donne pas une plus grande force que celle qu'elles ont naturellement. Il y a même de l'absurdité à le supposer; car il est clair qu'un Argument, qui n'est que probable,

ne peut jamais devenir une démonstration, ni une preuve convaincante. Concluons donc, que rien ne peut suplérer le défaut d'évidence dans les motifs qui nous portent à croire une chose comme véritable; & que nôtre certitude n'est juste & raisonnable, qu'autant qu'elle est proportionnée à la force des preuves qui lui servent de fondemens.

EN-EFFET, supposons-que les motifs qui nous portent à croire une chose comme révélée de Dieu, n'aient que deux degrés d'évidence, & que nous en aïons quatre de certitude, ces deux derniers degrés de nôtre certitude n'auroient aucun fondement. Ce ne seroit pas une persuasion sage & judicieuse, telle qu'est essentiellement la Foi, mais une persuasion imprudente & digne de blâme. Dans cette supposition, qu'est-ce qu'un Fidele pourroit répondre à ceux qui lui demanderoient raison de ces degrés particuliers de certitude qu'il auroit en matiere de Foi, au-delà des degrés d'évidence qu'ont les raisons qui le portent à croire? S'il soutenoit même qu'il fait bien de croire & de se persuader les Articles de la Foi plus fortement, que les preuves qu'il a de la Révélation n'ont d'évidence, n'exposeroit-il pas la Religion à la raillerie des Prophanes, & ne les confirmeroit-il pas dans l'opinion où ils sont que nôtre Foi est une persuasion volontaire, c'est-à-dire, un véritable entêtement?

Je demanderois encore volontiers, si l'on est tenu, ou non, d'avoir ce degré de certitude

Co
tude
turell
bilité
qu'on
voilà
une F
mes
prête
cessa
quell
une l
duire
la tro
Mais
oblig
plus
qu'es
tre c
Raïso
tude
deme
A
deffu
les n
nous
qu'u
Véri
nous
de l
ont u
phisi
que
seign
enco
Vér

tude qui va au-de-là de ce que la force naturelle des raisons ou des motifs de crédibilité demandent? Si l'on me répond qu'on n'y est pas tenu, je repliquerai que voilà donc une œuvre de surérogation, & une Foi plus forte que celle que nous sommes obligés d'avoir. Si, au contraire, on prétend que ce degré de certitude est nécessaire & d'obligation, je demanderai quelle est la Loi qui nous y oblige? Est-ce une Loi positive? Si cela est, il faut la produire, & je ne sai guères où l'on pourroit la trouver. Est-ce donc la Loi naturelle? Mais, la Loi naturelle ne peut pas nous obliger à nous persuader quoique Ce soit plus fortement qu'il n'est prouvé. Car, qu'est-ce que la Loi naturelle? ce n'est autre chose que la droite Raison: or, la droite Raison consent aussi peu à ce que la certitude excède l'évidence, qu'à ce qu'elle demeure au dessous.

Ainsi, comme nous avons prouvé ci-dessus dans le Corps de cet Ouvrage, que les motifs de crédibilité, ou les raisons qui nous convainquent de la Révélation, n'ont qu'une évidence morale; au lieu que les Vérités naturelles, c'est-à-dire, celles qui nous sont connues clairement par la lumière de la Raison ou par le raport des Sens, ont une évidence métaphisique ou du moins phisique; il s'ensuit de-là que la certitude, que nous avons des Vérités que la Foi enseigne, ne peut égaler, & par conséquent encore moins surpasser, la certitude des Vérités naturelles. Car la certitude mo-

rale, quelque ferme & solide qu'elle soit en son genre, le cède pourtant, de l'aveu de tout le monde, en force & en clarté à la certitude métaphisique & même à la certitude phisique.

AJOUTEZ à cela que le passage de ces preuves à la conclusion qu'on en tire, *Donc une telle Doctrine est révélée de Dieu*, est fort délicat, & qu'il souffre des difficultés; car, avant que d'admettre cette conclusion, il faut encore examiner si la Doctrine, qu'on veut nous faire embrasser sur la foi de ces preuves, est véritable ou fausse, bonne ou mauvaise en elle-même. En effet, supposons qu'une Doctrine évidemment fausse ou mauvaise fût confirmée par un miracle incontestable, c'est-à-dire, tel qu'il surpassât toutes les forces de la Nature, & qu'on ne pût d'ailleurs l'attribuer à la tromperie ou à la fourberie des Hommes; il n'y auroit pas jusqu'aux Indiens ignorans qui ne se récriassent en pareil cas, que ce miracle est opéré par un Dieu mauvais ou par le Diable. On sera peut-être tenté de nier la possibilité d'un tel cas; mais voici une Autorité capable de fermer la bouche à bien des Gens. Au Chap. XIII. du Deut. Moïse parle ainsi lui-même de la part de Dieu au Peuple d'Israël: *Quand il se levera quelque Prophète, ou quelque Songeur de Songes, qui vous mettra en avant quelque signe ou quelque miracle, & que ce signe ou ce miracle viendra dont il vous aura parlé, disant: Allons après d'autres Dieux, lesquels tu n'as pas connus, & servons-les; tu n'é-*
con.

Connoissances Humaines, Chap. XI. 139

conteras point les paroles de ce Propbète-là, ni de ce Songeur-là; car l'Eternel vôtre Dieu vous éprouve pour savoir si vous l'aimez de tout vôtre cœur. Qui ne voit que ce Passage du Deuter. suppose clairement que le cas en question est très-possible? Il paroît aussi par-là que le devoir des Hommes est d'examiner les miracles par la Doctrine de celui qui les fait, & que les choses qui ne sont pas bonnes d'elles mêmes ne peuvent être recommandées par un miracle. Il faut auparavant qu'elles soient reconnues pour véritables, justes, & bonnes d'elles-mêmes, ou du moins pour n'être pas fausses ni mauvaises. Or, par où en jugerons-nous, si non par cette lumière intérieure que Dieu nous a donnée pour discerner le vrai d'avec le faux, le juste d'avec l'injuste, & pour nous diriger dans toute la conduite de la vie? Voilà la règle & mesure primitive que nous devons suivre dans tous nos jugemens, & à laquelle nous devons comparer les Doctrines particulieres que nous trouvons dans les Livres, ou que nous aprenons de nos Maîtres & Précepteurs, pour nous assurer de leurs bonnes ou mauvaises qualités. Il s'ensuit de ce qu'on vient de dire que nous ne pouvons être assurés qu'une Doctrine, quoique confirmée par un miracle, vient de Dieu, qu'autant que le Sens-commun nous apprend que cette Doctrine ne renferme rien qui soit indigne des Attributs de l'Etre suprême; puisque que ce n'est que par-là que nous pouvons juger si le miracle a été produit par un bon ou par un

un

un mauvais Principe. Je crois que ceux, qui voudront bien peser ceci, n'auront garde d'élever la certitude de la Foi au dessus de celle de la Raïson.

D'AILLEURS, il faut encore remarquer que la Révélation n'a pas le plus haut degré d'évidence ou de certitude morale, ainsi que nous l'avons fait voir dans le Chapitre V; & que, parmi les Livres Canoniques du Nouveau Testament, il s'en trouve quelques-uns dont l'autenticité n'est pas aussi grande que celle des autres; parce que ces Livres n'ont pas été reçus d'abord par toutes les Eglises d'un consentement unanime, comme on l'a remarqué au Chap. VII. Il faut de plus observer, que nous n'avons pas autant de certitude de chaque Article particulier de nôtre Foi, que nous en avons de ces deux Vérités générales, savoir, que Dieu a parlé aux Hommes par le ministère de Jesus-Christ & des Apôtres, & que l'Ecriture Sainte contient la parole de Dieu: car je suppose que nous ne sommes certains que Dieu a révélé les Articles particuliers qui composent nôtre créance, que parce que nous les trouvons dans l'Ecriture. Or, sans parler ici d'une prodigieuse quantité de Variantes qui se trouvent dans les anciens Manuscrits, il est bien certain que tout n'est pas également clair dans l'Ecriture. Il y a des Passages obscurs, & sur le sens desquels on conteste. Il y en a d'autres qui paroissent assez clairs à la vérité, mais qui semblent être en opposition avec quelques autres, qui ne paroissent ni moins clairs, ni moins, formels que
les

les premiers ; de sorte qu'on ne fait quelque-fois comment les concilier ensemble. De plus, il y a de grandes disputes entre les Théologiens des différentes Sectes sur le sens de plusieurs de ces Passages ; & , pour dire franchement ce que j'en pense , je ne crois pas qu'on puisse sans témérité porter son jugement sur ces Controverses , ni décider qui a tort ou raison , à moins qu'on ne soit bien au fait des raisons , qu'on allègue de part & d'autre. Nous ne pouvons donc sans témérité condamner ceux que les Chefs de nôtre Parti nomment Hérétiques , sans lire nous-mêmes leurs Ouvrages. On a beau dire , c'est une chose dont on ne peut se dispenser en bonne justice ; car , que diriez - vous d'un Juge qui condamneroit un Homme sur le rapport de sa partie , sans l'avoir ouï lui-même dans ses défenses ? Ne seroit-il pas un Juge inique , quand même dans le fonds son jugement seroit conforme à la vérité ? C'est une vérité que les Païens eux-mêmes ont reconnue. Comment pourrions-nous par conséquent nous dispenser de cette Règle , nous que Jesus - Christ a avertis de ne point juger , afin que nous ne soions point jugés ?

QUELQUES bonnes gens pourront répliquer ici , qu'il n'est pas nécessaire de prendre autant de précautions dans l'Eglise que dans les Tribunaux Civils ; parce que les Théologiens ont la conscience trop délicate & trop tendre , pour déguiser ou affoiblir les raisons de leurs Adversaires. Mais il faudroit être de l'autre monde pour parler

ler de la forte. Il ne faut écouter que les Théologiens eux-mêmes, pour être convaincu qu'il n'est pas sûr de s'en rapporter à la bonne-foi des Théologiens. Car ne voit-on pas tous les jours qu'ils se plaignent de la mauvaise-foi de ceux avec qui ils disputent, qu'ils se reprochent les uns aux autres qu'on les fait parler contre leur pensée, & qu'on leur impute des sentimens horribles & des conséquences odieuses, qu'ils détestent autant, ou plus, que leurs Adversaires mêmes: & c'est, pour le dire en passant, ce qui a donné une si grande aversion à la plupart du monde pour les Livres de Controverses. Non seulement les Théologiens des différentes Communions se font ces sortes de reproches; mais les Théologiens d'un même Parti, lorsqu'ils viennent à se diviser sur l'explication de quelque Dogme, comme il arrive assez souvent, ne disputent pas avec moins d'aigreur que s'ils avoient à faire aux Ennemis les plus déclarés de leur Secte. Ce ne sont que fausses imputations, que citations tronquées, que réflexions malignes, si l'on s'en rapporte aux plaintes, qui se font de part & d'autre, & qui, pour dire la vérité, sont ordinairement assez bien fondées.

QUE conclure de tout cela, si-non que nous ne devons pas épouser les querelles des Théologiens, ni entreprendre de prononcer sur leurs différens, à moins que nous ne soions bien & dûment versés dans la matière dont il est question. Il n'y a aucun peril à s'abstenir de juger de ce qu'on n'entend point; mais on ne peut sans crime

con.

condamner les sentimens d'une personne & la personne même, (car en bonne Théologie ces deux choses vont toujours ensemble,) si l'on n'en a des raisons solides & évidentes en leur genre. Agir autrement, c'est visiblement s'exposer à la même peine qu'on juge être dûe à ceux que l'on condamne témérairement. C'est-à-dire, que, si nous damons quelqu'un pour des sentimens, dont nous n'avons pu nous instruire suffisamment pour être en état d'en juger avec une vraie connoissance de cause, nous devons craindre d'être damnés nous-mêmes pour avoir fait un tel jugement. La déclaration de Jesus-Christ est expresse là-dessus, Matth. VIII: 12.

IMITONS donc plutôt la sage retenue de ces Savans, également moderés, prudens & équitables, lesquels, après avoir examiné ces Controverses avec toute l'attention & l'exactitude possible, prennent enfin souvent le parti de suspendre leur jugement sur ces disputes; soit qu'ils ne trouvent pas de raisons suffisantes pour se déterminer, ni d'un côté, ni de l'autre; soit, parce qu'encore qu'ils trouvent les raisons d'une des parties assez fortes, ils voient néanmoins qu'elles sont combattuës par d'autres argumens de la partie adverse, qui ne leur paroissent pas moins forts, & qui font un juste contre-poids: ce qui les empêche de décider.

ON voit par tout ce que nous venons de dire, que la certitude de nôtre Foi est très-inégale par raport aux Articles particuliers qui la composent, & que ceux d'entre ces

Arti-

Articles, qui sont les plus certains, n'ont pourtant qu'une évidence morale, qui ne s'éleve pas jusqu'au plus haut degré. D'où nous concluons encore une fois, qu'on ne peut pas dire que la certitude des Vérités, qu'enseigne la Foi, surpasse, ni même qu'elle égale, celle de plusieurs Vérités qui nous sont connues par la Raison & par les Sens.

CHAPITRE XII.

Continuation du même sujet.

COMME la Thèse que nous soutenons ici est fort contestée, je crois que nous ne ferons pas mal de nous y arrêter encore un peu, & d'ajouter quelques nouvelles preuves à celles que nous avons déjà apportées pour l'établir. En voici une qui me paroît décisive. Si la certitude de la Foi étoit une certitude métaphisique, comme il le faudroit nécessairement supposer, afin qu'elle pût égaler celle d'un grand nombre de Vérités naturelles, il faudroit que le Fidèle jugeât que le contraire de ce qu'il croit est métaphisiquement impossible, c'est-à-dire, qu'il implique contradiction que la chose soit autrement qu'il ne croit; car, comme nous avons vû, c'est en cela que consiste la certitude métaphisique. Mais comment le Fidèle pourroit-il former en soi-même un tel jugement? S'il le fait, ou il a quelques raisons sur lesquelles il se
fon.

fondé pour juger de la sorte, ou il n'en a aucune. S'il n'en a aucune, c'est un pur caprice; car le caprice n'est autre chose qu'une persuasion, ou un jugement sans raisons. S'il a quelques raisons qui le portent à faire ce jugement, il faut que ce soient des raisons ordinaires & communes, ou quelques autres que nous ignorons. On ne peut pas dire que ce sont de raisons secrètes & inconnues, à moins qu'on ne donne dans l'Entousiasme & dans le Fanatisme; mais les Chrétiens les plus sensés n'admettent point de nouvelles Révélations, ni d'Inspirations immédiates, par rapport aux Vérités de la Foi depuis le tems des Apôtres. On ne peut pas dire non plus que ce sont les raisons communes & ordinaires; car, comme on l'a vû, ces raisons n'ont d'autre évidence que la Morale: & des raisons moralement évidentes ne peuvent produire qu'une certitude morale, & non pas métaphisique. Ainsi, qui conclûroit de ces raisons que le contraire est métaphisiquement impossible raisonneroit mal, & tireroit une fausse conséquence. Sa certitude par conséquent ne seroit point l'ouvrage du S. Esprit, elle ne pourroit être que l'effet des préjugés ou de l'entêtement de cet Homme.

Il faut dire la même chose à proportion de la Foi de tout Homme en qui l'on supposeroit une certitude plus grande des Vérités du Salut, que les motifs qui le portent à croire n'ont d'évidence. Car je demande si cette certitude a quelque chose

qui la distingue de l'entêtement que les Hérétiques, que les Juifs, ou les Mahometans, font paroître pour leurs erreurs? Ce que je demande n'est pas, si la première de ces persuasions est plus véritable que l'autre. Il s'agit uniquement de savoir, si, posé que ces deux persuasions soient également fortes, l'Orthodoxe peut remarquer dans la sienne, par les réflexions qu'il y fait, quelque-chose qui lui persuade qu'elle est raisonnable, & que celle de ces Errans ne l'est pas? Si l'on me répond qu'il n'y remarque rien de tel, je repliquerai qu'il n'a donc point une certitude raisonnable & bien fondée. Car enfin que peut-il opposer à cette Réflexion qu'il ne manquera pas de faire? *Il est vrai que je suis fortement persuadé de toutes les Vérités que je regarde comme révélées de Dieu; mais il est vrai aussi qu'il y a tel Hérétique qui ne l'est pas moins de ses faux Dogmes, tel Juif qui n'est pas moins attaché aux rêveries de son Talmuds, tel Mahometan aux visions de son Alcoran.* Cependant, quelque certains qu'ils pensent être de toutes ces choses, je ne doute pas qu'ils ne se trompent. *Qui m'assûrera que la même chose ne m'arrive pas?* Il ne faut que cette Réflexion, ou ce retour d'esprit sur une telle certitude, pour la détruire; car enfin elle ne peut qu'y ajoûter la crainte de se tromper, qui n'est pas moins opposée à la certitude que la lumière l'est aux ténébres.

Si l'on me dit au contraire, que cet Orthodoxe peut apercevoir dans sa certitude
quel-

quelque-chose qui ne se trouve point dans celle de ces Errans, je demande ce que c'est? Est-ce que la sienne est fondée sur des motifs de crédibilité qui manquent à celle des autres? Si on me fait cette réponse, je n'ai garde de la rejeter; elle est en effet très-bonne. Mais aussi elle m'accorde ce que je veux. Dans cette supposition, cet Orthodoxe n'est pas plus sûr que sa persuasion est raisonnable & mieux fondée que celle de ces Errans, qu'il ne l'est que les motifs qui le déterminent à croire sont bons & solides; car, si on supposoit qu'ils ne le sont point, il ne lui resteroit plus rien pour se tirer du doute que j'ai indiqué. Ainsi n'étant sûr que moralement de la solidité des motifs qui le déterminent à croire, il ne peut être sûr que moralement de la Vérité de ce qu'il croit.

MAIS comme on suppose que sa persuasion est plus forte, que les motifs qui le portent à croire n'ont d'évidence, je soutiens qu'à cet égard sa certitude n'est pas raisonnable; car enfin, d'où pourroit venir cette certitude plus grande que n'est l'évidence des motifs de crédibilité. Est-ce de quelque éclat, de quelque lumière, de quelque douceur, de quelque impression du S. Esprit, ou de quelqu'autre chose semblable qui accompagne toujours la Vérité, & jamais l'erreur? C'est apparemment ce que l'on dira. Il faut donc voir s'il est possible de s'en contenter.

JE remarque premierement, que tous ces termes sont métaphoriques, qu'il seroit

juste d'en employer de plus simples & de plus clairs, puisqu'il s'agit d'une des plus délicates matières de la Théologie, & que l'esprit a encore assez de peine à comprendre lorsqu'elle est proposée avec toute la simplicité & la clarté possible. Mais, sans nous arrêter à ceci,

JE dis en second lieu que l'Homme en question ne se vantera de rien à cet égard, qu'un Chrétien d'une Secte toute opposée ne se vante de sentir aussi dans son cœur, par rapport à tous les Articles qui composent sa créance. Et en effet, les Chrétiens des différentes Communions se glorifient également de sentir ces impressions du S. Esprit, & d'éprouver ces douceurs intérieures à l'égard des choses qui font les objets de leur Foi. C'est ce qu'on peut voir dans les Ouvrages de dévotion qui sont à l'usage de chaque Parti. Ainsi, la question qu'on a proposée tout-à-l'heure revient d'elle-même ici, & rien n'est plus naturel que de se demander quelle certitude on a qu'on rencontre mieux que tous ces Gens-là dans le discernement de ce caractère? Les voilà donc à deux de jeu, & selon les apparences aussi bien fondés l'un que l'autre; car je ne sai pas trop si l'on nous pourroit assigner des marques certaines, & non équivoques, pour distinguer en pareil cas ce qui est un effet de la Grace, d'avec ce qui n'est qu'un effet de nos préjugés & de nos préventions.

JE dis en troisième lieu, que, si la persuasion de la Vérité, outre l'évidence des
preu-

preuves qui nous en convainquent, étoit toujours accompagnée de quelque-chose qui la distinguât sensiblement de la persuasion de l'erreur, nous aurions ici un nouveau caractère de Vérité, du moins par rapport aux choses révélées, distinct de l'écriture, & dont l'usage seroit incomparablement plus aisé que celui de cette grande Règle de nôtre Foi. Dans cette supposition, un Fidèle n'aura qu'à examiner si cette lumière, cette douceur, ce goût intérieur, ou telle autre chose qu'on voudra, accompagne son acquiescement à chaque Dogme qu'il se persuade; car si le contraire arrive, comme il doit arriver infailliblement dans cette hypothèse, il pourra s'assurer par-là si quelqu'un de ces Dogmes est faux, sans se donner la peine d'entrer dans aucune discussion.

RIEN ne seroit plus commode assurément, s'il étoit une fois bien certain qu'on peut, sans craindre de se tromper, s'en fier à ce témoignage intérieur. Chaque Fidèle n'auroit en ce cas qu'à consulter ce qui se passeroit dans son cœur, pour juger infailliblement des Controverses. Lorsqu'on lui proposeroit un Dogme comme révélé de Dieu, si ce Dogme avoit pour lui un certain attrait, il pourroit l'embrasser en toute sûreté, au lieu qu'il seroit obligé de le rejeter, supposé qu'il ne sentît rien qui le prévînt en sa faveur. Cependant, je ne vois pas qu'on se soit jamais avisé de faire usage de cette Règle, pour juger de ce qui appartient ou n'appartient pas véritablement à

la Foi, si l'on en excepte un petit nombre de soi-disans Illuminés, qui ont passé pour de vrais Fanatiques dans l'esprit de tous les autres Chrétiens. N'est-ce pas une marque qu'on a toujours crû, & que l'on croit encore, qu'il n'est pas sûr de s'en rapporter à cet Oracle interieur, soit parce qu'il ne répond pas toujours lorsqu'on l'interroge, soit parce que ses réponses ne sont pas toujours justes?

MAIS, si la croïance commune n'est pas favorable au sentiment que je combats, l'expérience ne lui paroît pas moins contraire. Par exemple, les anciens Vaudois, qui ont été si long-tems la portion la plus pure de l'Eglise selon les Protestans, croyoient de bonne-foi que le serment étoit défendu en toute sorte de cas; mais, il auroient pû sortir aisément d'erreur, en réfléchissant sur ce qui se passoit en eux-mêmes, & en consultant leur goût interieur là-dessus. C'est ce qu'ils ne firent pourtant pas; & une infinité de ces bonnes Gens souffrirent le Martire pour ce Dogme comme pour les autres.

MAIS, il n'est pas nécessaire de remonter si haut pour trouver des exemples de ce que je dis. Les Orthodoxes par-tout, c'est-à-dire, les Gens de la même Communion, ne sont que trop partagés entre eux sur divers Points de Doctrine, & sur l'interprétation des Passages de l'Ecriture qui regardent ces Points controversés. Par exemple, les Orthodoxes d'un Pais, où j'ai passé il n'y a pas long-tems, sont de différens sentimens

entre

entre eux sur la future Conversion des Juifs, sur le Regne de mille Ans, sur l'égalité de la Gloire des Bienheureux, sur la Grace universelle, &c. Chacun allegue des Passages de l'Ecriture en faveur de son Opinion, & répond à ceux qu'oppose la partie adverse. Qu'on demande aux plus honnêtes Gens des deux partis, si la persuasion, qu'ils ont de la vérité du sentiment qu'ils embrassent sur ces Articles controversés, est accompagnée de quelque-chose qui la distingue sensiblement de celle qu'ils ont des autres Articles communs de leur Foi? Je suis sûr qu'ils répondront qu'ils n'y remarquent rien de particulier. Ce qu'ils diront tous, & ce qui est d'ailleurs très-conforme à ce que nous soutenons ici, c'est qu'ils sont plus ou moins fortement persuadés qu'une vérité est révélée, à proportion qu'elle paroît plus ou moins clairement contenue dans l'Ecriture. Cependant le contraire devoit arriver, & arriveroit effectivement, si le sentiment que nous combatons étoit véritable. Dans cette hypothèse, on auroit une égale certitude de toutes les Vérités qui appartiennent véritablement à la Foi, parce que le S. Esprit les imprimeroit également dans le cœur, & accompagneroit cette impression, de cette lumière & de cette douceur dont on nous parle. Comme ceci est contraire à l'expérience, & que la certitude que nous avons des Dogmes particuliers est toujours proportionnée à la clarté véritable ou apparente des Textes de l'Ecriture

qui semblent les enseigner, c'est une nouvelle confirmation de la Vérité de ce que nous avons déjà dit plus d'une fois, savoir que la certitude de la Foi, lorsqu'elle est raisonnable, ne s'élève jamais plus haut que ne va la force des raisons qui nous persuadent que Dieu a révélé ce que nous croions.

ENFIN, pour mettre la Thèse que nous soutenons dans tout son jour, ajoutons une dernière Raison qui la prouve invinciblement. Cette Raison est que la certitude de la Foi ne peut jamais être plus grande que celle des Connoissances claires que nous avons par le moyen de la Raison & des Sens; parce que la Foi est fondée sur ces Connoissances, & qu'elle en suppose absolument la Vérité: de sorte que si ces Connoissances pouvoient se trouver fausses, la Foi seroit privée de son appui, & n'auroit plus aucune fermeté,

EN effet, dans quelque Hypothèse que ce soit, il est impossible d'imaginer aucun Acte de Foi, qui ne dépende d'un grand nombre de Vérités naturelles, c'est-à-dire, qui ne sont connues que par la lumière de la Raison ou par le témoignage des Sens. Par exemple, lorsque Jesus-Christ disoit quelque-chose à ses Apôtres, & qu'ils le croioient, cet Acte de Foi supposoit toujours ces Vérités; que celui qu'ils voioient étoit Jesus-Christ, qu'il leur parloit, que le son de sa voix frapoit leurs oreilles, qu'il prononçoit telles ou telles paroles, que ces paroles avoient tel ou tel sens, &c.

Lors-

Lorsqu'aujourd'hui nous lisons quelque-chose dans l'Ecriture, & que nous en sommes persuadés, cette persuasion dépend avant toutes choses de ces vérités; que nous avons un Livre devant les yeux, que ce Livre est celui qu'on appelle l'Ecriture Sainte, qu'il contient véritablement les paroles que nous croions lire, que ces paroles ont tel ou tel sens, &c. Je dis à proportion la même chose de la Foi de l'Eglise Romaine. Lorsque l'on croit dans son sein quelque-chose qu'on trouve, par exemple, dans le Concile de Trente, la persuasion qu'on en a dépend, pour être certaine, de la Vérité de ces connoissances; qu'on a un Livre devant les yeux, que ce Livre contient les Décrets du Concile de Trente, qu'il y a dans l'un des Décrets telles ou telles paroles, que ces paroles signifient telle ou telle chose, &c. Ces Exemples démontrent avec la dernière évidence que la Foi suppose nécessairement la Vérité d'un grand nombre de Connoissances naturelles; d'où il résulte, invinciblement, que ce que nous croions par la Foi ne peut être plus certain, que ce que nous connoissons clairement par la Raison ou par les Sens.



CHAPITRE XIII.

Réfutation d'un Paralogisme ou faux raisonnement de quelques Théologiens.

PENDANT que je suis sur cette matière, il me semble qu'il ne sera pas hors de propos de refuter un certain raisonnement que plusieurs Théologiens ont ordinairement à la bouche. Il frappe d'abord extrêmement, & il est fort propre à éblouir ceux qui ne sont pas sur leurs gardes; mais, quand on l'examine un peu de plus près, on trouve qu'il n'a aucune solidité. Voici en quoi il consiste. *Les Vérités que la Foi enseigne, nous dit-on avec une dévote gravité, doivent toujours l'emporter dans notre esprit, sur les Vérités les plus évidentes que nous connoissons par la Raison. Et c'est la Raison même qui le veut ainsi; car, elle nous apprend qu'il faut toujours préférer ce qui est le plus certain à ce qui l'est moins: or il est plus certain, ajoute-t-on, que ce que Dieu dit est véritable, que tout ce que notre Raison nous persuade.*

CE raisonnement, quelque devot, quelque beau, quelque véritable même, qu'il paroisse à une première vûë, n'est pourtant qu'un paralogisme. Il est aisé d'y remarquer plusieurs défauts; les deux suivans sont les principaux que nous y trouvons.

I. IL est faux que nous soions plus certains de la Vérité de ce que Dieu dit, que
de

de tout ce que notre Raison nous persuade; car, je vous prie, n'est-ce pas notre Raison qui nous persuade la Vérité de cette Proposition, *Ce que Dieu dit est véritable?* Et cette Vérité est-elle plus certaine que celle-ci, que la Raison nous persuade aussi, savoir, qu'*Il y a un Dieu?* Je demande de plus, si ces deux Vérités sont plus certaines que ces premiers principes, dont la Raison nous persuade encore la vérité: *Le tout est plus grand que sa partie, il est impossible qu'une chose soit & ne soit pas en même tems?* Qui oseroit jamais rien dire de semblable? Car ces deux Propositions, *Il y a un Dieu, Tout ce qu'il dit est véritable*, se démontrent par le raisonnement; au lieu que les deux Axiomes métaphisiques, qu'on vient de citer, sont évidens par eux-mêmes, & servent de bases & de fondemens aux raisonnemens les plus clairs & les plus certains. De sorte que, si ces Axiomes pouvoient être faux, il seroit inutile de raisonner: on ne pourroit jamais rien démontrer, ni rien conclure de certain par le raisonnement.

On peut encore prouver d'une autre manière la fausseté de cette Proposition: *Nous sommes plus certains de la vérité de ce que Dieu dit, que de tout ce que la Raison nous persuade.* En effet, on ne peut contester deux choses; la première, que les Vérités, que la Raison nous persuade évidemment, ne soient les objets de la connoissance de Dieu, qu'il ne les sache, ne les voie, & ne les pénètre; l'autre, qu'il ne soit aussi impossible que Dieu se trompe dans ce qu'il fait

fait & ce qu'il voit, que dans ce qu'il dit. Il est donc visible, que les Vérités de la Religion n'ont à cet égard aucun avantage sur les autres Vérités, quelles qu'elles soient; & par conséquent que la pensée dont il est question est beaucoup plus spécieuse qu'elle n'est solide.

MAIS II. Le plus grand défaut du raisonnement, que nous examinons, consiste en ce que ceux qui le font supposent que chaque Acte de Foi est aussi certain que cette Vérité capitale : *Tout ce que Dieu dit est véritable* : mais c'est une supposition absolument fautive & insoutenable; car ceux qui la font devroient se souvenir que la Certitude de notre Foi dépend encore de la Certitude que nous avons de la Révélation; car tout Acte de Foi se réduit naturellement à ce Syllogisme : *Tout ce que Dieu dit est véritable : il a dit telle ou telle chose : donc telle ou telle chose est véritable*. Par où l'on voit que pour être en état de faire un Acte de Foi Théologique, il ne suffit pas de savoir que tout ce que Dieu dit est véritable, il faut aussi être certain qu'il a dit ce que nous croïons; sans quoi notre Foi ne seroit qu'une persuasion téméraire.

ON accorde donc très-volontiers que la première des Propositions, qui composent le raisonnement ou syllogisme qu'on vient de voir, est des plus certaines & des plus évidentes. Toute la Terre en convient. Mais, de quoi sert-il que la première Proposition ou la majeure d'un argument ait toute l'évidence & la Certitude possible, si

la

la seconde Proposition ou la *mineure*, comme on l'appelle en termes de l'art, en a beaucoup moins? N'est-ce pas un Axiome reçu, que la Certitude de la conclusion n'excède jamais celle de la moins certaine de ses prémisses, c'est-à-dire, des Propositions qui la précédent, & dont on la tire. Or, qui oseroit soutenir que la mineure du syllogisme rapporté ci-dessus, qui sert de fondement à tout Acte de Foi, soit aussi certaine & aussi évidente que la majeure? Est-il aussi certain que Dieu a révélé tel & tel Dogme, qu'il l'est que tout ce que Dieu dit est véritable?

La premiere de ces Propositions est évidente & universellement reçue. Tout le monde en convient. Non seulement toutes les Sociétés Chrétiennes, mais encore les Juifs, les Mahometans, les Payens, l'avouent. Les Athées même & les Déistes l'admettroient, si les premiers convenoient qu'il y a un Dieu, & si les seconds reconnoissoient qu'il se fût manifesté aux Hommes par la Révélation. En un mot, il n'y a personne qui n'avouë très-volontiers, que, s'il y a un Dieu, & qu'il ait parlé aux hommes, il ne leur aura sans doute rien dit qui ne soit très-vrai.

MAIS, pour la seconde Proposition de l'argument en question, scavoir, que *Dieu a révélé telle ou telle chose aux hommes*, cette assertion, dis-je, est contestée par les Athées, par les Déistes, par les Payens, par les Mahométans, par les Juifs, & par divers Hérétiques. Il est vrai qu'on leur

prou-

prouve la réalité de cette Révélation. Mais combien ne faut-il pas faire de raisonnemens, combien ne faut-il pas établir de Proposition, & renverser de Réponses, avant que de pouvoir en venir à bout? Encore est-il rare qu'on réussisse, je ne dirai pas à persuader un Adversaire, mais même à lui fermer absolument la bouche, s'il entend un peu la matière & l'art de disputer.

POUR donc raisonner juste, il ne faudroit pas comparer la certitude des actes de la Raison avec cette première proposition du syllogisme en question: *tout ce que Dieu dit est véritable*; car, c'est la Raison qui nous en fait connoître la Vérité: mais il faudroit la comparer avec la Certitude que nous avons de la Révélation. Il faudroit dire, qu'il est plus certain que Dieu a révélé chaque Dogme particulier qui entre dans notre Confession de Foi, qu'il ne l'est que la Raison ne nous trompe pas dans ce qu'elle nous persuade le plus fortement; comme, par exemple, lorsqu'elle nous apprend que deux & deux sont égaux à quatre. Mais, si on s'expliquoit de la sorte, la foiblesse du raisonnement seroit plus sensible qu'on ne voudroit: il ne pourroit plus alors en imposer à personne.

IL faudroit en second lieu s'expliquer avec un peu plus de précision sur le sujet de la Raison-même. Quels actes de la Raison met-on au dessous de ceux de la Foi? Sont-ce seulement quelques-uns, ou tous sans exception? Si on ne parle que de quelques-uns, on ne gagne rien.

Il se pourra faire, que, s'il y a des actes de nôtre Raison plus incertains que ceux de la Foi, il y en aura d'autres qui le seront moins. Ainsi, il restera à examiner de quel ordre sont ceux qu'on nous oppose; & c'est sur quoi il y aura des difficultés.

Si l'on vient à disputer, par exemple, sur la Création, un Athée, un Déiste, & même un Socinien, soutiendra, qu'il est plus évident que de rien il ne se fait rien, qu'il ne l'est que Dieu ait révélé qu'il a tiré le Monde d'un pur néant; & il ne sera pas aisé de le convaincre du contraire, ni par conséquent de le faire revenir de son sentiment. Au contraire, il prétendra qu'il y doit persister, selon la maxime qu'ont allégué ceux-là même contre qui il dispute; savoir, qu'il faut préférer le plus certain à ce qui l'est moins.

Si l'on soutient au contraire que tout acte de Foi a plus de certitude que quelque acte de Raison que ce puisse-être, je demanderai s'il en a plus que celui qui nous assure qu'il y a un Dieu; que celui qui dit qu'il est impossible qu'une chose soit & ne soit pas en même tems; que celui qui reconnoît que tout ce qui est évident est vrai, ou qu'on peut affirmer d'une chose tout ce qui est manifestement renfermé dans l'idée claire & distincte qu'on en a, &c? Si l'on prétend que les actes de la Foi sont plus certains que tous ces Principes, on s'exposera à la risée de toute la Terre. Et nous avons déjà fait voir au commencement de ce Chapitre pourquoi
on

on se moqueroit avec justice de quiconque oseroit avancer une pareille chose. Si on avouë, d'un autre côté, que ces actes de la Raison l'emportent en certitude sur tous les actes de la Foi, on conviendra en même tems par-là qu'on a eu tort de faire un raisonnement tel que celui qu'on a vû au commencement de ce Chapitre.

SUR quoi nous remarquerons encore que la grande source de l'illusion que bien des Gens se font sur ce sujet, c'est qu'ils regardent la Certitude de la Foi & celle de la Raison comme deux Certitudes collatérales & indépendantes l'une de l'autre. Sur ce fondement, ils croient qu'on peut les comparer ensemble, & demander quelle est la plus grande? Mais, ils ne prennent point garde que la Certitude de la Foi est fondée sur celle de la Raison, qu'elle lui est subordonnée: de sorte que, si on suppose que la Raison peut se tromper dans ses connoissances les plus claires, on sappe la Foi par ses fondemens, & on en renverse toute la Certitude, comme je l'ai fait voir avec la dernière évidence dans le Chapitre qui précède immédiatement celui-ci.

EN EFFET, si la Raison peut nous tromper en ce qu'elle nous apprend le plus clairement, nous pouvons nous être trompés en nous persuadant qu'il y a un Dieu, que ce Dieu ne dit rien que de vrai, qu'il a parlé aux Hommes, que sa Parole est contenue dans le Livre que nous appelons l'Ecriture, que certaines paroles que nous lisons dans ce Livre signifient telles

ou

Con
ou te
autan
précé
la Fo
de C
JE
n'en
raison
réfute
que p
ne so
Il fa
ment
d'en
exem
pour
mine
dit,
l'emb
cela
ger d
leur
consc

Con
ét

N
crédi
justifi
que

ou telles choses &c. Car ce sont-là tout autant d'actes de la Raison qui doivent précéder la Foi ; &, s'ils sont incertains, la Foi ne sauroit avoir la moindre ombre de Certitude.

Je crois qu'en voilà autant ou plus qu'il n'en faut pour faire voir la foiblesse du raisonnement que nous avons entrepris de réfuter en ce Chapitre. Je ne pense pas que personne puisse nier à présent, que ce ne soit un paralogisme des plus formels. Il faut l'avouër cependant, ce raisonnement est spécieux. Rien n'est plus capable d'en imposer à une première vûë. Cet exemple peut servir d'une nouvelle preuve pour montrer la nécessité qu'il y a d'examiner & d'aprofondir un peu ce qu'on nous dit, avant que de nous y rendre & que de l'embrasser comme vrai ; parce que sans cela nous nous exposerons souvent au danger d'être trompés, & de tomber dans l'erreur sur les matieres même les plus de conséquence.

C H A P I T R E XIV.

Conséquences qu'on doit tirer des Principes établis dans les trois derniers Chapitres.

N O U S avons montré dans le Corps de cet Ouvrage, que les motifs de crédibilité, c'est-à-dire, les preuves qui justifient que c'est Dieu qui a révélé ce que nous croions, n'ont qu'une évidence

L

mo-

morale, qui ne s'éleve pas même jusqu'au plus haut degré. Nous venons aussi de prouver clairement dans les trois Chapitres immédiatement précédens, que ces preuves supposent plusieurs Vérités connues par la Raison & par les Sens : de sorte que si les connoissances, qui nous viennent par ces deux voies, étoient incertaines, les preuves de la Révélation n'auroient plus aucune solidité, & par conséquent tout l'édifice de la Foi crouleroit nécessairement & tomberoit par terre.

OR, ces principes supposés comme certains, il est aisé d'en tirer plusieurs conséquences qui me paroissent fort importantes. La première est, qu'il étoit impossible que Dieu nous ordonnât de croire aucun Dogme qui parût évidemment faux, soit à la Raison, soit aux Sens, du moins après que nous aurions pris les précautions, & observé les règles, que les Sages prescrivent pour éviter de tomber dans l'erreur. Cette première conséquence devant servir elle-même de base & de fondement à plusieurs autres, que nous en tirerons dans la suite, il s'agit présentement de la bien établir; & heureusement c'est, ce qui n'est pas difficile.

EN EFFET, si Dieu nous révéloit un Dogme, qui parût évidemment faux à la Raison ou aux Sens, il arriveroit de deux choses l'une: ou ce Dogme seroit aussi faux qu'il le paroîtroit; ou paroissant absolument faux, il ne laisseroit pas d'être vrai.

Je

Je crois que tout le monde conviendra que le premier cas est impossible; car la Véracité est un Attribut essentiel à l'Etre souverainement parfait; or rien n'est plus directement opposé à la Véracité que d'attester comme véritable une chose fausse: on ne peut donc, sans une horrible impiété & sans blasphème, rien attribuer de pareil à Dieu.

On ne peut pas soutenir non plus que le second cas soit possible, à Moins que de vouloir bannir la Certitude du Monde, & établir un Pyrrhonisme universel. En effet, toute la Dispute qu'il y a entre les Pyrrhoniens & les Dogmatistes se réduit uniquement à savoir, si l'évidence est le caractère certain & infaillible de la vérité. Les Dogmatistes l'affurent, & les Pyrrhoniens le nient. Ces derniers soutiennent que la vérité n'a aucun caractère, qui la distingue de la fausseté; que l'évidence peut nous tromper & nous jeter dans l'erreur; qu'ainsi on ne peut compter sur ce caractère, ni sur aucun autre. Les Dogmatistes prétendent au contraire que la vérité a des caractères certains & infaillibles qui la font connoître, & qui la distinguent de l'erreur; & ces caractères se réduisent tous à l'évidence. Par conséquent, dire que l'évidence peut nous tromper, c'est donner gain de cause aux Pyrrhoniens, & ruïner sans reserve la Certitude. C'est pourtant le dire, que de soutenir qu'il peut y avoir des Dogmes, qui ne laissent pas d'être véritables, quoiqu'ils paroissent évidemment

faux à la raison, même après qu'elle les a examinés avec toute l'exactitude possible. C'est associer la fausseté & l'évidence, & par conséquent faire de l'évidence un caractère trompeur, qui pourra se trouver également joint à la vérité & à la fausseté.

OR, cela une fois posé, qui ne voit que ce seroit fort vainement qu'on s'amuseroit à raisonner sur quoi que ce soit, ou à chercher des preuves pour établir ce qu'on veut persuader aux autres? Quelques convaincantes qu'elles pussent être, l'adversaire auroit toujours une réponse toute prête pour les éluder. Il n'auroit qu'à dire: *Il est vrai que vos preuves sont évidentes; mais, qu'importe? Quelque évidentes qu'elles soient, elles peuvent être fausses; car, l'évidence n'est pas la marque certaine de la vérité. Ainsi, ce seroit agir imprudemment que d'y déférer.*

EN particulier, il seroit fort inutile de travailler à prouver la Vérité de la Religion Chrétienne. Les Infidèles & les Incrédules n'auroient qu'à faire la réponse qu'on vient de voir, pour renverser tout le travail de ceux qui leur auroient apporté les preuves les plus convaincantes de la Vérité du Christianisme. Dans cette hypothèse, les motifs de crédibilité n'auroient plus aucune force; de quoi serviroit-il donc de les alleguer? Pourroient-ils nous donner quelque Certitude? Et par conséquent n'y auroit-il pas de la témérité à croire? Car doit-on se persuader d'une chose qui n'est prouvée que par des raisons qui peu-

vent

Co
vent
Peut-
est au
feroit
venir
prouv
rité à
vée,
der u
vaises
peut-
soit co
dence
vérité
MA
aux m
de la
la Cer
la pe
voie?
dre e
comb
n'est-
si le
pas q
pour
nous
parois
à-dire
dictoi
par d
moral
Ne
Dogn
Dieu

vent être aussi bien fausses que vraies? Peut-on nier qu'une vérité mal prouvée est aussi incertaine, qu'une autre qui ne le seroit point du tout? Ne faut-il pas convenir que ce n'est point prouver, que de prouver mal? Si donc il y a de la témérité à se persuader une vérité non prouvée, il n'y en a pas moins à s'en persuader une qui n'est prouvée que par de mauvaises raisons. Or, quelle bonne raison peut-on avoir de se persuader quoi que ce soit comme une vérité indubitable, si l'évidence n'est pas un caractère certain de vérité?

MAIS je veux que cette hypothèse laisse aux motifs de crédibilité, ou aux preuves de la Religion, toute l'évidence & toute la Certitude qu'elles ont naturellement, ne la perdroyent-elles point par une autre voie? Car, n'est-il pas vrai qu'une moindre évidence s'évanouît lorsqu'elle est combattuë par une plus grande? Ou plutôt, n'est-il pas vrai que c'est ce qui arriveroit, si le cas étoit possible? car je ne conviens pas qu'il le soit. Mais supposons la chose pour un moment. Figurons-nous que Dieu nous a révélé un Dogme dont la fausseté paroisse d'une évidence métaphisique, c'est-à-dire, qui paroisse évidemment contradictoire. De quoi servira-t-il de prouver par des raisons, qui n'ont qu'une évidence morale, que Dieu a révélé ce Dogme? Ne sera-t-il pas plus évident que ce Dogme est faux, & par conséquent que Dieu ne l'a point révélé? D'un autre côté,

dira-t-on qu'un Dogme évidemment faux est évidemment croiable ? N'y auroit-il pas de la Contradiction à le dire ? On ne pourroit donc sans témérité croire un tel Dogme en pareil cas ; puisque bien loin de paroître évidemment croiable, il paroîtroit évidemment incroiable. D'où nous conclurons qu'il étoit impossible que Dieu nous révélât rien qui fût directement opposé, soit aux Lumieres de la Raison, soit au rapport constant & unanime des Sens.

MAIS, cela étant, ne devons-nous pas tenir pour certain, que Dieu n'a jamais révélé le Dogme de la Transsubstantiation qui est si manifestement opposé à ces lumieres, & à ce rapport ? Dogme le plus absurde & le plus monstrueux qui fût jamais, & qui fait pourtant le principal objet de la Foi & du Culte d'une grande Société Chrétienne : Dogme, qu'elle regarde, ou du moins que ses Conducteurs veulent qu'on regarde, comme l'Ame de la Religion, & pour la croiance duquel ils ont fait répandre des torrens de Sang Chrétien. Il est certain, que quand on considère toutes ces choses, on ne fait si on dort, ou si on veille. Nous parle-t-on sérieusement, ou veut-on nous faire illusion & nous renverser l'esprit, lorsque l'on prétend nous faire recevoir, soit de gré, ou de force, un tel Dogme comme un des plus importants & des plus nécessaires Articles de la Foi Chrétienne ? N'est-ce pas proposer comme une Vérité divine l'Opinion la plus bizarre & la plus chimérique, le Chaos le plus téné-

breux

breux & le plus rempli de Contradictions qu'on puisse imaginer?

J'y vois confondre ou plutôt renverser toutes les idées que nous avons de Pain, de Chair, de Sang, de Personne, d'Humanité, de Divinité, de Corps & d'Esprit, de Nourriture corporelle, & de Nourriture spirituelle; celles de Miracle, de Mistère, de Religion, de Consécration, de Sacrement, de Sacrifice, de Foi, & de Culte religieux.

J'y vois de même renverser toutes les Idées que nous avons de Réalité & d'Apparence; de Substances & d'Accidens, ou de Modes; d'Identité & de Distinction; de Possibilité & de Contradiction; de Fin & de Moïen; de Tout & de Partie; d'Unité & de Multiplication; d'Espace & de Lieu; d'Etendue & de Pénétration; de Mouvement & de Repos; de Changement, de Production, de Corruption, de Vie, & de Mort, &c. En un mot, si ce Dogme étoit véritable, il n'y auroit plus rien de certain, ni dans la Nature, ni dans la Religion. On ne pourroit s'assurer de rien, ni par les Sens, ni par la Raison, non pas même de la vérité des premiers Principes. Ce Dogme établiroit donc un parfait Pyrrhonisme, & par conséquent il se détruiroit lui-même.

Le Catholique répond à tout cela, que son Dogme est un Mistère de Foi, auquel il faut se soumettre sans raisonner. Mais encore ne faut-il pas du moins que je sache si Dieu l'a révélé, ou non? C'est ce qu'il

n'osera pas nier sans doute. Qu'il me prouve donc, que son Dogme est un Article de la Révélation Divine. Il ne manquera pas de m'alleguer que Jesus-Christ a dit en instituant l'Eucharistie : *Ceci est mon Corps*. Mais, je l'arrête dès le premier pas. Il s'agit entre nous de savoir quel est le sens des Paroles de Jesus-Christ, & je lui demande d'abord à quoi Jesus-Christ faisoit allusion, lorsqu'il prononçoit le mot, *ceci*? C'étoit sans doute à ce qu'il tenoit entre les mains, c'est-à-dire, au Pain. Cette Proposition donc, *ceci est mon Corps*, revient à celle-ci, *ce Pain est mon Corps*. Or, n'est-il pas évident que dans cette dernière Proposition il faut nécessairement admettre une figure, le pain ne pouvant être tout à la fois & réellement pain, & réellement un corps humain. Il faut donc absolument donner un sens figuré à cette Proposition, de même que cela se pratique à l'égard de celles-ci : *La Pierre étoit Christ*. *La Pâque est le passage du Seigneur*. La nécessité d'expliquer cette Proposition dans un sens de figure, se fait sentir encore bien davantage, lorsque l'on fait attention qu'il s'agit de l'Institution d'un Sacrement, que c'est un signe & un mémorial que Jesus-Christ nous a laissé pour nous souvenir de sa mort.

M A I S, nôtre Catholique ne pourra sans doute souffrir tous ces raisonnemens. Il voudra que je reçoive aveuglément le sens qu'il donne à ces Paroles, ou plutôt que je me soumette à tout ce qu'il lui plaît de me prescrire comme devant être l'objet de
ma

ma croiance. Et moi, je lui répons, que pour m'empêcher de suivre la Raison & les règles de la Logique, en interprétant quelque endroit que ce soit de l'Ecriture, il faudroit me produire des défenses expressees de la part de Dieu d'en user ainsi, ou une exception particuliere & formelle qui déroge en tel cas aux règles de la droite Raison.

EN effet, comme dans ce qui regarde les mœurs, pour nous detourner de suivre nos passions, l'Ecriture nous dit : *Ne suivez point les desirs de la Chair, Ne vous conformez pas au present Siècle*, il faudroit aussi, pour nous empêcher de suivre les règles & les lumières de la Raison, nous montrer dans l'Ecriture une défense formelle de les suivre, ou en tout, ou en partie, à l'égard de la Connoissance & des Dogmes. Or, il n'y a dans l'Ecriture, ni règle, ni exception, de cette sorte, qui déroge à la Raison en aucun cas, ni par consequent par raport au Dogme de la Transsubstantiation.

LA Foi n'a pas pour objet les choses impossibles & incroyables. Pour faire donc que je croie une chose, il faut qu'elle n'implique point de Contradiction avec ce que je sai certainement & évidemment. Ainsi, le Mistere de la Transsubstantiation me paroissant incompatible avec toutes les idées claires que j'ai des choses, il ne peut être en aucune maniere l'objet de ma Foi.

C'EST en vain que mon Catholique voudra recourir ici à la Toute-Puissance de Dieu pour tâcher de justifier son sentiment. Je

lui répondrai, que c'est mal connoître la Toute-Puissance de Dieu que de l'étendre à des choses contradictoires; parce que ces choses sont des purs néants, & que, quand elles pourroient être les objets de la Toute-Puissance de Dieu, sa Sagesse & sa Bonté ne lui permettroient pas de faire de ces sortes de miracles si contraires à la Certitude de nos notions. Il nous ôteroit par-là tout l'usage de notre Raison, sans laquelle nous ne pouvons, ni le connoître dans les œuvres de la Création, ni profiter des lumières de la Révélation.

IL faut l'avouër cependant à la honte du Genre humain, le merveilleux, le paradoxé, est du goût de la plupart des Hommes, sur-tout en matière de Religion. Les Dogmes les plus absurdes, les plus opposés à la Raison, sont ceux dont ils s'entêtent le plus, & pour la défense desquels ils témoignent le plus grand zèle, lorsqu'on a l'adresse de les leur faire envisager comme des Misteres de Religion, comme des Vérités célestes & fort importantes pour le salut. Ce foible du crédule Vulgaire n'est pas inconnu aux Transsubstantiateurs. Ils savent très-bien faire usage de cette machine pour exciter le zèle amer, ou plutôt l'aveugle fureur du peuple. C'est ce que les Protestans n'ont que trop de fois éprouvé. Qui pourroit s'empêcher de s'écrier ici :

Tantum Religio potuit suadere malorum? Hélas! pourquoi faut-il que le Manteau sacré de la Religion serve à couvrir & à fomenter de si grands Abus? Ceux, qui

enten-

Co
enten
plus
divin
re att
vent
dre le
mi le
toit u
de l'a
qui o
plier d
un fa
ne po
par le
L
Rom
de l'
à cau
sans
dera
tholic
on pe
toires
recev
res,
qu'on
de la
qu'il
ici.
sur la
un a
de co
tout
que,
sens

entendent si bien à parer les Dogmes les plus absurdes du titre pompeux de Misteres divins & ineffables, ne devoient-ils pas faire attention, que le mot de Misterere est souvent un refuge propre à voiler & à défendre les plus grandes Absurdités; & que parmi les Payens, d'où il nous est venu, c'étoit un azile de l'ignorance, & un manteau de l'avarice & de la fourberie des Prêtres, qui ont donné aux autres l'exemple de remplir de Misteres la Religion, donnant par-là un faux brillant à leurs Fonctions, quand ils ne pouvoient pas leur concilier de l'honneur par les qualités essentielles à leur Ministère.

Le prétendu Sens litteral, que l'Eglise Romaine donne aux paroles de l'Institution de l'Eucharistie, étant évidemment faux à cause des Absurdités & des Contradictions sans nombre qu'il renferme, on me demandera quelle peut donc être la Foi d'un Catholique-Romain sur un tel Dogme, & si on peut croire des Propositions contradictoires? Je répons à cela, qu'on peut fort bien recevoir des Propositions contradictoires, les embrasser comme vraies, lorsqu'on ne se forme point d'idées distinctes de la signification des termes, ni du raport qu'ils ont entre eux. Or, c'est ce qui arrive ici. La croïance d'un Catholique-Romain sur la Transsubstantiation ne consiste qu'en un assemblage de mots & d'idées confuses de corps de Christ & de pain. Il embrasse tout cela sans examen, & sur la foi publique, & pour avoir souvent ouï dire que ce sens litteral est véritable. Cette confusion
d'idées

d'idées est entretenuë & fortifiée, 1. par le concours d'autres idées non moins confuses qu'il a dans la tête, comme, par exemple, d'*Eglise*; de *Tradition*, de *Foi*, de *Religion*, de *Sacrifice*, de *Mistère*, de *Miracles*, &c. 2. l'équivoque du mot, *est*, lequel dans l'usage universel du langage signifie tantôt identité & tantôt ressemblance, selon la nature des objets que ce mot lie ensemble. Il n'est donc pas étonnant, qu'ils s'imaginent avoir quelque *Foi* là-dessus, quoiqu'ils ne puissent se former aucune idée distincte de ce qu'ils prétendent croire.

MAIS, on peut dire que la *Foi* de telles Gens doit être regardée comme le fruit, non pas de leur jugement, de leur réflexion, de leur examen, mais de leur mémoire, de leur imagination, de leur prévention. C'est une sorte de *Foi*, qui consiste plus à croire que l'on croit, qu'à croire véritablement; deux choses aussi différentes que savoir, & croire que l'on sait. Il est autant impossible de croire le contraire de ce qu'on voit par la *Raison*, que de croire que l'on ne voit pas ce que l'on voit effectivement devant soi, en plein jour, & de ses propres yeux; ou que de croire que l'on voit ce que l'on ne voit pas, après avoir regardé avec toute l'attention & la circonspection possible.

CE n'est donc qu'une *Autorité* mal-entendue, qui fait retenir & prononcer comme vraie une Proposition contradictoire, à laquelle on n'a pas fait d'attention, &
dont

Connoissances Humaines, Chap. XIV. 178

dont on ne comprend pas bien le sens. Mais un homme attentif, qui sait ce que signifient ces Propositions, n'y consentira jamais en lui-même, quelque effort qu'il fasse, & quand même, par impossible, Dieu lui ordonneroit d'y consentir. Je dis, par impossible; car, il n'y auroit rien de certain, comme nous avons dit, si Dieu ordonnoit de croire ce qui paroît évidemment faux, & s'il défendoit de croire ce qui paroît évidemment vrai. Et quand même des Propositions contradictoires pourroient être l'objet de notre Consentement & de notre Foi, la sagesse & la bonté de Dieu ne lui permettroient pas de nous ordonner de les croire; & cela, pour les raisons que nous avons déjà marquées. Car enfin, admettre qu'une chose peut être autrement que nous ne la voyons, ou tâtons, ou connoissons, c'est détruire toute la Certitude de nos Connoissances, & entre autres celle que nous avons, & que les Apôtres ont eue, de la Doctrine des Miracles, & de la Résurrection de Jesus-Christ: Destruction, qui entraîne nécessairement après soi celle de la Religion Chrétienne.

CHAPITRE XV.

Que l'Ecriture ne peut rien enseigner qui soit contraire aux Lumieres de la Raison, ni du raport des Sens. Usage de la Raison dans l'Interpretation de l'Ecriture Sainte.

VOICI une autre Consequence, qui découle encore nécessairement du principe qu'on vient d'établir dans le Chapitre precedent. En effet, s'il est vrai que Dieu ne nous puisse rien révéler qui soit directement opposé à ce que la Raison & les Sens nous apprennent clairement, ne s'ensuit-il pas de-là l'une de ces deux choses; ou que l'Ecriture, entendue dans son vrai sens, ne peut rien enseigner qui répugne à ces mêmes Lumieres, si elle est véritablement la Parole de Dieu; ou, qu'elle n'est point la Parole de Dieu, si elle enseigne des choses évidemment contraires aux Notions les plus évidentes du Sens-Commun? En effet, la Lumiere naturelle venant certainement de notre Créateur, & nous ayant été donnée comme une mesure & une règle primordiale pour discerner le vrai du faux, & pour juger des Doctrines particulieres qu'on nous propose, n'est-il pas évident que Dieu ne peut rien nous révéler qui lui soit contraire? Car pourroit-il se contredire lui-même, & nous apprendre par la Lumiere de la Révélation
des

des choses tout opposées à celles qu'il nous fait connoître par la Lumière de la Nature? Ceci me paroît si clair, que je ne crois pas qu'il soit nécessaire de nous y arrêter davantage. C'est pourquoi,

Je passe à une autre Conséquence, que voici. Puisque l'Ecriture est la parole de Dieu, & qu'elle ne peut rien enseigner qui soit opposé aux maximes évidentes de la Raison, il s'ensuit de-là, que, lorsqu'en lisant l'Ecriture Sainte, nous rencontrons quelque Passage, qui, à le prendre à la lettre, renferme un sens absurde & contraire à la lumière naturelle, nous pouvons nous assurer que ce n'est point-là le véritable sens de ce Passage, & qu'il y en a quelque autre caché sous l'écorce de la Lettre, à la recherche duquel nous devons nous appliquer, autant qu'il nous est possible, selon la portée de nos lumières. Il semble donc que nous aïons une Règle sûre pour l'interprétation de l'Ecriture, & pour juger du moins de ce qu'elle ne dit pas.

Il faut pourtant l'avouer, cette Règle est fort contestée. Il y a bien des Théologiens qui se sont révoltés à l'encontre. Chacun fait le grand procès qu'eut autrefois à soutenir Mr. de Wolzogue, Pasteur de l'Eglise Wallonne d'Utrecht, pour avoir avancé cette Proposition dans son *Traité de Scripturarum Interprete*. L'Eglise Wallonne de Middelbourg, qui étoit alors conduite par le Sieur Labadie qui fit tant parler de lui dans la suite, fut fort choquée de cette Doctrine de Mr. de Wolzogue,

&

& en demanda la condamnation, aussi bien que de plusieurs autres Propositions qui étoient contenuës dans le Traité dont nous venons de faire mention, au Synode de Naarden. Cette Assemblée emploïa plusieurs Séances à la Discussion de cette Affaire. Il est vrai pourtant, que Mr. de Wolzogue remporta enfin la victoire. Le Synode jugea par unanimité de suffrages que le Livre de ce Ministre étoit orthodoxe, & condamna le Sieur Labadie à lui faire réparation, comme on le voit pas l'Acte de ce Synode, dont voici la copie.

TANT s'en faut que le Sr. Labadie & son Eglise ayent eu aucun Sujet d'accuser le Livre du Sr. de Wolzogue des erreurs mentionnées, la Compagnie le declare unanimement, & sans en excepter un seul, Orthodoxe; & par conséquent que le Sr. Labadie & son Consistoire ont eu grand tort de l'accuser d'une façon si atroce: &, afin que désormais personne n'accuse quelqu'un de ce Corps sans sujet, cette Compagnie a jugé l'Eglise de Middelbourg censurable, & l'exhorte très-sérieusement d'avouër qu'elle a mal fait, & de se donner de garde ci-après de pareilles procédures. Et, parce que le Sr. Labadie est le principal Auteur de telles Accusations, & qu'il s'est efforcé de flétrir la réputation du Sr. de Wolzogue, de vive voix, en Chaire, par des Ecrits, & par des Imprimés, la Compagnie a déclaré unanimement, qu'il la doit réparer, en confessant à la face de ce Synode, & en présence dudit Sr. de Wolzogue, qu'il

a eu tort de l'accuser, & qu'il en a un singulier déplaisir.

C'EST ainsi que le sentiment, que nous soutenons, triompha dans cette occasion. Après ce Jugement d'un Synode entier, dont tous les Membres passaient pour de très-zélés Orthodoxes de la Communion de Geneve, ne semble-t-il pas qu'on puisse sans scrupule marcher sur les Pas de Mr. de Wolzogue, & défendre la même Doctrine, sans craindre d'en être censuré par aucun bon Protestant de la dite Communion? Mais, comme je l'ai déjà dit, cette Doctrine est fort suspecte à bien des Théologiens; ils la rangent parmi les Propositions qui sonnent mal, & qui sentent un peu l'Hérésie, (*Propositio male-sonans & redolens Haresim.*) C'est pourquoi je crois que nous ne ferons point mal de nous arrêter un peu à l'éclaircir; car, je suis persuadé que toutes les Disputes qu'il y a eu sur cette matière, & qui ont fait tant de bruit, ne sont que des Disputes de Mots, & qu'on est d'accord dans le fond. Mais, comme la plupart des termes, dont on se sert pour exprimer ce qu'on pense là-dessus, sont équivoques, chacun les entend à sa manière: d'où il arrive que l'on conteste, par ce qu'on ne s'entend point, & qui pis est, parce qu'on ne veut point s'entendre.

POUR éviter ces inconveniens, je vais tâcher de m'expliquer avec le plus de clarté & de précision qu'il me sera possible, en rejetant les termes obscurs & équivoques, ou du moins en ne m'en servant point qu'a-

près avoir distingué les differens sens qu'on peut leur donner, & qu'après avoir averti du sens auquel nous les entendrons. C'est pourquoi, comme je remarque que quand on dit qu'une chose est contraire à la Raison, cette phrase ou cette façon de parler est équivoque, & que l'un l'entend d'une manière & l'autre d'une autre, je commencerai par distinguer les differens sens qu'on peut donner à cette Proposition. Il me semble donc, que lorsqu'on dit qu'une chose est contraire à la Raison, on peut prendre cette Proposition en l'un de ces trois sens differens.

Le premier est, que cette chose choque la Raison, parce qu'on ne la comprend pas, ou, pour mieux dire, parce qu'on ne comprend pas la manière en laquelle elle peut être. C'est en ce rang, par exemple, qu'on peut mettre le pouvoir qu'ont les Esprits d'agir sur les Corps. On ne comprend pas trop comment cela se peut faire. De-là quelques-uns concluent que la chose n'est point, & qu'elle ne peut être.

Le second sens est qu'une chose est contraire à la Raison, parce qu'elle est contraire aux loix ordinaires de la Nature. En ce sens, il est contraire à la Raison qu'une Vierge enfante; qu'un mort ressuscite; que des Gens qu'on jette dans une fournaise allumée, au point que l'étoit celle de Babylone, n'y soient point consumés; qu'on marche sur la mer, sans s'y enfoncer.

Enfin, le troisieme sens qu'on peut donner à cette Proposition est, qu'une chose est

con

contra
ferme u
diat.
de dire
le tout
parties
en mē
differe
chose c

CET
tenons-
écriture
son, no
tion dan
Il y au
vouloir
véritabl
faiteme
passe pa

EN
de ces
ne doit
compre
de la so
compre
telle ch
Mais ef
de des
si grossi
une infi
les plus
Dieu qu
done int

MA
consiste

Connoissances Humaines, Chap. XV. 179

contraire à la Raison, parce qu'elle renferme une Contradiction, mediate ou immediate. En ce sens, il est contre la Raison de dire qu'un & un ne sont pas deux, que le tout n'est pas plus grand qu'une de ses parties; qu'une chose peut être & n'être pas en même tems, &c. Voilà les trois sens differens dans lesquels on peut dire qu'une chose est contraire à la Raison,

C'EST A posé, je dis que quand nous soutenons qu'on ne doit jamais donner à l'Ecriture un sens qui soit contraire à la Raison, nous n'entendons point cette Proposition dans le premier, ni dans le second sens. Il y auroit de la folie & de l'impieré à ne vouloir rien croire ou admettre comme véritable, que ce dont on comprend parfaitement la Raison, ou que ce qui ne surpasse pas les forces ordinaires de la Nature.

E N E F F E T, pour prétendre la premiere de ces deux choses, c'est-à-dire, qu'on ne doit recevoir comme vrai que ce qu'on comprend parfaitement, il faut raisonner de la sorte: *Il n'y a de vrai que ce que je comprends. Je ne comprends pas comme une telle chose peut être. Donc elle n'est point.* Mais est-il possible qu'il y ait dans le monde des Gens capables de donner dans une si grossière illusion? Qui ne sait qu'il y a une infinité de choses dans le monde que les plus savans ignorent, & qu'il n'y a que Dieu qui n'ignore rien? Ce premier sens est donc insoutenable.

M A I S le second ne l'est pas moins; il consiste à dire, comme on a vu, qu'on

ne doit admettre comme des Vérités révélées de Dieu, que les choses qui ne sont point au dessus du cours ordinaire de la Nature. Cette prétention est si déraisonnable, qu'il y auroit de l'impiété & de l'extravagance à la soutenir; car il faudroit dire pour cela de deux choses l'une; ou, que Dieu ne peut que ce que peut la Nature, ce qui est une impiété; ou, qu'encore que Dieu puisse faire tout ce qu'il veut, il ne fait pourtant jamais rien que conformément aux loix qu'il a établies dans la Nature, ce qui seroit ridicule & impertinent; tous les miracles que Dieu a opérés depuis la naissance du monde prouvant incontestablement le contraire. Ainsi, quand nous disons qu'on ne doit jamais donner à l'Ecriture un sens opposé à ce que dicte la Raison, nous n'avons garde d'entendre cette Proposition, ni dans l'un, ni dans l'autre des deux sens, que nous venons de réfuter.

IL s'ensuit de-là tout naturellement, que nous l'entendons seulement dans le troisieme, c'est-à-dire, que nous prétendons qu'on ne doit jamais donner aux Passages de l'Ecriture un sens qui répugne directement à la droite Raison, ni qui renferme une vraie Contradiction, médiate ou immédiate. Mais, qui est-ce qui oseroit contester cette Vérité? Qui oseroit soutenir que la vûë claire & distincte du sens littéral, & de son opposition formelle aux Notions communes & aux Maximes évidentes de la

Phi-

Philos
pour

IL
ologie
confu
assuré
mes &
peuve
sorte
peut
doit &
cipal.
tenir;
dont
à caut
ce sen
régles
parois
lui su
roit pa
rien d

JE
droits
des pi
du co
affecti
les de
dit au
gera v
arbres
l'arbre
mets
arrach
pieds
notre

Philosophie, n'est pas une Raison suffisante pour le rejeter?

IL semble à la vérité, qu'il y a des Théologiens qui ne veulent permettre que l'on consulte la Raison, qu'après s'être bien assuré par la considération des paroles mêmes & des circonstances du texte, qu'elles peuvent recevoir le sens en question. De sorte que, selon eux, tout ce que la Raison peut dire n'est qu'un accessoire, qui ne doit être mis en compte qu'après le principal. Mais ce sentiment ne sauroit se soutenir; car, combien y a-t-il de Passages dont on rejette le sens littéral uniquement à cause qu'il choque la Raison? Quoique ce sens littéral, à l'examiner selon les règles de la Critique & de la Grammaire, paroisse bien plus naturel que celui qu'on lui substitue; de sorte qu'on ne balanceroit pas à le préférer au second, s'il n'avoit rien de contraire à la Lumière naturelle.

JE mets dans cette classe tous les Endroits de l'Ecriture qui attribuent à Dieu des pieds, des mains, & les autres parties du corps humain, ou qui lui attribuent des affections & des passions semblables à celles des hommes. J'y mets ce que Dieu dit au Deuteronome, que, lorsqu'on assiégera une Ville, on ne doit pas couper les arbres fruitiers qui sont autour, parce que l'arbre des champs est un homme. J'y mets ce que Jesus-Christ nous dit de nous arracher les yeux, & de nous couper les pieds & les mains, lorsque ces parties de notre corps nous feront tomber dans le

péché. J'y mets enfin le precepte de tendre l'autre joue à celui qui nous frappera sur une. Chacun comprend assez de lui-même quel est le sens le plus naturel de ces Passages, quel est celui qui se présente le premier. Cependant, presque tout le monde rejette le sens littéral de ces Passages, & leur en donne un autre qui est un peu plus recherché. Or, pourquoi ne s'en tient-on pas au sens qui se présente d'abord, & qui paroît plus naturel que l'autre? N'est-ce pas à cause que ce sens choque visiblement la Raison! On est donc persuadé, qu'il ne faut jamais interpréter l'Ecriture dans un sens qui soit directement opposé à la droite Raison; & qu'en agir autrement c'est l'expliquer mal, & lui attribuer un sens qu'elle n'a pas.

C'ÉTOIT du moins le sentiment de S. Augustin, qu'il dit dans son Epître VII. *Si manifestissima & certa Rationi velut Scripturarum Sanctorum objicitur auctoritas, non intelligit qui hoc facit, & non Scripturarum illarum sensum, ad quem penetrare non potuit, sed suum potius objicit veritati; nec quod in eis, sed quod in se ipso velut pro eis invenit, opponit.* C'est-à-dire, Si on oppose à ce que la Raison enseigne clairement & certainement, ce qu'on regarde comme appuyé par l'autorité de l'Ecriture, celui qui en agit ainsi ne comprend pas bien ce qu'il fait. Ce n'est pas le sens de l'Ecriture qu'il oppose à la Vérité, mais le sien propre. Il n'oppose pas ce qu'il trouve dans ce saint Livre, mais ce qu'il trouve en lui-même & dans ses propres ima-

gina.

Con
ginali
bien n
interpr
des c
contra
l'expli
tant p
crés,
la Let
être,
eux,

Que to
de ce

CE
P
éviden
aucun
soit, c
dispute
même
qu'ils
sont b
res de
d'avoir
mer c
consec
faux p
qu'on

ginations. S'expliquer de la sorte, c'est dire bien nettement, que c'est mal entendre & interpréter l'Ecriture, que de lui faire dire des choses manifestement & évidemment contraires à la Raison; & que ceux qui l'expliquent de la sorte, s'éloignent d'autant plus du véritable sens des Ecrits Sacrés, qu'ils s'attachent plus grossièrement à la Lettre, qu'on peut dire véritablement être, dans cette occasion & par rapport à eux, une Lettre qui tue.

CHAPITRE XVI.

Que tous les Théologiens conviennent au fond de ce qu'on vient de dire, & qu'ils s'y conforment dans la Pratique.

CE que je viens de dire dans le Chapitre précédent me paroît si clair & si évident, que je ne crois pas qu'il se trouve aucun Théologien, de quelque parti qu'il soit, qui ose le contester. La plupart ne disputent entre eux sur cette matière, de même que sur beaucoup d'autres, que parce qu'ils ne veulent pas s'entendre, & qu'ils sont bien-aîsés d'attribuer à leurs Adversaires des sentimens qu'ils n'ont pas, afin d'avoir par ce moien un prétexte de déclamer contre eux, & de les décrier par les conséquences odieuses qu'ils tirent de ces faux principes qu'ils leur prêtent. C'est ce qu'on ne voit que trop souvent arriver sur

le sujet que nous traitons, comme sur plusieurs autres.

EN EFFET les Théologiens, qui ne peuvent souffrir qu'on consulte la Raison sur l'Interprétation de l'Ecriture, & qu'on appelle pour ce sujet Anti-Rationaux, imputent à leurs Adversaires des sentimens si absurdes, que je ne doute pas que les Sociniens mêmes, qui semblent aller plus loin que les autres sur cette matiere, ne les rejettent absolument. Ils accusent leurs Adversaires, de soutenir, ou du moins de penser deux choses: L'une, qu'on ne doit croire aucun Dogme qu'après que la Raison l'aura examiné par la Lumiere naturelle, & qu'elle aura trouvé, non qu'il n'a rien qui paroisse évidemment faux, mais qu'il n'a rien qui ne paroisse positivement véritable. L'autre, que tout ce qui ne paroît pas vraisemblable, & qui est contraire aux loix ordinaires de la Nature est dès-là contraire à la droite Raison. Qu'on lise les Ecrits de Mrs. les Anti-Rationaux, & on verra que que c'est-là l'idée qu'il leur plait de se faire de notre Système.

POUR nous, tout ce que nous demandons, c'est qu'on reduise notre Sentiment à ce que nous disons, & à ce que nous croïons nous-mêmes, & non pas à ce qu'il plait à nos Adversaires de nous attribuer. Je suis persuadé qu'alors il n'y aura plus de Disputes sur cette matiere. Notre sentiment est donc, je le repete, qu'on ne doit se départir du sens litteral de l'Ecriture, que lorsqu'il renferme une Contradiction manifeste,

Con
feste,
qu'on
qu'on
vraise
ordina
ble qu
les Ch
la Na
la Ré
partic
mort,
la vie
même
fumés
donc
veut
de qu
prélat
tienne
sens
son,
d'une
celle
que
faire
me p
ceux
son,
rer à
avou
gner
sens
tion.
C
Disp

feſte, ſoit médiate, ou immédiate. Ainſi qu'on ne nous accuſe plus de prétendre qu'on ne doive rien croire qui choque la vraisemblance, ou qui ſoit au-deſſus des loix ordinaires de la Nature. Comment eſt-il poſſible qu'on faſſe une telle Accuſation? Tous les Chrétiens ne croient-ils pas la Création; la Naifſance de Jeſus-Chriſt d'une Vierge; la Réſurrection, non ſeulement de quelques particuliers, opérée peu de jours après leur mort, mais encore la générale, qui rendra la vie à tous les hommes ſans exception, même à ceux dont les corps ont été conſumés depuis pluſieurs ſiècles? Ce n'eſt donc point de cette ſorte d'oppoſition qu'on veut parler. Il n'y a perſonne qui prétende qu'on doive y avoir égard dans l'Interprétation de l'Ecriture. Tous ceux, qui ſoutiennent qu'on ne doit jamais lui donner un ſens contraire à ce que dicte la droite Raiſon, l'entendent d'une oppoſition qui naît d'une Contradiction manifeſte, telle que celle qu'on aperçoit dans certains Dogmes, que quelques Sociétés Chrétiennes veulent faire paſſer pour des Verités révélées, comme par exemple la Tranſubſtantiation. Or ceux, qui déclament le plus contre la Raiſon, n'oſent pas nier qu'on ne doive déférer à cette ſeconde ſorte d'oppoſition. Ils avouent que l'Ecriture ne peut rien enſeigner qui ſoit contraire à la Raiſon en ce ſens, ni qui renferme aucune Contradiction.

Cela étant, ſur quoi donc peut être la Diſpute, puifque les Théologiens, de quel-

que Parti qu'ils soient, conviennent tous au fond de la même chose? On dira peut-être, que la diversité des sentimens consiste en ce que les uns croient voir des Contradictions, où les autres prétendent qu'il n'y en a point. Rien n'est plus véritable; mais cela fait voir, qu'il n'y a des Disputes que sur l'usage de la Règle, & non pas sur la Règle même. On est tous d'accord, qu'il ne faut pas croire ce qui est tellement Contraire à la Raison, qu'elle y aperçoit des contradictions manifestes; c'est la Règle. On nous dit que nous croions voir des Contradictions, où il n'y en a point, c'est-à-dire que nous appliquons mal la Règle, & que nous en faisons un mauvais usage. Ainsi toute la Dispute se réduit à l'application de la Règle; mais la Règle même subsiste, & personne ne la rejette.

CE qui me confirme dans cette pensée, c'est que je remarque que ceux, qui paroissent les plus prévenus contre la Raison, ne font aucune difficulté de se servir des mêmes principes que nous, lorsqu'ils écrivent sur d'autres sujets. 1. Tous les Théologiens Protestans, par exemple, traitent d'injuste & de ridicule la prétension des Controversistes Romains, qui veulent que les Protestans prouvent par des Textes exprès & formels tout ce qui se trouve dans leurs Confessions de Foi. Mais, qu'y auroit-il de plus incontestable que cette prétension, si la Raison étoit absolument aveugle pour les choses de la Religion, & s'il ne falloit avoir aucun

égard

Con
égard
tières

2.
ment
chose
qu'ell
cette
celle-
est co
qu'ell
possibi
miere
tender
sûrs q
Mais
parfait
videnc
vérité.

3. I
dité, q
ges de
pour
maxim
tique;
l'Ecrit
dont
contra
donne
E.N.
qui s'
passage
les pa
sions
du D
des cha

égard à ce quelle dit sur ces sortes de matières.

2. LES Théologiens disent communément, que, lorsqu'on est bien sûr qu'une chose est dans l'Ecriture, on doit s'assurer qu'elle n'est pas contraire à la Raison. Si cette maxime est vraie, peut-on douter de celle-ci, que, lorsqu'on est sûr qu'une chose est contraire à la Raison, on peut s'assurer qu'elle n'est point dans l'Ecriture. Est-il possible que la seconde soit fausse, si la première est véritable, à moins qu'ils ne prétendent que nous ne puissions jamais être sûrs qu'une chose est contraire à la Raison? Mais il nous faudra dans ce cas devenir de parfaits Pyrrhoniens, & ne rien croire, l'évidence n'étant pas une marque certaine de vérité.

3. ENFIN, ils conviennent que l'absurdité, qu'il y auroit à prendre certains Passages de l'Ecriture dans le sens littéral, suffit pour faire rejeter ce sens; & c'est une maxime qu'ils suivent toujours dans la Pratique; c'est-à-dire, que lorsqu'interprétant l'Ecriture ils rencontrent quelque Passage dont le sens littéral leur paroît absurde & contradictoire, ils ne manquent pas de lui donner un sens figuré.

En effet, il n'y a point de Théologien qui s'obstine à prendre à la lettre, ni les passages qui semblent attribuer à Dieu, soit les parties du corps humain, soit des passions semblables aux nôtres; ni les paroles du Deuteronomie qui portent que *l'arbre des champs est un homme*; ni ce que Jésus-Christ

Christ nous commande de nous arracher les yeux, de nous couper les piés & les mains &c. s'ils nous scandalisent, ou de présenter une joue à celui qui nous frappe sur l'autre.

JE ne connois point de Théologien qui se fasse un scrupule d'expliquer dans le sens mystique les Oracles du Vieux Testament, qui prédisent le Royaume du Messie, & les Conquêtes miraculeuses qu'il devoit faire dans le Monde: & cela, parce que ce sens s'accorde mieux avec l'événement, quoiqu'on ne puisse nier qu'il ne soit moins naturel que le littéral.

IL en est de même des expressions hyperboliques de l'Ecriture, personne ne veut les prendre à la lettre; parce qu'à les prendre de la sorte, elles choqueroient visiblement la Raison. Cependant, on ne peut nier que le premier sens, qui s'offre à l'esprit, ne soit le sens propre & littéral.

PARMI ce grand nombre de Théologiens qui ont entrepris de concilier les Passages de l'Ecriture qui semblent se contredire, il n'y en a aucun qui fasse difficulté de donner à ces Passages un sens assez différent du premier qui se présente à l'esprit. On se croit cela permis; parce qu'à moins d'en user de la sorte, il faudroit nécessairement avouer que deux Propositions contradictoirement opposées peuvent être vraies l'une & l'autre en même tems: ce qui repugne à la droite Raison.

IL se trouve même des Théologiens dans toutes les Communions qui vont en-

core

Com

core
vrais
à l'E
qui s
on m
Ps. 2
du C
qui e
arrêta
peut
reller
Terr
pothé
une
pas d
trée p
sur d
dant
vrais
ne se
parol
de ce

C
claire
clame
son,
Il est
cette
mand
qu'il
tienne
qu'ils
contr
réfie.

core plus loin. De simples probabilités & vraisemblances leur suffisent pour donner à l'Ecriture un sens très-différent de celui qui s'offre d'abord à l'esprit. Par exemple, on ne peut nier que ce que David dit au Ps. XIX. que le Soleil part d'un des bouts du Ciel & va jusqu'à l'autre bout; & ce qui est dit au Livre de Josué du miracle qui arrêta cet Astre dans sa course: on ne peut nier, dis-je, que cela ne signifie naturellement que le Soleil se meut autour de la Terre. On ne peut nier non plus que l'hypothèse du mouvement de la Terre ne soit une opinion problématique. Je ne sache pas du moins qu'elle ait encore été démontrée phisiquement, quoiqu'elle soit fondée sur des vraisemblances très-fortes. Cependant, quoique cette opinion ne soit que vraisemblable, ceux, qui l'ont embrassée, ne se font point de scrupule de donner aux paroles de l'Ecriture un sens fort différent de celui qui se présente d'abord à l'esprit.

CE que nous venons de dire montre clairement, que la Théorie de ceux qui déclament le plus fortement contre la Raison, ne s'accorde pas avec leur Pratique. Il est bien vrai, que lorsqu'ils considèrent cette Thèse en général, & qu'on leur demande si l'on doit consulter la Raison lorsqu'il s'agit d'interpréter l'Ecriture, ils soutiennent vigoureusement la négative, & qu'ils desapprouvent hautement le sentiment contraire, prétendant qu'il favorise l'Hérésie. Mais, tirez les de-là, & mettez-les sur

sur des matières non controversées, vous verrez qu'ils se feront une loi de ne pas donner aux paroles de l'Ecriture un sens opposé à ce que la Lumière de la Raison nous enseigne. Et, s'ils n'en agissoient pas de la sorte, ne tomberoient-ils dans les erreurs les plus extravagantes, & dans les impiétés le plus monstrueuses?

Pourquoi donc blâmer si fort notre sentiment, puisqu'il y faut revenir malgré qu'on en ait? Pourquoi desapprouver dans la Théorie un Règle, qu'on ne sauroit se dispenser de suivre dans la Pratique; ce qui prouve invinciblement la nécessité qu'il y a de l'admettre? C'est, dira-t-on, qu'il y a certaines Gens qui en abusent, pour rejeter comme contradictoire ce qui ne l'est pas. Je repons à cela, que les hommes abusent tous les jours des meilleures choses; mais, seroit-on fondé de vouloir pour cette raison en condamner le légitime usage? Vous vous plaignez qu'il y a des Gens qui s'appuient sur cette Règle, pour rejeter comme contradictoire ce qui ne l'est pas; mais ne m'avouerez-vous pas, que, si ce qu'ils rejettent comme absurde & contradictoire l'étoit effectivement, ils auroient raison d'en agir de la sorte? Vous en conviendrez sans doute. Ainsi, selon vous-même, la Règle est bonne, comme on l'a déjà remarqué un peu plus haut. Vous prétendez seulement, qu'ils l'appliquent mal, & c'est ce qu'ils nient. Reste à savoir qui est-ce qui se trompe ou qui ne se trompe point, qui a tort ou raison, de vous ou d'eux?

N'y

Com
N'y
eir la
Dogm
ment
doute
de bon
à tout
de par
toute
ment
Il faut
termes
mots
ne s'e
défini
Co
aux T
voque
guer
ployer
un au
pareil
dans q
la suit
sent d
équivo
ner bi
roit pa
Person
logie,
Tant
mot la
par la
ils ent
Person

N'y auroit-il donc pas moïen d'éclaircir la question, & de savoir enfin si un Dogme, ou une Proposition, est véritablement contradictoire, ou non? Oui, sans doute, si on vouloit y procéder également de bonne foi des deux côtés; si, renonçant à tout intérêt, à tout préjugé, à tout esprit de parti, à toute animosité, en un mot à toute passion injuste, l'on cherchoit purement la Vérité pour l'amour d'elle même. Il faudroit pour cela ne se servir que de termes clairs dans la Dispute, écarter les mots obscurs & équivoques, ou du moins ne s'en servir qu'après les avoir exactement définis.

COMME il n'arrive que trop souvent aux Théologiens de se servir de mots équivoques, sans les définir & sans en distinguer les sens différens, & qu'ils les emploient, tantôt dans un sens, & tantôt dans un autre, sans en avertir, il faudroit en pareil cas exiger d'eux qu'ils déclarassent dans quel sens ils veulent s'en servir dans la suite du discours, ou qu'ils emploiasent d'autres termes plus clairs & moins équivoques. Ce seroit le moïen de terminer bientôt une Dispute, qui sans cela n'auroit pas de fin. Par exemple, le mot de Personne est fort équivoque dans la Théologie, lorsque l'on parle de la Trinité. Tantôt les Théologiens entendent par ce mot la seule Personnalité, qu'ils séparent par la pensée de l'Essence Divine; tantôt ils entendent par cette expression, tant la Personnalité, que l'Essence Divine, qu'ils
confi-

considèrent comme jointes & unies ensemble *.

DANS

* On avertit par avance, que la Note suivante n'est guère que pour ceux qui entendent le Jargon des Scholastiques.

ON nous demandera peut-être ici comment on peut distinguer la Personnalité du Sujet auquel on l'attribue, & qui s'appelle une Personne? Pour satisfaire à cette question je repons qu'on distingue la Personnalité du Sujet dans lequel on la suppose résider, de la même manière qu'on distingue l'Humanité du Sujet qu'on appelle Homme. Cela se fait par une opération d'esprit fort subtile, qu'on appelle abstraction métaphisique, & qui consiste à se représenter comme formes & comme sujets des choses qui ne sont pas véritablement telles à l'égard les unes des autres. Car ces formes métaphisiques, *Personnalité, Humanité, Rationalité, Animalité*, &c, ne modifient pas réellement les sujets auxquels on les attribue, elles ne les modifient que dans notre esprit. Entre la personnalité, ou entre l'humanité de Pierre, & Pierre même, il n'y a qu'une pure distinction de raison, c'est-à-dire, qui n'est fondée que sur les différentes manières dont notre esprit considère un même objet, l'envisageant tantôt sous un certain rapport, & tantôt sous un autre. Ainsi je laisse à penser la belle Invention que c'est d'avoir imaginé trois Personnalités dans un même Sujet, ou dans une même Nature, très-simple: c'est absolument la même chose, que si l'on se figuroit trois humanités, ou trois animalités, dans un même Individu.

MAIS, on peut encore montrer l'Absurdité de
cette

cette
ci co
Perfo
fois l
rituel
voir
Perfo
à moi
existe
plusie
peut
Perfo
sieurs
dernie
hende
testan
Catho
furdit
lorsqu
ils fo
qu'ils
entier
Paris
Rome
DE
chose
de pu
dire
Perfo
plusie
même
plusie
Magis
Sujet

DANS la Dispute donc, je demanderois
à un Théologien dans lequel de ces deux
sens

cette supposition d'une autre manière, & voici comment. Pour qu'un Etre eût plusieurs Personnalités, il faudroit qu'il eût plusieurs fois la qualité de Personne, ou d'Individu spirituel & intelligent. Or l'on ne peut concevoir qu'un Etre ait plusieurs fois la qualité de Personne ou d'Individu spirituel & intelligent, à moins qu'on ne suppose qu'il a plusieurs existences complètes, c'est-à-dire, qu'il existe plusieurs fois à la manière d'un tout. On ne peut donc concevoir qu'un Etre ait plusieurs Personnalités, qu'en supposant qu'il existe plusieurs fois d'une manière complète. Or cette dernière supposition est absurde. Je n'appréhende pas du moins d'en être dédit par les Protestans; car, ils reprochent tous les jours aux Catholiques-Romains qu'ils avancent une Absurdité grossière, une Contradiction palpable, lorsqu'ils attribuent, à Jesus-Christ, comme ils font, plusieurs existences distinctes, & qu'ils disent, par exemple, qu'il existe tout entier dans le Ciel, tout entier sur un Autel à Paris, & tout entier sur un autre Autel à Rome.

DE plus, quand on supposeroit comme une chose possible qu'un Etre intelligent fût doué de plusieurs Personnalités, on ne pourroit pas dire en ce cas néanmoins qu'il fût plusieurs Personnes; car, qui dit plusieurs Personnes, dit plusieurs sujets doués de la Personnalité, de même que qui dit plusieurs Magistrats, dit plusieurs Sujets revêtus de quelques Charges de Magistrature. Ainsi, où il n'y a qu'un seul Sujet, il ne peut y avoir plusieurs Personnes,

sens il veut se servir du mot de *Personne*?
Et quelquefois même je le prierois d'em-
ploier

ni plusieurs Magistrats, quand on supposeroit que ce Sujet auroit plusieurs Personnalités, ou plusieurs Charges de Magistrature. Tout ce qu'on pourroit dire en ce cas, c'est que le Sujet en question auroit plusieurs fois la qualité de Personne, ou la qualité de Magistrat. Aussi les Catholiques-Romains n'ont-ils garde de dire que Jesus-Christ existant sur l'Autel soit une Personne différente de Jesus-Christ existant dans le Ciel. Au contraire, ils soutiennent que c'est toujours la même Personne, parce qu'ils supposent que c'est le même sujet qui existe tout entier en chacun de ces endroits. Preuve évidente, qu'ils ne croient pas que ces diverses substances ou Personnalités d'un même sujet puissent être apellées plusieurs Personnes. On voit par cet échantillon, que le Système de Scholastiques sur la Trinité est rempli de Contradictions, & que les Absurdités y fourmillent de tous côtés; car, c'est sur la supposition chimérique de trois Personnalités dans l'Essence divine, que tout ce Système est bâti. *O quantum est in rebus inane!*

Je prie le Lecteur d'observer ici, qu'en parlant de la sorte, je ne pretens combattre que le Système des Scholastiques. Je respecte très-fort tout ce que l'Ecriture nous dit du Pere, du Fils, & du St. Esprit; mais j'avoue ingénument que je ne l'entens pas, & que je ne fais dans quel sens il faut prendre ses expressions, tant parce qu'elles sont génériques & fort vagues pour la plupart, que parce qu'elles sont appliquées à des sujets qui nous sont d'ailleurs inconnus. Ainsi je n'ai garde de pro-
noncer

plôier quelqu'autre terme plus clair à la place, afin de retrancher toute occasion d'équivoque.

P A R exemple, s'il s'agissoit de l'Incarnation, quand mon Théologien me diroit que la seconde Personne de la Trinité s'est in-

noncer sur ce qui passe mon intelligence. Je sai pourtant fort bien qu'il ne faut pas attribuer aux Passages de l'Ecriture un sens qui soit contraire à la droite Raison, ni qui répugne à la nature, ou aux attributs de l'Etre Divin. On en a raporté les raisons ci-dessus. En un mot, ou il faut prendre dans un sens figuré & allegorique les Passages de l'Ecriture qui nous parlent du Pere, du Fils, & du S. Esprit, comme de trois Etres pensans, ou il faut entendre ces endroits à la lettre. Si on les prend dans un sens figuré & allegorique, je ne vois pas ce qui pourroit obliger de dire que le Pere, le Fils, & le S. Esprit, sont trois Personnes. Au contraire, on devroit éviter de se servir de ces termes, par la même raison qu'on se croit obligé de s'abstenir de ceux de trois Substances ou de trois Esprits. Mais, si on entend les Passages en question dans le sens Litteral, alors on ne peut se dispenser d'avouer que ce sont trois Substances & trois Esprits, aussi bien que trois Personnes, vû que la force des expressions n'emporte pas moins l'un que l'autre. Ainsi, l'on n'a qu'à choisir entre ces deux alternatives: car, il faut nécessairement se déterminer pour l'une ou pour l'autre; à moins que l'on ne prenne un troisième parti, qui est celui de suspendre son jugement sur le sens des Passages dont il s'agit.

incarnée, je lui demanderois s'il entend par-là, que la seule Personnalité du Fils s'est incarnée; ou s'il entend, que la Nature divine du Fils, aussi bien que sa Personnalité, s'est unie à la Nature humaine. Un homme un peu versé dans la Théologie Scholastique n'auroit garde de répondre que la seule Personnalité du Fils s'est incarnée, & non pas la Nature divine; parce qu'il s'ensuivroit de-là 1. que la Personnalité du Fils & l'Essence divine sont réellement distinctes l'une de l'autre; ce qu'aucun Scholastique n'oseroit avancer. Il s'ensuivroit aussi de-là 2. que Dieu ne se seroit pas fait homme, puisque l'Essence divine ne se seroit pas incarnée: autre grand Inconvenient dans la Théologie de l'Ecole.

Ainsi, notre Théologien me répondroit sans balancer, que la Personnalité du Fils ne peut pas s'incarner, que la Nature ou l'Essence divine ne s'incarne aussi; parce que la Personnalité du Fils & de la Nature divine sont réellement la même chose, & qu'elles ne peuvent être distinguées ni séparées l'une de l'autre que par la pensée. Alors, je le prierois de m'expliquer comment la Nature divine peut donc s'incarner, sans que la Personnalité du Pere & celle du S. Esprit ne s'incarnent aussi; puisque ces deux Personnalités sont réellement la même chose que la Nature divine, & qu'elles n'en peuvent être distinguées ni séparées que par la pensée? Le Théologien en question auroit sans doute ici recours au Mystère: il diroit, que c'est une chose qui ne se peut
com-

Com
comp
repor
lui-m
une
Si
sur la
Fils
point
celui
qui
Théo
ceux
intell
Subst
man
font
gente
Etre
cause
port
opéra
qu'un
s'ape
taine
Fils
relati
qu'on
niere
faut
seus
N. T
& du
pense
rellig
d'adm

comprendre. Mais, qui ne voit que c'est ne répondre rien qui vaille, & qu'il contredit lui-même à ses propres principes, en niant une chose qu'il avoit accordée auparavant?

Si, d'un autre côté, notre Dispute rouloit sur la Distinction qui est entre le Pere, le Fils, & le Saint Esprit, je le prierois de ne point se servir du mot de Personne, ni de celui de Distinction personnelle, (termes qui sont équivoques dans la bouche des Théologiens,) mais d'emploier seulement ceux d'Etre intelligent, ou de Substance intelligente, & de Distinction réelle, ou de Substance à Substance. Ensuite je lui demanderois si le Pere, le Fils, & le S. Esprit, sont trois Etres ou trois Substances intelligentes, ou si ce n'est qu'un seul & même Etre intelligent, qui porte ces trois noms, à cause de ses différens attributs, ou par rapport à ses diverses propriétés, relations, ou opérations? S'il me répondoit, que ce n'est qu'un seul & même Etre intelligent, qui s'appelle Pere, étant considéré sous une certaine propriété ou relation; qui se nomme Fils, lorsqu'on le considère sous une autre relation, ou propriété; & S. Esprit, lorsqu'on le considère sous une troisième manière d'être. Je lui repliquerois alors, qu'il faut donc nécessairement entendre dans un sens figuré & allégorique les Passages du N. Testament où il est parlé du Pere, du Fils, & du S. Esprit, comme de trois Etres qui pensent, ou comme de trois Substances intelligentes; & qu'ainsi rien ne nous oblige d'admettre une Distinction réelle entre ce

qu'on appelle Pere, Fils, & S. Esprit : qu'on est même obligé dans son hypothèse de ne point admettre cette Distinction réelle; vû qu'un même Etre intelligent, considéré sous une certaine propriété ou relation, ne peut pas être dit réellement distinct de lui-même entant que considéré sous une autre propriété.

Si ledit Théologien me répondoit au contraire, que le Pere, le Fils, & le S. Esprit sont trois Etres intelligens, trois Substances qui pensent, je lui repliquerois, qu'il faut en ce cas admettre une Distinction réelle entre eux, & entendre à la lettre les Passages de l'Ecriture qui nous en parlent comme de trois Esprits réellement distincts; mais qu'on ne peut pas dire alors que ces trois Etres intelligens soient un seul & même Dieu, puisqu'il est très-certain, & par la Raison, & par l'Ecriture, que Dieu est un Etre unique & très-simple. Il ne s'agiroit plus après cela que de savoir, si nous devons reconnoître ces trois Etres intelligens pour trois Dieux parfaitement égaux en toutes choses, ou si nous devons admettre quelque inégalité & quelque subordination entre eux. Mais, cette dernière question me paroît fort aisée à décider par les principes les plus évidens de la Lumière naturelle & de la Révélation.

C'EST ainsi qu'on pourroit terminer bientôt les Disputes, si l'on vouloit n'employer que des termes clairs, ou du moins définir les équivoques, en expliquer soigneusement les divers sens, & s'en servir ensuite constamment.

tamment dans le sens dont on feroit convenu. Mais, le mal est que certaines gens n'en veulent point venir à cette précision. Ils se fâchent même quand on éclaircit les équivoques sous lesquelles ils se cachent. Ils cherchent alors de nouvelles échappatoires aussi ténébreuses pour le moins que les premières. Voilà ce qui éternise les Disputes, parce qu'il y a toujours une des parties contendantes, qui refuse de venir à la lumière, de peur que la foiblesse de sa cause ne soit découverte.

CHAPITRE XVII.

Où l'on éclaircit quelques difficultés qu'on a coutume de former contre le sentiment que nous venons d'établir.

APRE'S ce que nous avons fait voir dans le Chapitre precedent, que tous les Théologiens conviennent au fond de la thèse que nous avons posée, il ne semble pas que nous dûssions avoir d'objections à résoudre, ni de contradictions à essuier. Cependant, comme ce sentiment déplait à bien des gens, & qu'ils ne donnent les mains à la Vérité, pour ainsi dire, que malgré eux, ils forment le plus de difficultés qu'ils peuvent contre un principe dont ils redoutent les conséquences. Ils ont peur qu'on n'en abuse, c'est-à-dire, qu'on ne se fonde là-dessus pour examiner si tous les

Dogmes, qu'ils prétendent tirer l'Ecriture, sont de bon alloi.

C'EST pourquoi je ne doute pas qu'on ne nous objecte, que ce Principe ne doit pas être admis, parce que c'est celui qu'adoptent les Sociniens, qu'il favorise leur Hérésie, & qu'il lui ouvre, pour ainsi dire, la porte; car, dira-t-on, s'il est une fois permis de rejeter un Dogme, par cette seule raison qu'il renferme des Contradictions manifestes, les Sociniens se croiront autorisés à rejeter le Mystere de la Trinité, qui, selon eux, renferme des Contradictions inexplicables. On dira que, pour empêcher cet inconvenient, le meilleur seroit de ne point permettre à la Raison, sous quelque prétexte que ce soit, de prononcer sur le sens de l'Ecriture.

Je repons, que nous n'embrassons ce sentiment, qu'on desaprouve si fort dans l'objection, que parce que nous le jugeons conforme à la Vérité, & non parce qu'il nous paroît propre, ou non, à favoriser les Sociniens, dont nous n'adoptons point les hypothèses particulières. Ainsi, je conseille à ceux qui font cette objection d'en faire de même: je les exhorte, dis-je, à examiner la vérité de ce principe en lui-même, sans écouter, ni préjugés, ni esprit de parti. S'ils le trouvent faux, qu'ils le rejettent à cause de sa fausseté, & non à cause qu'ils le jugent favorable ou nuisible à certaines Gens, ou à certaine Cause. Mais s'ils le trouvent véritable, ils sont obligés de l'admettre. Il n'est jamais permis de
nier,

nier, ni de réjeter la vérité, sous quelque prétexte que ce soit, & quelques conséquences que nous appréhendions qu'on en tire contre nous. Il est encore moins permis de travailler, par ces indignes motifs, à établir le sentiment contraire. Que l'on consulte un peu ce que nous prescrit là-dessus cette Raison, qu'on prétend si aveugle & si dépravée; & je suis persuadé, qu'elle ne manquera point de condamner un pareil procédé. Ainsi, qu'on ne déclame point tant contre elle, de peur qu'on ne se rende justement suspect d'agir par des vûes intéressées, & d'être plutôt conduit par un esprit de cabale, que par un véritable amour de la vérité.

QU'ON veut-on que, pour nous éloigner davantage des Sociniens, nous admettions toujours le sens que les paroles de l'Ecriture offrent d'abord à l'esprit, quelque absurde que puisse être ce sens? Veut-on, par exemple, que nous devenions Antropomorphites, & que nous attribuions à Dieu des pieds, des mains, des yeux, &c.? Veut-on que nous croions que Jesus-Christ étoit une pierre, ou que le rocher, que Moïse fendit, étoit Jesus-Christ? Veut-on en un mot que nous admettions toutes les erreurs qui paroissent à une première vûe appuyées sur des textes de l'Ecriture? J'ai de la peine à croire que personne veuille porter les choses jusqu'à de tels excès. Qu'on ne parle donc plus du danger qu'il y a de favoriser le Socinianisme, en admettant le principe que nous soutenons;

car, si on ne l'admet point, ou du moins si on ne le suit point dans la pratique, on tombera dans les impiétés les plus monstrueuses, dans les hérésies les plus extravagantes, & cent fois plus dangereuses que celles qu'on attribué aux Sociniens. Je soutiens même, qu'on ne peut rendre un plus grand service à la Cause des Sociniens, qu'en rejetant la Regle dont nous parlons par la crainte qu'on a de les favoriser. N'est-ce pas leur prêter de grands avantages, que de donner lieu de croire qu'on ne peut les combattre qu'en soutenant des Propositions absurdes & ridicules ? Il y a long-tems qu'on a dit : *Omnia dat qui justa negat. C'est tout accorder, que de refuser des choses justes & raisonnables.* C'est donner gain de cause à ses Adversaires, & faire voir que celle qu'on défend n'est pas soutenable.

JE vais plus loin, & je dis que le sentiment que nous combattons favorise ouvertement le Déisme. En effet, peut-on rien imaginer de plus favorable aux Prétenfions des Déistes & des Incrédules, que de leur avouer, que le Christianisme nous oblige à croire des Dogmes évidemment faux ? N'est-ce pas leur avouer, qu'il y a plus de bon-sens à rejeter la Religion Chrétienne qu'à l'embrasser, & que ceux qui s'en moquent sont plus raisonnables, que ceux qui la reçoivent avec soumission ; vû que l'acquiescement qu'on donneroit à des Dogmes absurdes & contradictoires ne pourroit être que

Com
que l'
M
encor
vorif
que
ster e
pas le
n'est
que
plus
ait.
reme
tout,
stenc
lier,
c'est
thées
ble d
princ
ils c
tout
suffi
évid
vain
on n
raiso
qu'il
cun
qu'i
pon
fer,
entr
vos
Ne
tail

que l'effet d'une aveugle & stupide crédulité?

M A I S, voici quelque chose de plus fort encore. Le sentiment opposé au nôtre favorise le Pyrrhonisme, puisqu'il tend à dire que l'évidence & la fausseté peuvent subsister ensemble, & qu'ainsi la première n'est pas le caractère infallible de la vérité. Rien n'est donc plus dangereux que le sentiment que nous combatons, vû qu'il favorise la plus pernicieuse espèce d'Athéisme qu'il y ait. En effet, tout Pyrrhonien est nécessairement Athée; car, comme il doute de tout, il ne sauroit être persuadé de l'Existence de Dieu; mais, il a ceci de particulier, & qui le distingue des autres Athées, c'est qu'on peut espérer de ramener les Athées ordinaires, au lieu qu'il n'est pas possible de ramener un Pyrrhonien. On a des principes communs avec les autres Athées: ils conviennent au moins de celui-ci, que tout ce qui est évident, est vrai. Cela suffit, il ne faut que leur faire voir qu'il est évident que Dieu existe, pour les en convaincre, & les retirer de leur Athéisme; mais, on ne sauroit convaincre un Pyrrhonien par le raisonnement. Comme il doute de tout, & qu'il n'admet rien comme certain, on n'a aucun principe sur lequel on puisse bâtir, lorsqu'il est question de disputer contre lui. Il répondra à tout ce que vous pourrez lui proposer, que vous supposez ce qui est en question entre vous & lui, & qu'il n'admet aucun de vos principes. Que faire avec un tel homme? Ne faut-il pas abandonner le champ de bataille, & renoncer à disputer avec lui, puisqu'on

qu'on ne peut le faire convenir de rien, non pas même qu'un & un sont deux? Je laisse à juger de-là, si l'on ne doit pas être extrêmement sur ses gardes pour ne rien avancer, qui tende directement à favoriser la Cause des Pyrrhoniens. Ce sont ces suites de leur hypothèse, que ceux, contre qui nous disputons, devroient appréhender, & non pas celles de nos principes, qui ne peuvent conduire d'eux-mêmes à l'erreur, puisqu'une vérité ne peut jamais être opposée à une autre vérité.

ON nous objectera en second lieu, qu'il se pourra faire, en suivant nos principes, qu'on se trouve obligé de rejeter absolument ce que dit l'Ecriture; car, s'il est vrai, comme vous le soutenez, nous dirait-on, qu'il est impossible que ce qui est évident soit faux, il s'ensuit nécessairement de-là, qu'il faut consulter la Raison, & suivre ses décisions, soit que l'Ecriture puisse recevoir deux sens, soit qu'elle n'en puisse recevoir qu'un seul. En effet, ajoutera-t-on, supposé qu'on trouve quelque texte dans l'Ecriture, qui ne puisse recevoir qu'un seul sens, & que la Raison juge que ce sens est faux, après l'avoir bien examiné, & après avoir pris toutes les précautions possibles pour ne se pas tromper; ne faudra-t-il pas rejeter ce sens, quoiqu'il soit le seul que les paroles de l'Ecriture puisse admettre?

JE repons, que cette Objection pourroit nous faire de la peine, si nous admettions la possibilité de la supposition, sur laquelle elle est fondée; mais, nous la nions absolument

Com
ment.
qu'il
qui
la dro
que l
Dieu
Ainsi
de de
tion
natur
ne m
vrai
qui
mont
sont
doiv
impo
que
sens
la L
M
que
n'est
s'im
très-
quel
ne p
évid
une
Or,
cett
Rai
l'Ec
l'Ec
J

ment. Nous soutenons, qu'il est impossible qu'il se trouve dans l'Ecriture aucun texte, qui ne puisse recevoir qu'un sens opposé à la droite Raison. Autrement, il s'ensuivroit que l'Ecriture n'est pas un Livre divin; car Dieu ne sauroit se contredire lui-même. Ainsi, dans cette hypothèse, il faudroit dire de deux choses l'une, ou que cette Révélation ne vient pas de lui, ou que la Lumière naturelle n'en vient pas, ou du moins qu'il ne nous l'a pas donnée pour discerner le vrai du faux, ni le juste de l'injuste: ce qui est absurde. Ce qu'on vient de dire montre évidemment, que tous ceux, qui sont persuadez de la Divinité de l'Ecriture, doivent regarder comme une supposition impossible, qu'il y ait dans l'Ecriture quelque endroit, qui ne puisse recevoir qu'un sens directement contraire à ce qu'enseigne la Lumière de la Raison.

MAIS, quelque impossible, dira-t-on, que soit cette supposition en elle-même, n'est-il pas très-possible qu'un homme s'imagine être dans le cas? N'est-il pas très-possible, que cet homme se figure que quelque endroit particulier des Ecrits Sacrés ne peut recevoir qu'un sens qui lui paroît évidemment faux? N'est-ce pas-là même une chose qui n'arrive que trop souvent? Or, quel parti doit prendre un homme dans cette occasion? Doit-il préférer ce que sa Raison lui dicte à ce qu'il croit voir dans l'Ecriture, ou ce qu'il lui semble voir dans l'Ecriture aux Lumieres de sa Raison?

JE réponds, que tout homme, qui se trouve
en

en pareil cas, doit suspendre son jugement jusqu'à ce qu'il ait plus de lumieres pour prendre parti; car il doit être persuadé & convaincu, qu'il est dans l'erreur, & qu'il se trompe, ou dans le sens qu'il attribue à l'Ecriture, ou dans ce qu'il prend pour une maxime évidente de la Raison. Il faut donc se conduire en cette occasion de la même manière qu'on est obligé de faire en beaucoup d'autres occasions semblables; car il y en a plusieurs de cet ordre. Par exemple, on trouve dans l'Ecriture deux Passages qui semblent se contredire. On diroit que l'un appuie un certain Fait ou un certain Dogme, & que l'autre établit le Fait ou le Dogme opposé. On se trouve alors dans un état de perplexité, on craint d'offenser Dieu, & de tomber dans l'erreur, si l'on se détermine pour l'un ou pour l'autre de ces Faits ou de ces Dogmes. Quel parti prendre donc en ce cas? Nous l'avons déjà dit, il n'y en a qu'un seul à prendre, c'est de suspendre son jugement, & d'examiner la chose tout de nouveau, & avec plus de soin & d'attention qu'auparavant. Il faut consulter les Personnes sages & éclairées, ou, si l'on aime mieux, il faut lire les Auteurs qui ont traité cette matière à fonds. Il faut sur-tout implorer le secours de Dieu, & ne rien négliger pour l'obtenir.

LORSQU'ON aura pris toutes ces précautions, on pourra s'assurer que, si c'est une vérité que Dieu a voulu que nousussions, & qui soit importante pour notre salut

Con
lut, n
enten
le vr
la m
cas: j
ve n
son en
& les

Si les
pon
que
seig

L n
tir
pitres
Théo
Objec
forme
appart
chose
tains
paroit
on n
oblige
enseig
effect
l'Ecri
(ce q
giens
pas q

lut, nous découvrirons tôt ou tard le mal-entendu qui nous a empêché d'apercevoir le vrai sens des Ecrivains Sacrés. Je dis la même chose à proportion pour le premier cas: je ne doute pas que celui qui s'y trouve ne découvre enfin en quoi consiste son erreur, supposé qu'il observe les regles & les précautions dont on vient de parler.

CHAPITRE XVIII.

Si les Théologiens peuvent se dispenser de répondre aux Objections, prises de la Raison, que l'on fait contre les Dogmes qu'ils enseignent?

IL nous reste encore une Consequence à tirer des principes établis dans les Chapitres précédens. La voici. C'est que les Théologiens sont obligés de répondre aux Objections, prises de la Raison, que l'on forme contre les Dogmes qu'ils prétendent appartenir à la Foi, ou, ce qui est la même chose, contre le sens qu'ils donnent à certains Passages de l'Ecriture. La chose me paroît évidente & incontestable; car, peut-on nier, que les Théologiens ne soient obligés de prouver que les Dogmes, qu'ils enseignent comme révélés de Dieu, le sont effectivement, & qu'ils sont contenus dans l'Ecriture, ou du moins dans la Tradition, (ce que j'ajoute par rapport aux Théologiens de l'Eglise Romaine?) Je ne crois pas que personne ose me contester ce principe

cipe. Or, si les Théologiens sont obligés de prouver que ce qu'ils enseignent comme Articles de foi est effectivement de Révélation divine, ils ne peuvent se dispenser par la même raison de faire voir que ces Dogmes ne sont pas contraires à ce que nous enseigne clairement la Lumière naturelle: car, s'ils y étoient contraires, ce seroit une marque assurée qu'ils n'ont pas été révélés de Dieu, & qu'ils ne sont pas véritablement contenus dans l'Ecriture; puisque Dieu ne peut rien nous révéler, ni l'Ecriture, entendue dans son vrai sens, rien nous enseigner qui soit manifestement opposé aux Lumières de la Raison, ni au témoignage des Sens, comme il nous semble l'avoir montré évidemment dans quelques-uns des Chapitres précédens.

D'où il s'ensuit avec la dernière évidence, que les Théologiens ne peuvent se dispenser de répondre aux Objections, prises de la Raison, que l'on fait contre les Points de Doctrine, qu'ils prétendent appartenir à la Foi, & avoir été révélés; car, ces Objections tendent à prouver, que les Points de Doctrine, enseignés par les Théologiens comme des Articles de Foi, répugnent aux maximes les plus évidentes du Bon-Sens, & par conséquent qu'ils ne peuvent avoir été révélés de Dieu. Ainsi, les Théologiens sont indispensablement obligés de répondre aux dites Objections, s'ils veulent remplir les devoirs de leur Ministère, & se montrer, non

point

Conno

point
Minist

Je
cette
dire,
des M
quelq
c'est u
l'une;
touch
ne for
ni affi
dent
ment
dire,
Dogm
veulen
ne nie
propos
ainsi,

MA
fitions
dent l
de Fo
core i
profess
termes
ils avo
S'ils a
à ces t
& que
ne pr
sens?
croire
fie qu

point des Prévaricateurs, mais de fideles Ministres du Seigneur.

JE prévois que, pour se soustraire à cette obligation, ils ne manqueront pas de dire, que les Dogmes de la Religion sont des Mistères; & que qui dit Mistère, dit quelque-chose d'incomprehensible. Mais c'est une vaine défaite: car, de deux choses l'une; ou ils n'affirment & ne nient rien touchant ces Mistères, c'est-à-dire, qu'ils ne forment là-dessus aucunes propositions, ni affirmatives, ni négatives, qu'ils prétendent qu'on doive croire; ou ils en affirment & en nient quelque chose, c'est-à-dire, qu'ils établissent là-dessus certains Dogmes, ou certaines propositions, qu'ils veulent qu'on croie. S'ils n'affirment & ne nient rien touchant les Mistères, ils ne proposent donc rien à croire là-dessus; ainsi, l'on ne peut leur faire d'Objections.

Mais, s'ils établissent certaines propositions sur les Mistères, & qu'ils prétendent les faire recevoir comme des Articles de Foi, c'est une autre affaire. Je dis encore ici, de deux choses l'une; ou ils font profession d'attacher quelques idées aux termes qui composent ces propositions; ou ils avouent qu'ils n'en attachent aucune. S'ils avouent, qu'ils n'attachent point d'idées à ces termes, qu'est-ce qu'ils croient donc, & que veulent-ils que l'on croie, lorsqu'ils ne prononcent que des paroles vuides de sens? N'est-il pas évident, que, pour croire une proposition, il faut qu'elle signifie quelque chose, & qu'on entende ce
O qu'elle

qu'elle signifie? Et même une proposition, qui ne signifie rien, est-elle une vraie proposition? N'est-ce pas plutôt un cadavre de proposition, un corps sans ame?

S'ILS répondent au contraire, qu'ils attachent quelques idées à ces termes, comme ils seront contraints de le dire, étant pressés de la sorte, je leur demanderai quelles sont ces idées? S'ils en ont véritablement, ils pourront me les expliquer d'une manière intelligible; & ils y sont sans doute obligés, s'ils veulent que je croie ces *Mistères* dans le sens qu'ils prétendent qu'on doit les croire. Or, si je crois voir de l'incompatibilité entre ces idées, si je crois apercevoir qu'elles se combattent & qu'elles s'entre-détruisent, en un mot qu'elles sont contradictoires; & que je leur propose là-dessus mes difficultés; ne sont-ils pas obligés d'y répondre? Suffit-il de dire en général, que c'est un *Mistère* qu'il faut recevoir sans raisonner & sans l'approfondir? Qui ne voit que sous ce prétexte on pourroit faire passer les *Dogmes* les plus absurdes pour des *Vérités* divines; comme, par exemple, qu'un & un ne sont pas deux; que le tout n'est pas plus grand que sa partie; qu'il est possible qu'une chose soit & ne soit pas en même tems, &c? C'est aussi ce qui est arrivé de fait & à la lettre. Il y a des *Sociétés Chrétiennes*, où l'on enseigne des *Dogmes* qui combattent directement & de front ces *Axiomes* & premiers *Principes*, auxquels on vient de faire allusion, comme il seroit facile de le montrer
s'il

s'il en
sont -
en éxi
texte.
les Ho
Absur
raison
doiven
Tribu
qu'ils
tradiet
vent se

Qu
parlon
nière r
Juge e
aveugl
Religi
avoir a
Nous
si la F
tes de
je me
ter les
cette r
recuse

IL s
quelqu
qu'il
outre
rité,
en se
moign
pouv
bat, &

s'il en étoit ici question. De tels Dogmes sont-ils donc des Vérités révélées? On en exige cependant la croïance sous ce prétexte. Il n'y auroit donc qu'à laisser faire les Hommes, ils mêleroient bientôt mille Absurdités dans la Religion. Ainsi, l'on a raison de prétendre que les Théologiens doivent justifier leur Doctrine devant le Tribunal de la Raison, & de faire voir qu'ils n'enseignent rien d'absurde ni de contradictoire. C'est un devoir dont ils ne peuvent se dispenser.

QUAND les Théologiens, dont nous parlons, sont ainsi poussés à bout, leur dernière ressource est de recuser la Raison pour Juge en ces matières. Ils l'accusent d'être aveugle pour les choses qui regardent la Religion, & ils soutiennent qu'on ne doit avoir aucun égard à ce qu'elle dit là-dessus. Nous aurons bientôt occasion d'examiner si la Raison est aussi aveugle sur ces sortes de matières qu'on le prétend. Mais je me contenterai d'abord de leur représenter les inconveniens auxquels les expose cette maniere de se défendre qui consiste à recuser la Raison.

ILS se défont par-là, je l'avoue, de quelques Objections qui les embarrassent, & qu'il n'est pas aisé de résoudre. Mais, outre qu'ils font peu d'honneur à la Vérité, qu'ils se vantent d'avoir de leur côté, en se conduisant de la sorte; puisqu'ils témoignent assez par-là qu'ils croient ne pouvoir la défendre qu'en fuyant le combat, & qu'ils se figurent qu'elle succom-

beroit infailliblement si elle en venoit aux mains avec l'erreur : ce qui est sans contredit avoir bien mauvaise opinion de ce qu'on appelle la Vérité. Outre cela, dis-je, ils se privent des avantages qu'ils prétendoient avoir sur les autres Religions, auxquelles ils ne pourront plus faire de honte des Absurdités qu'elles débitent, & qu'elles érigent en Mistères ; car, avec quelle pudeur pourroient-ils les leur reprocher, ou les accuser là-dessus de fausseté, après avoir déclaré eux-mêmes, que ce qui paroît le plus faux, & le plus absurde, peut être très-vrai en matière de Religion ?

JE vais même plus loin, & je soutiens qu'on met par ce moïen des obstacles invincibles à la conversion des Infideles & des Incrédulés ; car, ne les confirme-t-on pas dans leur Incrédulité, & n'avilit-on point le Christianisme à leurs yeux, en leur avouant, qu'on n'a rien de bon à répondre à ce que la Raison oppose de plus fort contre la vérité de ses Dogmes ? N'est-ce pas leur avouer, que la Raison prononce en leur faveur, & qu'elle nous condamne ? Et, comme ils ne reconnoissent point d'autre Tribunal que celui-là, n'en tireront-ils pas cette conséquence qu'il est bien plus raisonnable de rejeter, le Christianisme, que de s'y soumettre ?

D'AILLEURS, on s'ôte aussi par-là tous les moïens de leur persuader la vérité de la Religion Chrétienne ; car, comment le pourra-t-on, s'ils savent se prévaloir de leurs avantages, & se servir à propos de
cette

Comme
cette
des p
En eff
vertir
t-on l
n'éluc
lui pr
pour c
ce seu
convai
vrai ?
que la
la Re
videm
Pourq
à ce q
Conv
JE
l'Écri
par le
sieurs
rons-
le, s
est av
Relig
deffet
relle
mun
pren
croit
re on
vre,
vre
Nou
le L

cette maxime pour énerver toute la force des preuves qu'on pourra leur alleguer? En effet, figurons-nous qu'il s'agisse de convertir un Athée ou un Dèiste, que pourratt-on lui proposer pour le convaincre, qu'il n'élude aisément par cette maxime? Qu'on lui produise les preuves les plus évidentes, pour dissiper tout cela, il n'aura qu'à dire ce seul mot : *Ce que vous dites me paroît convaincant ; mais s'ensuit-il de-là qu'il soit vrai ? Ne m'apprenez-vous pas vous-même, que la Raison est aveugle pour les choses de la Religion, & que ce qui paroît le plus évident sur ces matieres peut être très-faux ? Pourquoi voulez-vous donc que je m'en raporte à ce qu'elle dit là-dessus ? Qu'est ce que son Convertisseur auroit à repliquer ?*

JE dis la même chose de la Divinité de l'Écriture qui nous est niée par les Athées, par les Dèistes, par les Payens, & par plusieurs autres Incrédules. Comment pourrions-nous leur prouver cette Vérité capitale, s'il passe pour constant, que la Raison est aveugle sur les choses qui regardent la Religion? Que peut-on produire dans ce dessein, qui ne soit pris de la Lumière naturelle? La grande preuve, qu'on allegue communément sur ce sujet, est celle qu'on prend des caractères de Divinité qu'on y croit remarquer, & voici de quelle manière on la propose ordinairement : *Tout Livre, qui a tels & tels caractères, est un Livre divin : Or les Ecrits de l'Ancien & du Nouveau Testament, qui sont contenus dans le Livre que nous apellons la Bible, ont ces*

caractères: Donc ces Ecrits sont divins, ou ont été inspirés par l'Esprit de Dieu. Je suppose que la majeure de cet Argument est évidente par la Lumière de la Raison, & que la mineure est bien & dûement prouvée à sa manière; de sorte que tout cela, pris ensemble, forme une démonstration morale des plus complètes. Mais, à quoi pourra servir tout ce travail, & n'a-t-on point perdu sa peine & le tems qu'on y a employé, s'il est vrai que la Raison est aveugle sur les matières de Religion? Car, n'est-ce pas une affaire de Religion de savoir d'un côté quels doivent être les caractères, tant de la Religion elle-même, que du Livre qui l'enseigne; & de l'autre, de déterminer quel est le Sujet où ces caractères se trouvent? Ainsi, la Raison étant aveugle à cet égard, ce n'est pas à elle à prononcer là-dessus, & tous les raisonnemens qu'elle pourra faire sur ces matières ne devront jamais passer que pour des spéculations frivoles, auxquelles on a eu tort de consumer inutilement bien des momens.

De plus, chacun sait que, comme nous croïons remarquer des caractères de Vérité & de Divinité dans l'Ecriture, les Incrédules croient de leur côté y remarquer des caractères d'erreur & de fausseté, c'est-à-dire, des Absurdités & des Contradictions. Ils prétendent même, que ces Contradictions & ces Absurdités sont évidentes, qu'elles sautent aux yeux, & que la Raison ne hésite pas là-dessus à passer condamnation. Si nous la recusons, lorsqu'ils nous l'oppo-

sent

sent, comment pouvons-nous la leur opposer, lorsque nous prétendons qu'elle nous est favorable, & qu'elle nous donne gain de cause? Ne sont-ils pas en droit de la recuser à leur tour?

JE fais encore la même Réflexion au sujet des Disputes qui partagent les Chrétiens sur le Sens de l'Ecriture. Il y a long-tems qu'on les blâme & qu'on les censure là-dessus. Mais, voici une nouvelle preuve, qu'ils ont bien tort à cet égard, & même tous également, c'est-à-dire, tant ceux qui paroissent les mieux fondés dans leurs explications, que ceux qui le paroissent moins, ou point du tout. En effet, à quoi s'amuse-t-on de contester là-dessus, si la Raison est aveugle sur ces sortes de choses? Comment peut-on disputer sur le Sens de l'Ecriture, qu'en produisant certaines Régles, dont il y en a quelques-unes entre autres qui paroissent assez solides à la vérité; mais, comme elles tirent tout ce qu'elles ont d'Evidence & de Certitude du Bon-Sens, de quel poids cette Certitude peut-elle être, si la Raison est aveugle sur les matières de Religion? De plus, quand nous pourrions nous assurer de la bonté de ces Régles, comme nous ne pouvons les appliquer que par le moien de la Raison, quelle assurance aurions-nous qu'elle ne les applique pas tout de travers?

VOICI une Règle, par exemple, que tous les Chrétiens, de quelque Communion qu'ils soient, reçoivent, & qu'ils sui-

vent dans la pratique: *Toutes les fois qu'un Texte de l'Ecriture peut également recevoir deux Sens, dont l'un est absurde & contradictoire, & que l'autre ne l'est pas, il faut préférer le second au premier.* Par exemple, ce que Jesus-Christ dit aux Disciples de S. Jean, *Matth. XI. Les aveugles voient*, peut recevoir deux Sens. On peut entendre par-là 1. que les aveugles, demeurant aveugles, ne laissent pas de voir. On peut entendre aussi 2. que ceux, qui étoient aveugles, ne le sont plus, & qu'ils ont présentement l'usage de leurs yeux. Le premier Sens est absurde & contradictoire: il faut donc, suivant cette Règle, préférer le second.

DE même Dieu dit à Ezechiel, V. 5. au sujet de quelques cheveux qu'il lui commanda de couper & de jeter au feu: *C'est ici la Ville de Jerusalem que j'ai posée parmi les Nations: Paroles*, qui sont si semblables à celles que Jesus-Christ proféra en instituant l'Eucharistie: *Ceci est mon Corps qui est rompu pour vous.* Ces paroles, que Dieu adresse au Prophète, peuvent recevoir deux Sens, l'un littéral, mais absurde; l'autre figuré, mais naturel, & qui n'a rien que de vrai. C'est ce qui fait que toute la Terre préfère ce dernier à l'autre. Mais, si la Raison est aveugle dans les choses de la Religion, & en particulier dans l'Intelligence de l'Ecriture, quel usage pourra-t-on faire de cette Règle? Car comment pourra-t-on scavoir autrement que par la Raison,

Comm

fon,
re? S
la con
dessus

A J
pitre,
roiffen
miere
appren
Dieu
marqu
tentio
remar
& à l
le Pj

26. 2
nier
que le
pas pr
les O
amen

J E
cela
une M
aveug
gion
raison
cause
Ouvr
cet u
te da
sur-to
que l
voir p
qu'y

son, si un Sens est absurde & contradictoire? Si l'on suppose donc qu'il ne faut point la consulter, ni écouter ce qu'elle dit là-dessus, qui ne voit où cela mène?

AJOUTONS enfin, pour finir ce Chapitre, deux autres Réflexions, qui nous paroissent dignes d'être bien pesées. La première est prise de ce que l'Écriture nous apprend en divers endroits, que, lorsque Dieu nous a laissé dans ses Ouvrages tant de marques sensibles de ses Perfections, son intention a été que les hommes, venant à les remarquer, apprissent par-là à le connoître & à le servir. On peut consulter là-dessus le *Pseaume XIX. 2. 5. Les Actes, XVII. 26. 27. Rom. I. 19. 20. 21.* Dans le dernier même de ces Passages S. Paul assure que les Payens sont inexcusables de n'avoir pas profité de toutes ces grandes Leçons que les Ouvrages de Dieu leur faisoient, pour les amener à la Connoissance de leur Auteur.

JE demande maintenant comment tout cela peut être vrai, si l'on suppose comme une Maxime indubitable, que la Raison est aveugle pour tout ce qui concerne la Religion? N'est-il pas certain, que ce n'est qu'en raisonnant & en remontant de l'effet à la cause, qu'on peut connoître Dieu par ses Ouvrages? Mais, comment pourra-t-on faire cet usage de sa Raison, si elle ne voit goutte dans ces sortes de choses? Comment sur-tout pourra être vrai ce que dit S. Paul, que les Gentils sont inexcusables pour n'avoir pas connu Dieu en ses Ouvrages? Car, qu'y auroit-il de plus légitime, que l'excuse

se que leur auroit fournie l'aveuglement de leur Raison ? Est-on coupable pour ne pas voir ce qu'il n'est pas possible que l'on voie ? Cette excuse seroit valable sans doute, si le Fait, d'où elle est prise & qu'elle suppose, étoit véritable. Puis donc que S. Paul la rejette, c'est une marque assurée qu'il est de nôtre devoir de suivre la conduite de notre Raison, & que par conséquent elle n'est pas telle qu'on la représente.

L'AUTRE Réflexion, qui tend au même but, & qui prouve la même chose que celle qu'on vient de voir, est prise de la coutume de Jesus-Christ & des Apôtres. Lorsqu'ils ont dessein de réfuter quelque erreur, ou de condamner quelque abus, ils ne se contentent pas de décider seulement la chose, ou de dire ce qui en est ; ils appuient encore leurs décisions, tantôt par des raisons prises de la Lumière naturelle, tantôt par des Passages de l'Ancien Testament, qu'ils citent, & dont ils tirent des conséquences, qui paroissent même quelquefois assez éloignées. Nous n'en rapporterons pas ici d'exemples, parce que c'est une chose qu'on peut remarquer presque à chaque page dans le Nouveau Testament.

OR, pourquoi ces Saints Hommes en ont-ils usé de la sorte ? N'étoit-ce pas pour donner du poids à ce qu'ils disoient, & pour le faire goûter, soit à leur Auditeurs, ou à leurs Lecteurs ? Mais, quel poids ces raisonnemens étoient-ils capables d'y ajouter, si le suffrage de la Raison doit être compté pour rien sur ces sortes de matières,

Com
res,
pour
reg
quel
cède
à so
coul
bon
poin
men
l'hyp
savo
d'un
Rais
Jésu
assez
princ

Si la
fa
l'o
res

L
ve
répon
son,
Doct
& qu
disen
& pa
depra

res, & s'il est vrai qu'elle n'a point d'yeux pour discerner le vrai d'avec faux en ce qui regarde la Religion? N'y avoit-il pas même quelque chose de pernicieux dans ce procédé? N'étoit ce point autoriser les Fidèles à soumettre la Foi à la Raison, en les accoutumant ainsi à ne rien croire que sur de bonnes preuves? Ne les confirmoit-on point par-là dans le Préjugé si universellement répandu, & pourtant si faux dans l'hypothèse qu'on a en vûe de réfuter ici, savoir, qu'on ne doit jamais décider, ni agir, d'une manière opposée aux principes de la Raison? Il faut l'avouer, cette conduite de Jésus-Christ & des Apôtres doit paroître assez admirable à ceux qui sont dans les principes que nous combatons.

C H A P I T R E X I X .

Si la dépravation de la Nature par le péché fait trouver insolubles les Objections que l'on fait contre les Dogmes, ou les Mystères, que la Foi enseigne.

IL y a plusieurs Théologiens, qui se servent de ce prétexte, pour se dispenser de répondre aux Objections, prises de la Raison, que l'on forme contre les Points de Doctrine qu'ils enseignent comme révélés, & qu'ils prétendent appartenir à la Foi. Ils disent que toutes les facultés de nôtre ame, & particulièrement la Raison, aiant été dépravées, & aiant perdu leur droiture naturelle

turelle par le péché du premier Homme, cette Raison a contracté par-là une aversion si insurmontable pour les Vérités révélées, qu'elle les rejette comme de pures extravagances; qu'ainsi, il n'est nullement étrange qu'elle favorise les difficultés qui combattent les Dogmes de la Religion, & qu'elle nous les fasse trouver invincibles & inexplicables. D'où ils concluent, qu'il ne faut, ni consulter la Raison sur les Vérités de la Foi, ni la reconnoître pour Juge dans les Disputes qu'on a avec les Incrédules, les Infidèles, & les Hérétiques.

IL importe de remarquer avant toutes choses, qu'il s'agit ici de la Raison, telle qu'elle est à présent dans tous les Hommes, soit justes ou pécheurs, régénérés ou non régénérés; car, si, lorsqu'on dit que la dépravation de la Nature par le péché nous empêche de pouvoir répondre aux Objections contre les Mystères, on n'entendoit simplement que la Raison telle qu'elle est dans les pécheurs que la Grace n'a pas régénérés, cette Réponse pourroit satisfaire ceux qui sont choqués de ce que ces pécheurs ne peuvent résoudre ces Objections. Et en effet, s'il n'y avoit que ceux-là qui en fussent embarrassés, cette réponse seroit solide. Mais, comme les vrais Fidèles, les plus distingués même & les plus avancés dans la spiritualité, ne sont pas moins embarrassés que les autres de ces Objections, il est clair que cette Réponse seroit ridicule, si, par cette Raison corrompue & dépravée qu'on ne veut pas que nous

con-

consultations sur les matières qui regardent la Religion, on n'entendoit que la Raison telle qu'elle est dans les pécheurs, & non dans les régénérés. Il ne s'agit donc pas ici seulement de la Raison déstituée de tout secours de la Grace, mais indifféremment & également de la Raison sans ce secours & avec ce secours. Par conséquent, lorsque, pour prouver cette incapacité de nôtre Raison à bien juger des Vérités de la Foi, on nous produira des Passages de l'Ecriture qui ne parlent que des seuls pécheurs, sans y comprendre les justes, on ne produira rien qui soit à propos. Il faut des Passages qui parlent de tous les hommes sans exception.

CELA posé, je dis que la Raison, que nous alleguent les Théologiens pour s'exempter de répondre aux Objections que l'on forme contre divers Points de leur Système Théologique, n'est pas soutenable: ce qu'il est facile de prouver par plusieurs Raisons. Car,

I. Si la dépravation de nôtre Nature par le péché du premier Homme fortifioit tellement les Objections qui combattent les Vérités révélées, qu'il ne se trouvât personne qui pût les résoudre, elle produiroit infailliblement un autre effet. Elle affoibliroit tellement les preuves qui nous portent à croire ces Vérités, que personne n'en seroit frappé, & par conséquent ne les recevrait, ni de Foi Divine, ni de Foi humaine, ni de Foi naturelle, ni de Foi surnaturelle, ou de telle autre sorte de Foi qu'on

qu'on voudra s'imaginer. Ces deux suites d'une même disposition sont également naturelles, & l'on ne sauroit comprendre que, l'une des deux paroissant, l'autre ne parût point aussi. C'est ce qu'on ne voit pourtant pas; car, combien n'y a-t-il pas de personnes qui croient ces Vérités, soit de Foi divine, soit de Foi humaine, & qui en trouvent les preuves très-fortes, quoiqu'ils ne puissent pas bien résoudre les Objections que l'on fait à l'encontre.

II. Si notre Raison, depuis le péché du premier Homme, étoit si effroyablement prévenue contre les Vérités révélées qu'on nous le fait entendre, l'effet infailible de cette prévention seroit de nous faire paroître faux tout ce que Dieu nous dit être vrai, & vrai tout ce que Dieu nous dit être faux. C'est ce que ne peuvent s'empêcher de dire les Défenseurs de l'hypothèse que nous examinons, & ce qui n'est pourtant pas, au moins universellement & sans exception; car, parmi les Vérités révélées, ou que Dieu nous atteste, il y en a plusieurs qui ne choquent en aucune manière la Raison, & qu'elle reçoit très-volontiers, comme nous le verrons dans la suite. C'est pourquoi je ne m'y arrête point présentement, & je prends la chose d'un autre biais.

JE demande donc aux partisans du sentiment opposé, jusqu'où ils prétendent que va cette illusion de notre Raison corrompue qui lui fait toujours trouver faux ce que Dieu nous dit; si c'est seulement à nous faire paroître les Vérités révélées proba-

ble.

blement fausses, ou jusqu'à nous les faire paroître évidemment fausses? S'ils répondent que cette dépravation va seulement à nous faire trouver les Vérités révélées probablement fausses, je leur répliquerai, que ce n'est pas assez dire dans leur hypothèse: car, il s'agit ici de justifier le refus qu'on fait de répondre aux Objections qui combattent les Vérités révélées, ou du moins les Dogmes qu'on prétend être tels. Or, de quoi sert-il pour cela de dire que la corruption de notre Nature par le péché fait que nous trouvons toutes les Vérités que Dieu nous atteste probablement fausses? S'ensuit-il de-là, que ces Objections soient insolubles, ni même qu'elles le paroissent? Tout au contraire, il est aisé de les foudre, si elles ne sont que probables, rien n'étant insoluble que ce qui est démonstratif, ou qui paroît l'être.

D'AILLEURS, les Incrédules conviennent-ils, que leurs Objections n'ont que de la probabilité? Ne prétendent-ils pas au contraire, que ce sont de véritables démonstrations? Il ne faut donc point parler ici de probabilités ni de vraisemblances: c'est donner ou prendre le change. Pour dire quelque chose qui soit à propos, il faut aller plus loin & franchir le pas: il faut dire, que la dépravation de notre Nature par le péché nous fait paroître les Vérités révélées évidemment fausses. Sans cela, on ne dit rien qui aille au but. Mais, peut-on avancer une telle proposition? Si cela étoit, on ne seroit point tenu de croire, parce qu'il

qu'il seroit absolument impossible d'en venir à bout, quelque effort qu'on fit. Il n'est pas moins impossible de se persuader ce qui paroît évidemment faux, que de se haïr soi-même, que d'aimer le mal comme mal. Tout cela est impossible de la même espèce d'impossibilité, & par conséquent tel, qu'il ne se peut que Dieu le commande, & que nous péchions en ne le faisant point. Dieu nous commande pourtant de croire à sa Parole. La chose ne nous est donc pas absolument impossible, & par conséquent ce qu'on nous propose à croire de sa part n'est pas évidemment faux, du moins quand on l'a examiné comme on le doit; ou si, après un tel examen, nous trouvions encore évidemment faux ce qu'on nous propose à croire comme révélé de Dieu, c'est une marque assurée, que cette Doctrine ne vient pas de lui.

Au reste, ce que nous venons de remarquer touchant l'Aversion invincible de notre Raison pour le faux, connu comme tel, n'est-il pas une nouvelle Démonstration que cette Raison n'est pas si corrompue qu'on le prétend?

Voici une autre Raison, qui me paroît encore bien pressante contre le sentiment que nous combatons. Les Sectateurs de cette hypothèse avouent, ou plutôt soutiennent, que ceux, que la Grace illumine, triomphent de cette mauvaise disposition de notre Raison dépravée, & qu'ils se persuadent sincèrement ce que Dieu a révélé. Mais, comment le font-ils? Est-ce en con-

tinuant

tinuant toujours de trouver évidemment faux ce qu'ils se persuadent, ou cessent-ils de le trouver tel? Il seroit absurde de dire le premier; car enfin, voir évidemment qu'une chose est fausse, & la croire vraie, sont deux actes incompatibles. Les Fidèles n'aperçoivent donc plus de fausseté évidente dans ce qu'on leur propose comme révélé de Dieu. Ils devroient par conséquent avoir plus de facilité que les autres à répondre aux Objections qui combattent les Mistères. C'est ce qui n'est pourtant pas, comme nous avons déjà remarqué; car ces Objections ne paroissent pas moins fortes à ceux que la Grace a régénérés, qu'à ceux qui sont encore engagés dans la corruption du péché. Or, c'est ce qui n'est pas concevable dans l'hypothèse opposée à la nôtre. Quoi! cette Grace, qui rétablit nos Facultés dans leur état primitif, qui nous rend aisé ce que nôtre corruption naturelle nous rendoit impossible, laisse à ces Objections toute leur force? Quoi! elle ne les affoiblit point du tout, & ne nous en rend point la victoire plus aisée qu'elle n'étoit naturellement? Rien ne me paroît plus absurde en foi, ni plus injurieux au pouvoir de cette Grace surnaturelle & toute-puissante, qui n'est destinée qu'à réparer en nous les ravages qu'y a faits le péché. Nous avons cependant déjà vu, que le fait est certain, & que les Fidèles, que les Régénérés, ou les Elûs, comme on voudra dire, n'ont pas moins de peine à répondre à ces Objections que les autres. N'est-ce pas une preuve

évidente que ce que ces difficultés ont d'embarassant vient d'ailleurs que de la corruption de la Nature par le péché? Mais,

III. Voici quelque chose de bien plus fort encore. On voit des Personnes, en qui l'on ne remarque aucun vestige, aucune impression de la Grace, & qui paroissent néanmoins être fortement persuadés des Vérités de la Religion. Ceux dont nous parlons ne témoignent aucun doute à cet égard, & ne font pas grand cas des difficultés qu'on oppose aux Mystères, pendant que ces mêmes objections font une peine extrême à plusieurs membres très-distingués de la Nation sainte & du Peuple élu. Comment accorder ce contraste dans l'hypothèse que nous examinons? N'est-ce pas justement le contraire qui devrait arriver, si le sentiment de nos Adversaires étoit véritable? Concluons donc encore une fois que ce qui rend ces difficultés embarrassantes est toute autre chose que la dépravation de notre Nature par le péché.

CE que je viens de dire me paroît si évident, que je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'en apporter de nouvelles preuves. Cependant, comme il y a des personnes qui sont plus frappées d'une raison que d'une autre, & que d'ailleurs la matière est belle & fort importante, nous ajouterons encore quelques Réflexions qui tendent au même but que les précédentes, & cela comme par surabondance de droit.

JE dis donc V. que si on ne trouvoit fortes & pressantes les Objections, que la

Raison

Rai
que
Vér
tout
éga
fou
qui
aver
que
touj
men
tant
Il y
n'op
tion
part
Cel
l'av
pou
V
auro
rité
pou
ees
par
Pay
foi-
tés
De
Na
nife
nen
nat
go
bar

Raison suggère contre les Vérités révélées, que parce qu'on a de l'aversion pour ces Vérités, il arriveroit infailliblement, que toutes ces Objections paroîtroient d'une égale force, puisqu'elles seroient toutes soutenues & appuyées par ce qu'on veut qui fasse cette force, c'est-à-dire, par cette aversion de nôtre Raison pour les Vérités que Dieu nous révélées. Cette cause agiroit toujours d'une manière uniforme & également efficace. C'est ce qu'on ne voit pourtant pas, ou plutôt l'on voit le contraire. Il y a des Vérités révélées, auxquelles on n'oppose rien de fort pressant. Les Objections même que l'on fait sur chaque Dogme particulier ne sont pas d'une égale force. Cela n'arriveroit pas, si ce qu'on dit de l'aversion insurmontable de nôtre Raison pour les vérités révélées étoit véritable.

VI. Disons encore, que cette aversion auroit sans doute pour objet toutes les Vérités de la Foi également; ce qui n'est pourtant pas. Il y a un grand nombre de ces Vérités qui sont crûes par les Juifs, par les Mahométans, & même par les Payens. D'ailleurs, chacun éprouve en soi-même, qu'il y a plusieurs de ces Vérités qu'on n'a aucune répugnance à croire. De plus, cette opposition extrême de la Nature corrompue devroit sur-tout se manifester à l'égard des Vérités pratiques qui gênent la cupidité, & qui réfrènent les inclinations charnelles. Et cependant, la Raison goûte ces devoirs, & les Peuples les plus barbares en reconnoissent la justice & la né-

cessité. Au lieu qu'il y a des Dogmes spéculatifs qui n'ont rien d'opposé à la pente que la Nature corrompue a pour le mal, il se trouve pourtant, je ne sai comment, que c'est contre ces Dogmes que la Raison dépravée se souleve le plus. Est-il aisé de rendre raison de cette diversité dans le Sentiment contraire au notre? Pourroit-on nous dire pourquoi cette maligne influence du péché sur notre Raison, qui l'a si terriblement prévenue contre les Verités de la Foi, s'est uniquement attachée à quelques-unes, & n'a rien fait à l'égard des autres? Pourquoi même elle a épargné celles qui lui sont le plus opposées, & s'est, pour ainsi dire, acharnée sur quelques autres qui ne choquoient en rien les penchans de la Nature corrompue? Avouons, qu'il n'est pas facile aux Théologiens qui soutiennent l'hypothèse en question, ou plutôt qu'il leur est impossible, de se tirer de ces embarras. C'est ce qui prouve invinciblement, que la dépravation de la Nature par le péché n'est pas la véritable cause de la peine qu'on a à répondre aux Objections qui combattent certains Dogmes de la Religion. Quelle est donc cette cause? C'est ce que nous tâcherons d'éclaircir bientôt.

MAIS nous remarquerons encore auparavant, que la dépravation de notre Nature par le péché est elle-même une de ces matières sur lesquelles nous ne devons rien affirmer qu'avec beaucoup de retenue & de circonspection. En effet, pour pouvoir déterminer avec quelque précision jusqu'où s'étend

s'étend cette dépravation de la Nature par le péché, & quels en sont les effets, il faudroit savoir au juste quel étoit l'état qui l'a précédé, & jusqu'où s'étendoient les privilèges du premier Homme, en sortant des mains de son Créateur. Or, c'est-là une chose très-peu connue. Il a dépendu de la libre volonté de Dieu d'accorder plus ou moins de graces au premier Homme, & nous ne pouvons savoir ce qu'il a fait à cet égard que par la Révélation; & elle s'est si peu expliquée la-dessus, qu'on peut dire qu'elle n'en a presque point parlé. Ainsi l'on ne doit pas décider à la légère que telle ou telle chose est un effet de la corruption de nôtre Nature par le péché. Nous venons de voir dans ce Chapitre un exemple des embarras, où l'on peut tomber par-là, en la personne des Théologiens qui attribuent à cette cause la peine qu'on a de résoudre les difficultés qu'on nous oppose sur les Mystères.

MAIS, me dira-t-on, si ce n'est pas la dépravation de la Nature par le péché qui nous fait paroître ces Objections si difficiles à résoudre, à quelle cause devons-nous donc rapporter cet effet? C'est sur quoi nous avons promis de dire un mot. Mais, avant que de répondre à cette question, il faut ici faire une distinction qui est fort nécessaire en cette matiere: ou ces Vérités sont clairement révélées, ou ce sont seulement des Dogmes établis par des hommes qui ont voulu fixer & déterminer le sens qu'on doit donner à certains Passages obscurs de

l'Ecriture. Dans le premier cas, je dis que les *Mistères* ne peuvent jamais être évidemment opposés aux *Lumières* de la *Raison*. Nous l'avons prouvé fort au long ci-dessus. Ainsi l'on ne peut faire d'Objections absolument insolubles contre ces *Mistères* véritablement divins. Autrement, il faudroit dire que la *Vérité* peut être combatuë par des argumens convaincans, par de véritables démonstrations; ce qui meneroit tout droit au *Pyrrhonisme*. On peut donc toujours montrer le foible des argumens qui combattent les vrais *Mistères*; & c'est les réfuter suffisamment, que de faire voir qu'il entre dans ces raisonnemens une ou plusieurs propositions, non à la vérité certainement fausses ou équivoques, mais du moins douteuses & incertaines; parce qu'une véritable démonstration doit être composée de propositions claires, certaines, & nécessairement véritables. Ainsi, montrer que les propositions, qui composent un raisonnement, n'ont pas ces qualités, c'est prouver que cet argument n'est pas une vraie démonstration. Or, c'est ce que les Gens habiles, & versés dans la matière dont il est question, pourront toujours faire voir à l'égard des Objections qui combattent les *Dogmes* véritablement révélés.

A la vérité, ils ne pourront pas toujours faire voir la fausseté des propositions qui composent ces argumens, par ce qu'il faudroit pour cela avoir des connoissances que nous n'avons pas. Je touche ici la véritable cause de la peine que nous avons à nous
dé.

débarasser des difficultés qu'on oppose contre les Mistères; cela vient de ce que nous ne connoissons pas assez les sujets dont il est question. Chacun sait que tout embarrasse les ignorans, & que les difficultés qui paroissent les plus méprisables aux personnes intelligentes, sont inexplicables pour ceux qui n'ont aucune ouverture, aucune lumière sur un sujet. Or, c'est-là précisément l'état où nous nous trouvons, & à l'égard d'un très-grand nombre de Mistères de la Nature, & sur-tout à l'égard de ceux de la Foi, qui sont si fort élevés au dessus de nos connoissances. Il est vrai que Dieu nous en a manifesté quelque chose par la Révélation; mais il est vrai aussi que cette Révélation est très-bornée & très-resserrée. D'ordinaire, elle se contente d'indiquer le fond de la chose, sans en découvrir, ni la manière, ni aucune des circonstances. D'ailleurs, pour exprimer ce qu'elle avoit à nous dire, elle a été obligée d'employer des termes, qui, dans l'usage qu'elle en fait, n'ont pas à beaucoup près le même sens, que celui que nous leur donnons dans notre langage ordinaire. En effet, pour nous parler des choses dont nous n'avions point d'idées, & qui par conséquent n'ont point de noms dans le langage des hommes, il a fallu nécessairement nous en parler sous l'emblème des choses sensibles & corporelles, & choisir, parmi les choses qui nous tombent sous les Sens, celles qui approchent le plus de la Nature des choses célestes;

mais, comme celles qui en approchent le plus en sont encore bien éloignées, il est évident que ces expressions humaines ne peuvent nous faire connoître les choses divines qu'obscurément & imparfaitement *. Comment après cela pourrions nous pénétrer ces admirables Sujets? Comment pourrions-nous en avoir des idées distinctes? Et comment, n'en ayant point de telles, pourrions-nous éclaircir les difficultés qui s'y trouvent?

J E

* Ce qu'on vient de remarquer ici montre d'une manière bien sensible, que le Langage de l'Ecriture est impropre & tout à fait métaphorique sur ce qu'on appelle *Mystères*. Or, les hommes ne sachant pas jusqu'où s'étend, ni même en quoi consiste proprement, le rapport ou la ressemblance qui se trouve entre ces sujets inconnus, & les objets que nous connoissons par les Sens, ne s'ensuit-il pas clairement de-là, qu'ils devraient s'abstenir religieusement de prononcer sur des choses qui surpassent si visiblement la portée de l'esprit humain? Si l'on avoit usé de cette sage retenue, dans tous les tems, comme on auroit dû, que de controverses, qui n'auroient point vû le jour! que de schismes & de troubles, que de persécutions & de guerres, qui auroient été étouffés avant leur naissance! Ne semble-t-il pas du moins, que l'expérience devrait enfin rendre les hommes sages, & leur faire ouvrir les yeux sur les fautes de ceux qui les ont précédés, afin de ne pas tomber dans les mêmes inconveniens? Mais, il n'y a que trop lieu de craindre, que les choses ne continuent à l'avenir sur le même pied que par le passé.

JE ne dis pas la même chose des Dogmes fabriqués par les Hommes, qui se sont arrogé le droit de fixer & de déterminer le sens qu'on doit donner à des expressions vagues & obscures de l'Ecriture. Comme ces Docteurs peuvent fort bien s'être trompés, & avoir pris l'Ecriture à contre-sens, il se pourroit bien faire aussi que les Articles de Foi qu'ils ont forgés fussent absurdes & contradictoires. D'où il arriveroit, qu'on pourroit faire contre ces Dogmes des Objections véritablement insolubles, & qui en démontrassent la fausseté avec la dernière évidence. Mais, quand cela seroit, que s'ensuivroit-il de-là? Deux choses seulement; la première, que ces Docteurs ont mal entendu & mal expliqué l'Ecriture à cet égard: la seconde, qu'il faut abandonner leur sentiment & leur interprétation sur les endroits de l'Ecriture qu'ils ont mal entendus, & dont ils ont abusé, pour en tirer leurs prétendus Dogmes & les ériger en Articles de Foi.

CHAPITRE XX.

*Si l'évidence n'est pas une marque certaine
de vérité dans les choses qui regardent
la Religion.*

LES Théologiens ont fait de tout tems de grands efforts, pour ne pas ressortir au Tribunal de la Raison, & pour se soustraire à sa juridiction. Dans cette vûe,

tantôt ils ont erigé la Théologie en Reine, dont la Philosophie étoit la Servante ; tantôt ils ont soutenu, que ce qui étoit vrai en Philosophie pouvoit être faux en Théologie. Ce qui revient sans doute à la même chose, que si l'on disoit que l'évidence est bien la marque certaine de la vérité dans les choses de la Nature, inais qu'elle peut nous tromper dans les choses de la Religion ; mais il est aisé de faire voir l'inutilité & l'absurdité de cette défaite.

JE VEUX 1. que cette Supposition ne bannisse pas la certitude du monde ; mais n'est-ce pas assez qu'elle la bannisse de la Religion ? N'est-ce pas ici où la certitude est principalement nécessaire ? Elle fera pourtant cet effet, s'il peut y avoir dans la Religion des choses vraies, quoiqu'elles paroissent évidemment fausses ; car, comme je l'ai déjà dit ailleurs, il est impossible de donner à la certitude d'autre fondement que l'évidence. Si l'on vient donc nous dire qu'il faut bien nous garder de porter notre jugement sur les matières de Religion, & d'en croire notre Raison, parce que nos Lumieres pourroient nous tromper, & que, quelques claires qu'elles nous paroissent, elles ne sont que tenebres & qu'illusion à cet égard, adieu toute notre Foi. En effet, où en sera-t-on, s'il faut qu'un particulier se défie de sa Raison comme d'un principe ténébreux & illusoire au fait de la Religion ? Ne faudra-t-il pas qu'un Catholique-Romain s'en défie, lorsqu'elle lui dira : *L'Eglise a plus de Lumières que moi ; donc je*
dois

Connoissances Humaines, Chap. XX. 235

dois plutôt m'en rapporter à son jugement qu'au mien ? N'aura-t-il pas Sujet de craindre de se tromper, & quant au principe, & quant à la conclusion ? Que fera-t-on aussi de cet Argument qui est le grand arc-boutant de la Théologie : Tout ce que Dieu dit est vrai : or il dit telle chose par Moïse, par Jésus-Christ : donc cette chose est vraie ? Si je n'ai pas une Lumière naturelle qui soit une Règle sûre & infallible par laquelle je puisse juger des questions qui regardent la Religion, n'aurai-je pas lieu de douter de la majeure de cet argument ? Si je ne puis sûrement m'en rapporter au témoignage de mes Sens sur ces sortes de matières, ne serai-je pas obligé de douter de la mineure. Me voilà donc tombé dans un parfait Pyrrhonisme à l'égard de toutes les choses qui concernent la Religion & le Culte que je dois à mon Createur. Pourrai-je même dans cette hypothèse m'assurer qu'il existe ?

D'AILLEURS, 2, si l'évidence est comptée pour rien dans la Religion, pourquoi l'opposons-nous, soit aux Athées pour les convaincre de l'existence de Dieu, soit aux Déistes pour leur prouver l'immortalité de l'Ame ou la Providence, soit aux Infidèles en général pour leur prouver la Vérité de la Religion Chrétienne ? Ne sont-ce pas-là autant de Sophismes qu'on peut dissiper en un mot, c'est-à-dire, en avouant que tout ce que nous disons est évident, mais que l'évidence n'est rien sur ce qui regarde la Religion. Il est donc manifeste, qu'on s'appuie les fondemens les plus fermes de la Religion,

gion, en établissant pour maxime que l'évidence n'est pas une marque certaine de la Vérité à l'égard de ces sortes de choses. En effet, si l'on ne peut compter sur l'évidence en cette matière, qui m'assûrera qu'il y a dans le Monde un Livre qu'on appelle la Bible, que ce Livre contient tel ou tel Passage, que ces Passages ont tel ou tel Sens, &c.

3. IL y a quantité de choses qui appartiennent à la Nature avant que d'avoir quelque usage dans la Religion. L'eau du Batême, par exemple, & le pain & le vin de l'Eucharistie, sont de ce nombre. Or, la Raison en juge dans l'un & dans l'autre de ces états, & elle en juge de la même manière & sur les mêmes fondemens. Cependant tous les Théologiens Protestans avouëront, que la Raison ne se trompe dans aucun de ces jugemens. Je sai bien que les Théologiens Romains me nieront que la Raison ne se trompe pas ici, du moins par rapport au pain & au vin de l'Eucharistie; mais nous avons déjà fait voir, que c'est-à-tort qu'ils le nient. Ainsi ils ne peuvent nous empêcher de conclure, que l'évidence, à laquelle tous ces fondemens se rapportent, a toujours la même Certitude. Ceci montre que la raison pour laquelle on ne veut pas que l'on consulte la Raison sur les choses de la Religion, n'est pas solide. On dit que c'est à cause que depuis le péché la Raison est aveugle sur les choses de la Religion: mais, puisqu'elle juge de celles-ci, après qu'elles ont passé de l'ordre de la Nature

à celui de la Grace, de la même maniere qu'auparavant; puis encore que les justes en jugent de même que les pécheurs; il paroît que cet aveuglement que l'Ecriture attribue aux pecheurs est toute autre chose que ce qu'on pense.

QUAND S. Paul nous dit, par exemple, que *l'homme charnel, ou animal, n'est point capable des choses qu'enseigne l'esprit de Dieu, qu'elles lui paroissent une folie, & qu'il ne peut les comprendre, parce qu'elles se discernent spirituellement.* 1. aux Cor. II. 14. prétend-on que St. Paul veut dire par-là que l'Homme animal est celui qui refuse de croire des choses qui répugnent au Sens-Commun; que l'Homme spirituel au contraire est celui qui acquiesce à des contradictions, & que c'est à quoi aboutissent ses Lumières spirituelles? Je croïois, pour moi, que la vraie explication de ce Passage étoit qu'un homme, esclave de ses sens & de ses passions, ne sauroit goûter le prix des biens que l'Evangile nous propose pour l'objet de notre attachement, parce que toutes ses inclinations & toutes ses habitudes l'en éloignent; & qu'il n'y avoit que les cœurs, que l'esprit de Dieu a rendu véritablement raisonnables, qui en connussent l'excellence. Mais, à prendre ce passage dans le sens que ceux qui nous l'objectent voudroient lui donner, ne se figureroit-on pas, que les expressions de l'Evangile seroient un assemblage d'énigmes, ou d'hieroglyphes, inintelligibles pour tous ceux que l'Esprit de Dieu n'éclaireroit pas intérieurement: de sorte
que

que l'homme animal, selon ce beau Système, ne devroit rien entendre dans la Bible traduite en sa propre Langue, non plus que si elle étoit écrite dans une Langue étrangère & inconnue pour lui; au lieu que les Élus en devroient comprendre le sens, quand on ne leur présenteroit que des exemplaires Grecs ou Hebreux, & quoiqu'ils n'entendissent point ces Langues? Qui pourroit adopter de pareilles chimères?

4. ON ne peut douter que la Raison, & sur-tout la droite Raison, ne soit un présent du Ciel, & un des plus précieux Dons que nous ayons reçus de Dieu, & dont nous lui devons une éternelle reconnoissance. Par conséquent, si une telle Raison pouvoit nous jeter dans l'erreur, après que nous aurions fait tout ce qui auroit dépendu de nous pour l'éviter, ce seroit à Dieu même qu'il faudroit l'imputer: ce qu'on ne peut dire sans blasphème. Ainsi, la droite Raison ne peut nous jeter dans l'erreur. Ceux, qui soutiennent le contraire, pourroient-ils nous alleguer aucune bonne Raison pourquoi Dieu auroit voulu que l'évidence ne fût pas une marque certaine de la Vérité dans les choses de la Religion, pendant qu'il a voulu qu'elle en fût le caractère infallible dans les choses de la Nature? Pourquoi il auroit voulu que les choses, qui nous paroissent évidemment fausses, se trouvassent cependant véritables, non pas à la vérité dans la Nature, mais dans la Religion? Prétendrait-on, que c'est à cause qu'à ce dernier égard Dieu nous commande

de croire ce qu'il nous a révélé? Mais, pourroit-on rien avancer qui fût plus directement opposé à toutes les idées que nous avons de la justice, de la sagesse, & de la bonté de l'Être suprême? N'avons-nous pas au contraire fait voir clairement ci-dessus dans des Chapitres exprès, auxquels nous renvoïons, qu'il étoit impossible que Dieu nous révélât des choses qui parussent évidemment fausses à la Raison & aux Sens, du moins après qu'ils auroient examiné ces choses avec l'attention requise; ni qu'il nous ordonnât de les croire, vû qu'il nous seroit absolument impossible en pareil cas de lui obéir, l'homme étant fait de telle sorte qu'il ne sauroit croire le contraire de ce qu'il voit avec évidence?

COMMENT se trouve-t-il donc des Théologiens, qui osent avancer de semblables Propositions? Ne s'aperçoivent-ils pas, que rien n'est plus capable de les décréditer, & de faire perdre, du moins aux personnes sensées, toute la confiance qu'elles pourroient avoir en eux? Car, la prudence veut-elle qu'on s'en raporte pour sa conduite au jugement de ceux qui font profession de renoncer à la Raison, & qui veulent que les autres y renoncent? Qui ne voit qu'un tel principe mene tout droit au Fanatisme le plus outré? Car, si l'on n'écoute plus la Raison, quel autre guide nous restera-t-il que notre fantaisie & nos imaginations? Cet ordre de Théologiens s'imaginent-ils donc qu'on les croira d'autant plus immédiatement conduits par l'Esprit de Dieu, qu'ils s'éloigneront davantage

ge

ge des principes de la droite Raison? Mais il faudroit qu'ils fissent de grands miraeles pour nous persuader une pareille chose. Encor, je doute que tous les miracles imaginables pussent nous faire croire, que deux & deux ne sont pas égaux à quatre.

5. LES Théologiens de toutes les Sectes ont toujours crû & croient encor objecter quelque chose de fort pressant à leurs Adversaires, en leur reprochant les absurdités & les contradictions qui sont renfermées dans les Dogmes qu'ils enseignent, ou qui paroissent du moins s'en ensuivre nécessairement : mais, quoi de plus foible que ces sortes d'Objections, s'il est vrai que la Foi puisse & doive embrasser de Dogmes absurdes, tels que sont sans contredit des Propositions manifestement & évidemment fausses? Ceux, qui sont dans le Sentiment que nous combatons, ne devroient donc pas employer de principes ni de raisonnemens, pris de la Raison, contre leurs Adversaires, puisqu'ils ne veulent pas souffrir que ces mêmes Adversaires fassent valoir contre eux les principes les plus évidens de la Philosophie. Voilà ce que l'équité exigeroit. Mais, la Vérité est que cette grande vertu, qui est la base de la Société Civile & de tout le commerce que les hommes ont entre eux, n'est pas toujours fort exactement observé dans les Disputes Théologiques.

VOICI du moins la peinture qu'a faite autrefois un fameux Théologien Réformé de la méthode qui n'est que trop ordinairement usitée dans ces occasions parmi les Gens de

de sa Profession *. „ Notre premier soin
„ dans les Disputes, dit-il, est de dérober à
„ la pénétration du Lecteur le véritable état
„ de la question, que nous savons adroitement envelopper d'une nuée d'obscurité.
„ Ensuite, nous nions impudemment les
„ choses les plus évidentes; & nous avançons, sans la moindre pudeur, celles que
„ nous connoissons pour fausses. Nous
„ soutenons des Propositions manifestement
„ impies, comme les principes fondamentaux de la Foi; & nous traitons d'hérétique ce qui est incontestablement orthodoxe. Nous donnons la torture à l'Ecriture Ste., pour l'accommoder à nos rêveries; & nous nous vantons de l'Autorité des Peres, dans le tems que nous n'avons pas la moindre envie d'adopter leur Doctrine. Rien au monde ne nous est plus familier, que d'employer des sophismes contre nos Adversaires, de les accabler de calomnies, & de les décrier par des sobriquets odieux. Pourvû que nous réussissions à défendre la cause de notre parti, que ce soit par des moyens bons ou mauvais, justes ou injustes, c'est ce dont nous nous mettons fort peu en peine. „

C'EST ainsi que Zanchius, Théologien célèbre autrefois parmi les Réformés, nous a dépeint, du moins au raport du Pere Lab-

* Ce sont du moins les propres paroles que le Pere Labbe attribué à Zanchius, dans sa *Dissertat. de Scriptoribus Ecclesiasticis. Tom. II.*

Labbe, Jesuite, la méthode que les Théologiens ont coutume de suivre, quand ils exposent & qu'ils réfutent les sentimens de leurs Adversaires. Nous ne prétendons pas dire, à Dieu ne plaise, que tous les Théologiens soient de ce caractère. Il y en a sans doute auxquels ce portrait ne convient pas; mais, il faut avouer aussi d'un autre côté, qu'il n'y en a que trop auxquels il ressemble d'après nature. En effet, il n'arrive que trop souvent, qu'on déguise dans chaque Parti le sentiment de ceux qu'on y condamne, ou qu'on y veut condamner, comme errans & comme hérétiques. On tâche de le faire paroître plus ridicule & plus odieux qu'il n'est. On confond avec le sentiment même les conséquences qu'on prétend en tirer; quoique ceux, sur le compte de qui l'on met ces conséquences, les désavouent & les nient formellement, & qu'ils déclarent qu'ils les détestent autant ou plus que ne font leurs Accusateurs eux-mêmes. Bien plus, il n'est pas rare de voir que des Assemblées Ecclésiastiques toutes entières tombent dans les mêmes défauts. Au reste, ce n'est point la haine ou l'animosité que nous aïons conçue contre personne, & moins encore une aversion injuste contre une Profession très-respectable d'elle-même, qui nous fait parler de la sorte: nous n'avons ici d'autre vûe que d'engager, autant qu'il est en nous, ceux qui vivent présentement à éviter des fautes qu'on n'a que trop lieu de reprocher à un grand nombre de leurs Ancêtres

ou

ou Prédécesseurs. Mais, pour revenir à notre Sujet,

Nous ajouterons enfin pour dernière Raison, que, si l'évidence n'est pas la marque certaine de la vérité dans les matières de Religion, il s'ensuit de-là, que les absurdités & les contradictions qu'on aperçoit dans un Dogme ne sont pas des raisons suffisantes pour le faire rejeter. Mais, si les absurdités qu'on remarque dans un Dogme ne doivent pas empêcher qu'on ne le reçoive, il faudra dire, ou qu'on doit admettre toute sorte de Dogmes absurdes sans exception, ou qu'il y en a certains qu'on doit recevoir, & d'autres qu'on doit rejeter. Je ne crois pas que personne ose défendre la première de ces deux hypothèses; car, ce seroit confondre & renverser tout: & d'ailleurs il n'y a point de Théologien, de quelque parti qu'il soit, qui ne rejette un grand nombre de Dogmes, à cause des absurdités & des contradictions évidentes qu'il prétend y remarquer. Je ne crois pas non plus, que personne s'avise de soutenir la seconde; car il s'obligerait par-là d'indiquer quelles sont les absurdités & les contradictions qui doivent faire rejeter un Dogme, & quelles sont celles qui ne doivent pas nous empêcher de l'admettre. Or, il me paroit ridicule de songer seulement à faire une telle distinction, & impossible d'y réussir. Il n'y a donc pas moyen de dire ni l'une ni l'autre de ces deux choses; & par conséquent il faut nécessairement convenir que les absurdités & les contradictions, que

nous apercevons clairement dans un Dogme, nous donnent droit de le rejeter, & que c'est une marque certaine de sa fausseté.

CHAPITRE XXI.

Où l'on explique le vrai Sens de cette Maxime Théologique: Que les Mysteres de la Foi sont bien au dessus, mais qu'ils ne sont jamais contre la Raison.

AVANT que de finir ce Traité, il me semble que nous ne devons pas oublier de parler d'une Maxime qui a beaucoup de rapport avec la matière que nous traitons. Les Théologiens ont ordinairement cette Maxime à la bouche, & on la trouve souvent dans leurs Ecrits. Elle consiste à dire que *les Vérités de la Foi sont à la vérité fort élevées au dessus de la Raison, mais qu'elles ne lui sont jamais contraires.* Je trouve cette Maxime Théologique assez solide, pourvu qu'elle soit bien entendue & bien expliquée: mais, comme les termes en sont vagues, obscurs, & qu'ils peuvent recevoir plusieurs sens, sur-tout lorsqu'on les énonce de la manière qu'on fait ordinairement, & que nous avons exposée dans le sommaire de ce Chapitre, je crois qu'il ne sera pas hors de propos de nous arrêter un peu à l'éclaircir; & c'est ce qu'on va tâcher de faire.

LA seconde partie de l'Axiome, qui est que les Vérités de la Foi ne sont jamais contre

tre la Raison, est assez claire, & ne souffre pas de difficulté. Chacun la prend au même sens, & on entend par-là que la Raison n'aperçoit jamais clairement & évidemment de la fausseté dans ce que Dieu nous a révélé. Je parle ici d'une clarté & d'une évidence métaphisique, c'est-à-dire, telle que le contraire implique contradiction, comme nous l'avons marqué ci-dessus.

MAIS, il n'en est pas de même de la première partie de l'Axiome, qui porte que les Vérités de la Foi sont au-dessus de la Raison. C'est ici qu'il y a de l'obscurité, & qu'on ne voit pas nettement ce qu'il faut entendre par-là. Je suis persuadé, pour moi, que le sens de cette première partie de l'Axiome est, qu'il peut arriver, & qu'il arrive en effet, que les Vérités révélées soient tellement inévidentes, que la Raison, destituée du secours de la Révélation, ne pourroit pas 1. les decouvrir par la Lumière naturelle, avec quelque soin qu'elle s'y appliquât : & en second lieu, que, quand même on les lui proposeroit, elle ne sauroit se déterminer sur leur vérité ou sur leur fausseté ; & qu'elle seroit contrainte, du moins suivant les Régles de la Logique & du Bon-Sens, de suspendre son jugement là-dessus, jusqu'à ce qu'on lui fit voir que Dieu les a révélées & marquées, pour ainsi dire, de son seau.

MAIS, si l'on entendoit quelque chose de plus, lorsque l'on dit que les Vérités de la Foi sont au dessus de la Raison ; si on vouloit dire par-là, que, toutes révélées

qu'elles sont, nous n'en avons aucune idée, & que nous n'entendons point les termes des propositions qui expriment ce que nous en devons croire, comme il semble qu'il y a des Théologiens qui le prétendent à l'égard de certains Dogmes, un tel sentiment ne sçauroit avoir lieu, & se détruiroit de lui-même; car, il s'ensuivroit de-là, que nous ne pourrions avoir aucune Foi explicite sur ces Mistères, puisqu'on ne peut croire une proposition, si on n'entend point les termes qui la composent, & si on ne fait ce qu'ils signifient, ainsi que nous l'avons déjà fait voir. Or, quand les Théologiens nous disent, que les Mistères de la Foi sont au dessus de la Raison, leur intention n'est certainement pas de nous exempter de rien croire de Foi explicite sur ces Mistères. Bien loin de-là, ils ont là-dessus certaines Formules toutes dressées, auxquelles ils prétendent qu'un chacun est obligé de souscrire sous peine de damnation. Il faut donc bien qu'ils croient qu'on en peut comprendre le sens. Autrement, ce seroit se moquer du Genre humain, que d'oser assurer d'un côté, que tous les hommes sont obligés de croire certaines propositions sous peine de damnation éternelle, pendant qu'on seroit persuadé de l'autre, qu'aucun d'eux n'y pourroit rien comprendre. Il n'y a donc pas moien d'admettre le sentiment dont on vient de faire mention, puisque ce seroit détruire d'une main ce qu'on prétendrait établir de l'autre.

Ainsi, quand on dit que la Foi est au dessus de la Raison, il faut entendre simple-

plement par-là, qu'elle enseigne des propositions, dont nous ne pouvons découvrir la vérité ou la fausseté par la Lumière de la Raison, quoique nous entendions fort bien la signification des termes. Quand on me dit, par exemple, que *les morts ressusciteront*, j'entens bien les termes de cette proposition, je conçois ce que ces paroles signifient; mais, je ne puis voir par la seule Raison si cette proposition est vraie ou fausse; il n'y a que la Foi, qui puisse me l'apprendre.

VOILA donc le vrai sens de la Maxime en question. Cela veut dire, que la Foi nous apprend des choses que la Raison ne nous enseigne pas, quoique celle-ci ne nous enseigne jamais le contraire de l'autre. Ce qui suppose nécessairement, comme on voit, que nous entendons les paroles de la Révélation, & que nous y attachons quelques idées; car, autrement, que nous enseigneroit-elle, & que croirions-nous? C'est-là, dis-je, le véritable sens qu'il faut donner à cette Maxime, & que lui donnent effectivement la plupart des Théologiens, & non pas celui qu'il plaît à Monsieur Bayle de lui attribuer dans ses *Rep. aux Quest. d'un Provincial*. Tom. II. p. 1000, où il prétend, que, lorsqu'on dit que les Mystères de la Foi sont au dessus de la Raison, mais qu'ils ne sont jamais contre la Raison, on ne donne pas le même sens au mot de *Raison* dans la seconde partie de cet Axiome, que dans la première. Il se figure, que dans la première partie on entend la Raison de l'homme, & que dans la seconde on entend

la Raison en général, telle qu'elle est dans d'autres Êtres intelligens, & principalement en Dieu. Mais, cet Auteur, tout habile homme qu'il étoit, se trompe. On entend par-tout la Raison humaine; & il ne faut que lire les Théologiens qui ont parlé de cette Maxime, pour en demeurer convaincu. En effet, il seroit ridicule d'entendre ici par le mot de Raison autre chose que la Raison de l'homme; car, nous ne pouvons juger de ce qui est conforme ou contraire à la Raison telle qu'elle est en Dieu, que par cette portion qu'il a bien voulu nous en communiquer.

MAIS, ajoute Monsieur Bayle dans le même endroit, *si l'on entend dans l'une & l'autre partie de l'Axiome la Raison humaine, je ne vois pas trop la solidité de la distinction; car, les Orthodoxes avouent, que nous ne connoissons pas la conformité de nos Mystères avec les maximes de la Philosophie. Il nous semble donc, qu'ils ne sont pas conformes à notre Raison. Or, ce qui ne nous paroît pas conforme à notre Raison nous paroît contraire à notre Raison; tout de même que ce qui ne nous paroît pas conforme à la vérité, nous paroît contraire à la vérité. Ainsi, pourquoi ne diroit-on pas également que les Mystères sont au dessus de notre foible Raison, & qu'ils sont contre notre foible Raison?*

A quoi je répons, que Monsieur Bayle n'a pas fait une énumération de parties assez complète; car, il peut arriver, non seulement qu'une proposition nous paroisse positivement conforme, ou positivement con-

trai-

traire, à notre Raison; mais aussi qu'elle ne paroisse, ni positivement conforme, ni positivement contraire, à la même Raison. C'est ce qu'on peut prouver par cet exemple, *le nombre des Anges est pair ou impair*: cela est certain; mais, ni l'une ni l'autre de ces parties de la disjonctive n'est, ni positivement conforme, ni positivement contraire, à notre Raison. Il y a donc une grande différence entre les choses que l'Auteur cité compare comme entièrement semblables, lorsqu'il dit, que ce qui ne nous paroît pas conforme à notre Raison, nous paroît contraire à notre Raison; tout de même que ce qui ne nous paroît pas conforme à la vérité, nous paroît contraire à la vérité. Car, il n'y a point de milieu entre être conforme à la vérité, ou contraire à la vérité. Tout est vrai, ou faux; il n'y a rien, dont on ne puisse affirmer l'un ou l'autre: par conséquent, tout est conforme ou contraire à la vérité. Mais il y a un vaste milieu entre être conforme ou contraire à la Raison. Ce milieu comprend tout ce qui est inévident pour nous, tout ce que nous ignorons.

IL en est en cela de la Raison comme de la Foi. Il y a mille choses qui ne sont, ni contraires, ni conformes, à la Foi; par exemple, tant de faits nouveaux qui arrivent chaque jour. La Foi se fait là-dessus, & la Raison fait la même chose sur un grand nombre de Vérités que la Foi reçoit. Chacun fait, qu'il y a trois Lumières différentes, que Dieu nous a données pour nous conduire à la connoissance de la Vérité, les Sens, la Raison, & la Foi. Cha-

cune de ces Lumieres nous apprend cent choses que les autres nous laissent ignorer. Les Sens nous en apprennent que la Foi ni la Raison ne découvrent point ; par exemple, la plûpart des Faits. La Raison, à son tour, en aperçoit un grand nombre, qui sont inconnuës aux Sens, & dont la Foi ne parle point : telles sont les Verités que les Sciences humaines découvrent. La Foi enfin en embrasse qui sont inconnuës à la Raison & aux Sens ; par exemple, que le Genre humain soit venu d'un seul homme & d'une seule femme.

A I N S I, chacune de ces Lumieres va plus loin en certaines choses que les deux autres ; &, dans ce qui leur est particulier, elles ne sont, ni conformes, ni contraires, les unes aux autres. Or, c'est là ce que signifie, ainsi que nous l'avons déjà dit, la Maxime qui porte, que *les Mistères de la Foi sont au dessus, mais jamais contre la Raison* : c'est-à-dire, que la Foi peut bien nous enseigner des choses que la Raison & les Sens ne nous apprennent point, mais jamais le contraire de ce qu'ils nous apprennent, comme l'a très-bien remarqué Mr. Pascal dans ses *Lettres Provinciales*. Voici ses propres paroles.

LA Foi dit bien ce que les Sens ne disent pas, mais jamais le contraire. La Foi, la Raison, & les Sens, ont leurs objets séparés, & leur certitude dans cette étendue. Et, comme Dieu a voulu se servir des Sens pour donner entrée à la Foi, tant s'en faut que la Foi détruise la certitude de nos Sens, que ce se-
roie

roit au contraire détruire la Foi que de révoquer en doute le rapport fidèle des sens. Cette Règle est si sûre & si générale, que, quand l'Ecriture nous présente deux Sens, dont l'un qui est littéral se trouve contraire à ce que les Sens & la Raison reconnoissent avec certitude, il ne faut pas prétendre les desavouer, pour se soumettre à ce sens apparent de l'Ecriture: mais, il faut interpréter l'Ecriture, pour y trouver un sens qui s'accorde avec cette vérité sensible; parce que la Parole de Dieu étant infallible dans les Faits mêmes, & le rapport des Sens agissans dans leur étendue étant certain aussi, il faut que ces vérités s'accordent. Or, comme l'Ecriture se peut interpréter en des manières différentes, au lieu que le rapport des sens est unique, on doit en ces matières prendre pour le véritable sens de l'Ecriture celui qui convient avec le rapport fidèle des Sens. Si l'on en usoit autrement, ce ne seroit pas rendre l'Ecriture vénérable: mais, ce seroit l'exposer au mépris des Infidèles, & leur fermer l'entrée de l'Eglise; car, les choses de fait ne s'apprennent que par les Sens.

VOILA ce que la force & l'évidence de la Vérité a contraint un des plus beaux & des plus grands Génies du siècle passé d'avouer assez rondement, quelque opposition qu'il y ait entre ces principes & ceux que son Eglise est obligée d'établir pour défendre son Dogme favori de la Transsubstantiation. Mais, nous croions que ceux, qui auront lû cet Ouvrage avec quelque attention, sont maintenant très-convaincus, qu'opposer la
Foi

Foi à la Raison, & au temoignage des Sens, sous pretexte d'en relever l'excellence, c'est la renverser de fond en comble, en lui ôtant ses plus fermes, ou plutôt ses uniques appuis. Il n'est pas moins certain non plus, qu'on ouvre par-là une porte à l'Irreligion, qu'il n'est plus possible de refermer, qu'en recourant à des principes tout contraires, comme nous l'avons fait voir en plus d'un endroit. Ainsi, je ne vois pas que l'on puisse se dispenser d'embrasser le sentiment que nous defendons, & auquel un aussi grand homme que Mr. Pascal a été obligé de donner les mains, malgré la politique & l'intérêt de parti, qui sembloient exiger de lui qu'il soutînt le contraire.

IL est vrai, que les déclamations, que l'on fait contre la Raison, ne sont que trop bien reçues par une infinité de gens. Et c'est ce qui engage sans doute un bon nombre de Théologiens à faire usage de cette méthode pour se tirer d'affaire, lorsque les autres moïens de se defendre leur manquent, & qu'ils se voient poussés à bout; parce qu'ils n'ignorent pas, qu'ils seront écoutés très-volontiers par le Peuple qui ne raisonne pas, & par les Esprits paresseux qui ne sont jamais plus ravis, que lorsqu'ils entendent crier à tors & à travers contre une Faculté, dont ils n'ont pas envie de faire usage. Mais, les Théologiens, dont nous parlons, devroient faire réflexion en même tems, qu'il y a une autre espece de gens, dont ils ne sauroient assez se défier, qui saisissent avidement tout ce qu'il leur échappe de dire contre la Raison,

son, pour s'en servir ensuite à ébranler les fondemens les plus fermes de la Religion Chrétienne. Cette espece de Gens si dangereuse, dont je veux parler, sont les Incrédules, & tous les Partisans du Pyrrhonisme, que Dieu souffre sans doute dans l'Eglise, par la même Raison qu'il laissa autrefois des Philistins, des Jebuséens, & d'autres Nations dans la Terre de Canaan, afin qu'ils fussent un fléau aux côtés, & une épine aux yeux, de son Peuple, s'il venoit à se détourner de la Vérité de son Culte. Les Théologiens doivent donc être extrêmement sur leurs gardes, pour ne rien avancer qui puisse donner prise à ces dangereux Ennemis, qui sont au milieu d'eux.

IL faut l'avouer cependant, l'hypothèse des Théologiens, qu'on appelle Anti-Rationaux, donne de grands avantages à ces Gens-là. Chacun sait qu'un fameux Philosophe, mort au commencement de ce siècle, porta des coups dangereux à la Théologie & à la Religion, en faisant semblant de s'attacher aux Principes, & de soutenir la Doctrine, du Synode de Dordrecht.

CHARRON, qui étoit en son tems un des plus zélés Partisans du Pyrrhonisme, se fonde sur l'Imperfection de nôtre Raison, pour établir qu'il n'y a rien de plus raisonnable que de demeurer toujours en suspens, comme on voit au *Livr. II. de sa Sagesse, Chap. II.* Combien de fois, dit-il, le tems nous a-t-il fait connoître, que nous nous étions trompés & mescontés en nos pensées, & nous a forcés de changer d'opinions? . . . Il ajoute

joute un peu plus bas. C'est la doctrine & la pratique de tous les sages, grands, & habiles Esprits, desquels la plupart & les plus nobles ont fait expresse profession d'ignorer & de douter; disant, qu'il n'y a rien de plus certain que l'Incertitude, que de toutes choses l'on peut également discourir. . . . Les Dogmatistes, & Affirmatifs, qui sont venus depuis, d'esprit pédantesque & présomptueux, haïssent & condamnent arrogamment cette Regle de Sagesse; aimant mieux un Affirmatif testu & contraire à leur parti, qu'un modeste & paisible qui doute & surseoit son jugement, c'est-à-dire, un Fol qu'un Sage.

IL voit bien où cela va, & qui ne le verroit? C'est pourquoy, afin de ne pas s'attirer de mauvaises Affaires de la part d'un certain Ordre de Gens, dont la colére pouvoit avoir des suites assez redoutables à son égard, il les adoucit en parlant comme eux, & en leur abandonnant son extérieur. Ceci, dit-il, ne touche point les Vérités divines que la Sagesse éternelle nous a révélées, qu'il faut recevoir avec toute humilité & soumission, croire & adorer tout simplement; ni aussi les actions externes & communes de la vie, l'observance des Loix, Coûtumes, & ce qui est en usage ordinaire: Non enim Deus nos ista scire. sed tantum modo uti voluit. Car, en toutes ces choses, il se faut accorder & accommoder avec le commun, ne rien gaster ou remuer. Il en faut rendre compte à autrui; mais, les Pensées, Opinions, & Jugemens, sont tous nôtres & libres.

MON-

MONTAGNE étoit dans les mêmes principes, ou plutôt c'étoit de lui que Charron les avoit appris; car, celui-ci regardoit le premier comme son Maître, & faisoit gloire d'être son Disciple, & de marcher sur ses pas. Aussi trouve-t-on dans les Ouvrages de l'un & de l'autre les principes les plus favorables au Pyrrhonisme & à l'Incredulité: on y trouve à peu près les mêmes Traits contre la Religion, excepté que Charron, en qualité de Prêtre & de Théologal de Condom, étoit obligé de faire un peu plus la petite Bouche. Mais, pour revenir à Montagne, il se moque des Chrétiens, au *Livr. II. de ses Essais, Chap. XII.* en faisant semblant de les louer. *C'est aux Chrétiens, dit-il, une occasion de croire, que de rencontrer une chose incroyable; elle est d'autant plus selon raison, qu'elle est contre l'humaine raison. Si elle étoit selon raison, ce ne seroit plus miracle; & si elle étoit selon quelque exemple, ce ne seroit plus chose singulière.*

MAIS, tout cela n'est que pur Sophisme, illusion, & moquerie; car, ce qui nous pousse à croire une chose n'est pas son incompréhensibilité, mais la persuasion, bien ou mal fondée, où nous sommes, que Dieu l'a révélée. Otez cette base, tout tombe par terre. C'est donc deshonorer le sacré nom de la Foi, que d'entendre simplement par-là une facilité à tout croire: c'est en faire une sote & stupide Credulité. Est-il étonnant après cela, que ceux, qui regardent notre Foi comme déstituée de preuves & de fonde-

256 *De la Certitude des Conn. Humaines.*

fondemens solides, s'en moquent, & la tournent en raillerie? Ils auroient certainement raison de le faire, si la chose étoit en effet comme ils se l'imaginent. On ne sauroit donc être trop précautionné, pour ne rien avancer qui puisse les entretenir dans un préjugé si faux & si pernicieux à leur propre Salut. On doit même s'employer avec zele à détruire tous les principes qui peuvent produire ce mauvais effet. C'est le But qu'on s'est proposé dans cet Ouvrage. Dieu veuille le faire servir à la fin à laquelle on l'a destiné.

F

